



Les Guerriers noirs d'Yslis

Lord, Jeffrey

VISIT...

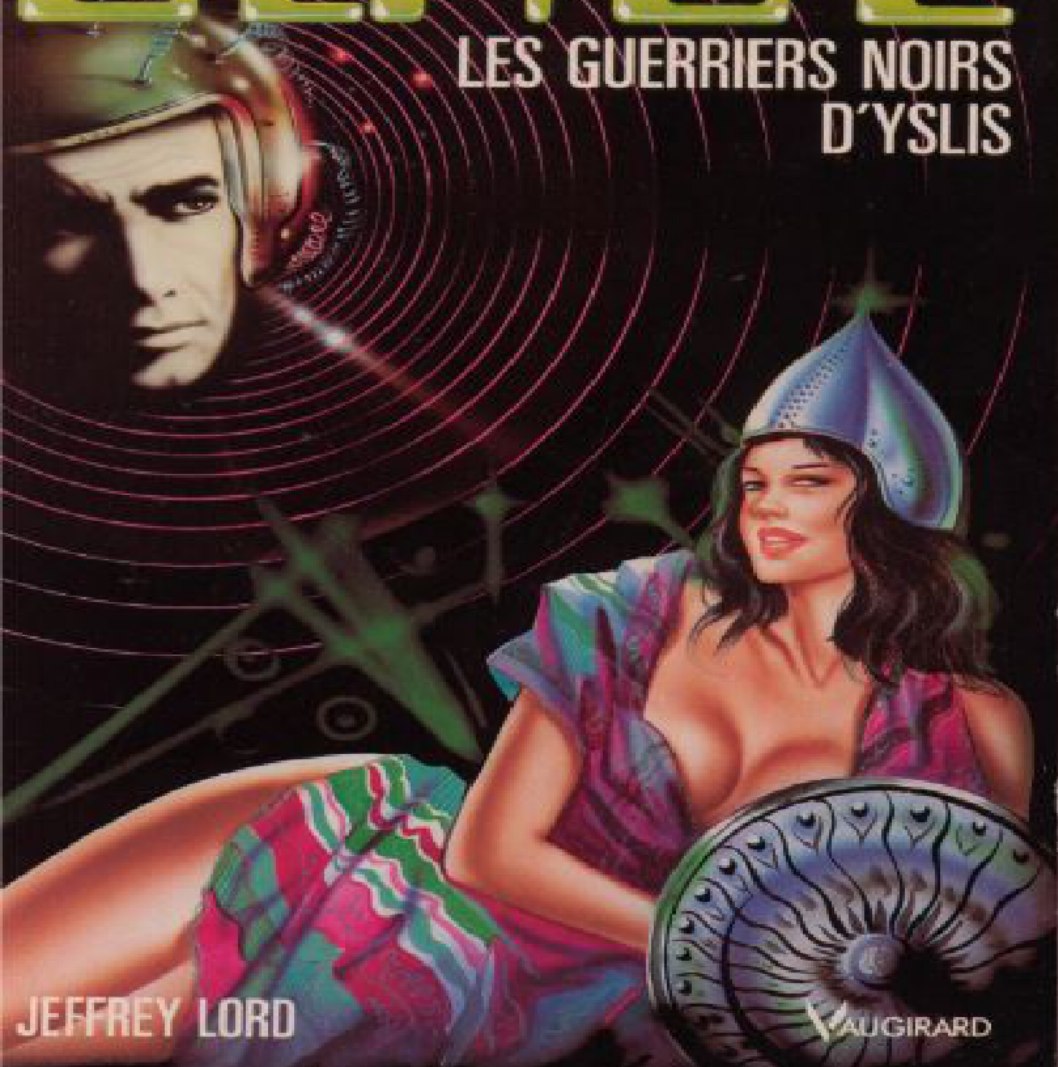
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 89

PRESENTE

BLADE

LES GUERRIERS NOIRS
D'YSLIS



JEFFREY LORD

VAUGIRARD

JEFFREY LORD

BLADE

LES GUERRIERS NOIRS D'YSLIS

Adapté de l'américain
par Thomas Bauduret



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Creation, Inc.
Produced by Lyle Kenyon Engel.
© UGE Poche/GECEP 1992

ISBN 2-285-01029-X
ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Richard Blade contempla une dernière fois les eaux grasses de la Tamise avant de faire face à la silhouette sinistre de la Tour de Londres.

Celle-ci se dressait comme une écharde noirâtre dans un ciel d'un bleu éclatant. Pour une fois, le climat anglais se montrait sous son meilleur jour aux nombreux touristes entourant le célèbre monument. Seule une légère brise froide rappelait qu'on était en octobre, et que ce répit serait de courte durée.

Simplement vêtu d'un jean, d'une chemise de velours et d'un blouson de cuir brun, Blade aurait pu passer pour l'un des badauds flânant sur les bords de la Tamise. Mais l'aisance avec laquelle il se déplaçait, plus un petit quelque chose qui s'adressait moins à la raison qu'à l'instinct, le distinguait de la foule. Celle-ci s'ouvrait d'elle-même devant lui ; les hommes le regardaient avec une pointe d'envie, et plus d'une femme se retournait impulsivement, pour n'apercevoir que le dos d'un blouson de cuir enveloppant de larges épaules...

Blade regardait la Tour de Londres, tout en se demandant quelles nouvelles épreuves l'attendaient dans une nouvelle Dimension. C'est alors qu'il heurta un passant qui venait en face de lui.

Blade fit un pas en arrière. Le choc n'avait rien eu de violent mais l'avait surpris. Il allait s'excuser et reprendre son chemin, mais l'inconnu qui l'avait télescopé attira son attention.

L'homme avait un visage aux pommettes hautes entourant des yeux hantés, brûlant d'un feu étrange qui semblait consumer tout son être. Malgré le froid, il ne portait qu'un T-shirt noir dépourvu de toute littérature publicitaire. Il leva une main en un geste apaisant, et Blade remarqua ses poignets anormalement épais.

— Excusez-moi ! fit-il avec un accent américain épais comme du ketchup. Dites-moi, vous ne sauriez pas où est le Parlement ?

Blade lui indiqua la direction du bâtiment d'un geste machinal.

— Merci ! dit l'individu. Vous devez être le seul Anglais dans le secteur ! Y'a que des touristes...

— Remo ! piailla une voix fluette, nous ne sommes pas là pour bavarder !

Blade baissa les yeux pour apercevoir à côté de l'inconnu un

minuscule Oriental, un vieillard au visage ridé entouré d'une couronne de cheveux blancs soyeux, et vêtu d'un kimono extravagant, bleu turquoise orné de dragons rouges. Visiblement, l'Oriental semblait irrité par la conduite de son compagnon. Son air furieux rappela Lord Leighton à Blade, qui devait l'attendre en maugréant.

— Restez calme, Petit Père, grinça l'Américain. Le monde ne va pas s'écrouler !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— OK, OK, on y va... Au revoir et merci !

Et l'étrange duo reprit sa marche.

Curieux. Les deux hommes évitaient d'un mouvement fluide les grappes de touristes, et semblaient flotter plus que marcher. Blade put voir qu'ils se chamaillaient toujours, jusqu'à ce qu'il les perde de vue.

Décidément, ils lui rappelaient quelque chose. Mais quoi ? Où pouvait-il les avoir déjà rencontrés ?

Il haussa les épaules. Qu'importe ! Londres avait supporté ou supportait toujours les Nouveaux Romantiques, les graisseux, les punks, les goths, les crusties^[1], les skins, elle n'en était plus à deux excentriques près.

Et d'ailleurs Londres, suprême excentricité, abritait les laboratoires du Projet DX, cette merveille technologique visant à offrir à l'Angleterre de nouvelles terres à conquérir : celles des Dimensions X, des univers parallèles au nôtre. Gouvernements, Premiers ministres étaient passés : le Projet, pourtant horriblement coûteux, avait survécu sous la double égide de J, le chef des Services Secrets de Sa Gracieuse Majesté, et de Lord Leighton, l'irascible génie qui avait créé de toutes pièces les machines permettant d'envoyer des hommes à travers les Dimensions.

Seul inconvénient : jusqu'à ce jour, Blade était le seul à pouvoir supporter la translation vers ces mondes nouveaux. D'autres avaient tenté l'aventure, mais leur psychisme n'avait pas résisté, et ils étaient revenus à l'état de légumes décérébrés. Ainsi, l'Angleterre n'avait pas encore pu mener à bien ses visées coloniales sur ces terres nouvelles, et Blade gardait le monopole du voyage transdimensionnel.

Il se dirigea vers une porte secrète, à l'écart des chemins touristiques ; là, il fut réceptionné par deux agents en civil du Spécial Branch qui, comme à chaque fois, contrôlèrent soigneusement son identité. Après que ses empreintes vocales et digitales eurent été déclarées conformes à celles de Richard Blade, agent secret de Sa Majesté, les deux hommes le laissèrent entrer.

Le laboratoire du Projet DX se trouvait à quelques dizaines de

mètres sous terre ; Blade emprunta un ascenseur qui l'emmena au plus profond des sous-sols de la Tour de Londres. Lorsque les portes s'ouvrirent, deux hommes attendaient Richard Blade.

L'un avait l'allure d'un gentleman-farmer grisonnant, mais athlétique, confortablement vêtu d'une veste de tweed vert et d'un pantalon de velours : J, chef du MI6 et donc le supérieur de Blade. Un de ces êtres qui, dans l'ombre, servent d'éminence grise auprès des dirigeants du pays. C'est l'œil pétillant et le sourire franc que J accueillit son agent préféré.

— Heureux de vous revoir, Richard.

— Moi de même, fit Blade, et tous deux étaient sincères.

Ils se tournèrent vers le troisième personnage, un homme jeune, vêtu d'une blouse blanche passée par-dessus un blazer et une chemise surmontée d'un nœud papillon : Shadwick, l'ingénieur envoyé par la firme Averoine Inc. pour superviser l'installation des nouveaux appareils visant à moderniser le projet tout entier et, en cela, sujet aux brimades de l'intraitable Lord Leighton.

— Heureux de vous voir, Blade, dit-il en serrant mécaniquement la main de l'agent.

Il fit un geste en direction d'un amas de caisses ouvertes dégorgeant de flots de paille, déposées dans un coin du vestibule.

— Nous avons reçu les nouveaux condensateurs de chez Averoine. Presque des prototypes ! Vous en avez l'exclusivité mondiale. Ils devraient corriger les quelques dysfonctionnements qui ont pu survenir au cours des dernières translations.

Blade haussa les sourcils.

— Oh, parfait, mais dites-moi, cela a dû coûter une fortune ! Le Premier ministre aurait pourtant tendance à trancher dans les budgets, ces temps-ci. Comment lui avez-vous fait avaler la pilule ?

— Lord Leighton s'est chargé de tout, dit Shadwick, non sans une légère trace d'admiration dans la voix.

Blade et J se regardèrent et échangèrent un sourire. Shadwick commençait à changer d'opinion sur Lord Leighton, semble-t-il ! Il est vrai que le caractère de ce dernier dépassait souvent les limites du supportable, mais il ne fallait pas le sous-estimer pour autant. Lord Leighton était et restait un génie, qui avait su manœuvrer tous les dirigeants successifs pour parvenir à ses fins. Le Projet DX était son enfant, sa raison de vivre, et il était presque normal qu'il en soit jaloux.

— Blade ! grinça une voix. Avec tout ce que vous paient les services secrets, vous n'arrivez toujours pas à vous acheter une

montre ?

Les trois hommes eurent le même soupir. La ponctualité était une des obsessions majeures de Lord Leighton. Si bien que, même lorsque Blade était à l'heure, il ne manquait pas de déceler un retard, même le plus insignifiant.

Les trois hommes se dirigèrent vers Lord Leighton, silhouette arachnéenne et desséchée lovée dans son fauteuil roulant électrique.

— Et plus vite que ça ! ajouta le vieillard. Nous ne sommes pas payés pour flemmarder !

Sur ce, il pressa un bouton sur la console de commandes de son fauteuil roulant et les précéda dans la salle de translation.

Blade passa derrière un paravent et se dévêtit ; il se passa sur le corps la pommade nauséabonde destinée à le préserver des brûlures électriques accompagnant le début du processus de translation. Puis il enfila un pagne, censé préserver la pudibonderie toute victorienne de Lord Leighton, et entra dans la cabine.

Il s'installa sur le fauteuil de dentiste prolongé de fils électriques enchâssé dans une cage métallique. Lord Leighton se mit alors à consteller son corps d'électrodes, virevoltant autour de son cobaye, maniant son fauteuil roulant avec une dextérité presque surnaturelle. Enfin, il se dirigea vers les tableaux de commandes.

— Bien. Maintenant, si cette maudite ferraille veut bien fonctionner...

Blade remarqua que Shadwick restait à distance, laissant Lord Leighton enclencher le processus. J se tenait à côté de lui, l'air grave.

— Bonne chance, Blade ! murmura le chef du MI6 alors que résonnait l'habituel vrombissement.

Shadwick se contenta de lever la main sans grande conviction.

C'est alors qu'un tourbillon de souffrance dissocia les atomes de Blade et l'emporta loin, très loin dans l'infini.

CHAPITRE II

Blade reprit conscience juste à temps pour voir la lame descendre vers sa gorge.

Ses réflexes jouèrent avant même qu'il comprenne clairement ce qui se passait. Son bras gauche se détendit et dévia la lame, son poing droit partit et heurta violemment quelque chose. L'ombre qui se tenait penchée sur lui lâcha prise et s'effondra sur le sol en grognant.

Il se redressa d'un bond, recula d'une dizaine de pas. Comme toutes les fois où il s'était retrouvé projeté dans un monde des Dimensions X, il était nu, sans autre arme que sa force physique et la rapidité de ses réactions. Il chassa en un instant les dernières traces de l'engourdissement dû à son arrivée brutale et, tout en se préparant au combat qui allait suivre, analysa les éléments du décor qui l'entourait.

Il se tenait au bord d'une clairière tapissée d'herbes et de racines, ouverte dans un bois de feuillus aux troncs courtauds. À sa gauche, l'espace dégagé était dominé par une lune rousse, énorme, bien trop imposante pour être comparée à celle de la Terre. Une certaine qualité de l'air, frais et légèrement humide sur sa peau nue, lui apprit qu'il se trouvait en montagne.

Face à lui, une silhouette trapue se releva. Un homme. Large d'épaules, les bras puissants, les poings démesurés. L'inconnu incarnait la force physique. Son visage semblait taillé dans une masse de cuivre, un faciès plat aux pommettes saillantes, aux yeux étrécis en deux fentes de jais à peine perceptibles, une allure typiquement asiatique – plus précisément mongole.

Entre ses doigts épais, l'homme faisait tourner le manche d'une hache à double tranchant, et la façon dont il la maniait prouvait qu'il savait s'en servir.

Sans un mot, il se rua sur Blade, la hache brandie à deux mains. Ce dernier n'avait pas le choix : il resta sur place jusqu'au dernier moment, puis se jeta de côté pour éviter la charge de rhinocéros de son adversaire. Il roula sur lui-même et se remit debout en souplesse.

Le sol était traître, tapissé de racines qui ne demandaient qu'à le faire trébucher, de feuilles sur lesquelles glissaient ses pieds nus.

Il recula rapidement, pour laisser une certaine distance entre son ennemi et lui. C'était l'unique stratégie possible. Si son adversaire

l'approchait, il le taillerait en pièces. Et d'ailleurs, même dans une lutte à mains nues, Blade n'était pas certain d'avoir le dessus. Si un seul de ces poings monstrueux le touchait au visage, le combat serait terminé. Il continua donc à éviter les assauts furieux de l'homme, guettant la faille, cherchant désespérément le moyen de prendre l'avantage.

Soudain, après une nouvelle charge ratée, l'autre s'immobilisa face à lui. Les deux hommes se jaugèrent un instant du regard, haletants, puis le « Mongol » leva sa lourde hache d'une main, l'autre bras tendu devant lui. Blade se sentit glacé lorsqu'il comprit ce que l'homme allait faire.

La hache, propulsée avec une force incroyable, tourbillonna en sifflant dans la nuit. Blade la vit arriver droit sur lui et se jeta à terre juste au moment où elle passait en ronflant au-dessus de sa tête. Il l'entendit se planter dans un arbre avec un craquement sonore.

Le « Mongol », déjà, se précipitait. Blade se releva et, lorsque l'autre fut sur lui, fléchit légèrement les genoux pour éviter les énormes poings, agrippa son adversaire aux épaules et, lui plaquant un pied contre l'estomac, se laissa basculer en arrière. Il roula sur le dos et utilisa l'élan et la masse impressionnante de son adversaire pour le projeter en vol plané. Avec un bruit terrible, le « Mongol » s'écrasa au sol comme un arbre déraciné. Aussitôt, Blade alla s'asseoir sur son dos massif. Ses pouces trouvèrent d'eux-mêmes les points névralgiques, de chaque côté du crâne, derrière les oreilles. Il exerça une forte pression sur les nerfs qui couraient sous la peau tannée. L'homme se débattit faiblement, puis la paralysie le gagna. Au bout d'une dizaine de secondes, il était évanoui.

Son inconscience ne durerait pas longtemps : dix, quinze minutes au plus. Mieux valait ne pas perdre de temps.

Blade se redressa et alla récupérer la hache fichée dans le tronc d'un arbre. Il regarda autour de lui, scrutant la forêt. L'homme n'avait certainement pas surgi de nulle part, tout armé et prêt au combat...

Un soufflement sonore répondit à sa question muette. Blade eut un sourire, et se dirigea vers le sous-bois, d'où venait le bruit. La clarté de la lune était si puissante que ses rayons traversaient les feuillages pour nimer la forêt d'une étrange clarté fauve, comme patinée. Blade perçut les frissons et les soubresauts de la forêt et de toute la faune qui y menait son existence furtive.

À quelques dizaines de mètres devant lui, il distingua la silhouette d'un animal. Haute, massive. Il s'approcha ; l'animal, ayant perçu la présence étrangère, souffla de plus belle et s'agita comme un cheval inquiet. Un rayon de lune l'accrocha...

Blade s'immobilisa net, alors que la bête lui apparaissait clairement. Ça, un cheval ? Cette... monture tenait davantage du dragon ! Ses flancs étaient couverts d'écailles, son cou était squameux. La tête, très longue, restait bizarrement chevaline.

La surprise passée, Blade embrassa de l'œil cet étrange amalgame. Les dimensions étaient bien celles d'un cheval, d'un énorme percheron, mais le corps était beaucoup plus allongé. Les pattes étaient larges, et leurs extrémités, rondes et cornées comme celles des éléphants, portaient des griffes qui semblaient avoir été rognées.

L'animal était domestiqué : une longue selle (trois ou quatre personnes devaient pouvoir y prendre place) et des rênes accrochées à un mors accentuaient sa ressemblance avec un cheval.

Un équidé reptilien... Sans doute plus effrayé que Blade ne l'était...

Blade flatta le cou écailleux de la bête pour la rassurer, tout en jetant un coup d'œil circonspect du côté de sa gueule, mais ses dents n'avaient rien de menaçant : de grosses molaires plates indiquaient un herbivore. L'animal, nerveux, tapait du pied, mais se calma en constatant que le nouvel arrivant ne lui voulait aucun mal.

Blade palpa la selle. Il trouva deux fontes de cuir qui y étaient suspendues et eut un sourire de satisfaction.

*
* *

Fasciné, Blade regardait le ciel s'obscurcir à l'approche du jour, maintenant que la lune, devenue complètement rousse, disparaissait peu à peu derrière l'horizon, lorsqu'un bruit derrière lui le fit se retourner. Le « Mongol » reprenait conscience.

D'abord, l'homme remua, puis constata qu'il était entravé, les mains derrière le dos, les chevilles ligotées au tronc d'un arbre. Puis il leva les yeux, battit des paupières, interdit. Blade s'était servi sans scrupules dans les fontes de son adversaire vaincu. Et s'était vêtu d'un pantalon de cuir et d'une chemise de toile blanche nouée à la taille ; les bottes étaient un peu larges pour lui, mais il pouvait marcher. Il mangeait un des petits pains ronds épicés et savoureux qu'il avait trouvés dans la seconde fonte. Le captif parut angoissé.

— Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Dix minutes, environ...

L'homme ferma les yeux, comme s'il était contrarié par quelque chose dont il ne voulait pas parler, puis il jeta à Blade :

— Détache-moi. Je suis pressé.

Blade, notant au passage le ton autoritaire de l'homme qui n'était pourtant guère en position d'exiger quoi que ce soit, répondit avec désinvolture :

— Pas moi... Et j'aimerais bien savoir pourquoi tu as voulu me tuer !

— Je ne voulais pas te tuer.

— Ah oui ? C'était simplement pour faire connaissance ? C'est comme ça que vous saluez les gens, ici.

— Tu étais là, allongé sur l'herbe, sans vêtements. Pas de stège à proximité. Tu avais l'air mort. Je me suis penché sur toi, et, à ce moment-là, tu as ouvert les yeux et tu m'as envoyé un coup de poing en pleine gorge. J'ai cru que ma tête allait s'envoler... Alors là, c'est vrai, j'ai voulu te tuer. Je t'avais pris pour un de ces...

Le « Mongol » s'interrompit. Il jeta un regard en coin vers Blade et enchaîna :

— ... un des brigands que je poursuis.

Des brigands ? Blade sauta sur l'occasion d'expliquer sa présence dans cette clairière.

— Moi aussi, j'ai été attaqué et dépouillé de toutes mes affaires. Ce sont peut-être les mêmes...

— J'en doute. Ils ne t'ont pas enlevé, comme ils ont enlevé ma sœur.

Blade redevint immédiatement sérieux et s'accroupit à côté du « Mongol ».

— Que s'est-il passé ?

— Ils nous ont attaqués alors que nous campions pour la nuit. Nous nous sommes réveillés à leur approche, pas très discrète. Trois d'entre eux m'ont pris à partie ; le temps que je m'en débarrasse, les autres avaient disparu avec ma sœur. Je me suis lancé à leur poursuite et je t'ai vu en traversant la clairière.

— Tu les connaissais ?

L'homme hésita une fraction de seconde avant de répondre :

— Non... Ma sœur et moi sommes de simples marchands des Terres du Nord, en route vers Millmarch. Je n'aurais pas dû t'agresser ainsi ; c'était stupide de ma part, mais j'étais sous le coup de l'émotion.

— Ne revenons pas sur un malentendu, dit Blade.

Un léger silence plana. L'homme avait ravalé son arrogance, même si la méfiance se lisait dans son attitude.

— Mon nom est Dervinn. Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il enfin.

— Je suis Blade, Blade d'Angleterre.

— Je ne connais pas ce pays.

— C'est un royaume qui se trouve très loin d'ici, vers l'ouest, tenta Blade.

— Blade d'Angleterre, donc. Es-tu mercenaire ?

— Entre autres choses.

— Très bien, fit alors Dervinn. En ce cas, je t'embauche pour que tu m'aides à retrouver ma sœur Karina. Nous ne serons pas trop de deux. Et j'ai de quoi te payer, bien que tu te sois déjà servi, ajouta-t-il en toisant Blade.

— Et si je prenais ton or, ta monture, et que je te laissais ici ?

— Tu avais tout le temps de me dépouiller quand j'étais inconscient, rétorqua tranquillement Dervinn. C'est ce qu'un voleur aurait fait, lui.

— Tu as raison.

Blade se releva et saisit la hache qu'il avait plantée dans le sol, à quelques pas de lui. Il la lança en direction du tronc de l'arbre auquel son prisonnier était attaché. L'arme tourbillonna... Et vint trancher net les rênes qui entravaient les chevilles de Dervinn. Celui-ci cligna des yeux à l'approche de la lame, mais frémit à peine lorsqu'elle se ficha dans le bois.

Quelques mouvements lui suffirent pour libérer ses pieds, puis il utilisa le tranchant pour couper les liens de ses poignets. Enfin il se releva, ayant récupéré sa hache au passage, et fit face à Blade.

Minute de vérité. Blade posa la main sur le manche du poignard qu'il avait trouvé, dans un fourreau au flanc d'une des fontes, et dissimulé dans sa ceinture. Serait-il plus rapide que le « Mongol » ? Certainement, vu le poids de la grosse hache.

Mais Dervinn n'eut aucun geste menaçant et se contenta de ranger son arme dans un étui de toile passé dans son dos.

— Ne perdons plus de temps, dit-il. Rejoignons mon campement, où se trouve la monture de ma sœur.

Le « cheval » de Dervinn accueillit son maître en soufflant et avançant la tête pour lui lécher les mains d'une langue pointue ; l'homme le flatta et se mit en selle. Blade monta derrière lui sur la selle assez longue pour permettre ce genre de transport. Le cheval-dragon fit alors demi-tour, et son pas lourd fit trembler le sol. Il avançait à grands pas déhanchés, à la façon des sauriens, et la taille de ses enjambées compensait la lenteur de ses gestes.

Blade était intrigué par Dervinn. Son langage trahissait une certaine culture, ainsi qu'une habitude évidente du commandement.

Ses aptitudes au combat n'étaient pas celles d'un amateur. Quant à sa façon de se mouvoir, elle ne manquait pas de noblesse. Dervinn était-il un simple marchand comme il le prétendait ?

CHAPITRE III

Ils atteignirent rapidement le campement de Dervinn, situé au centre d'une clairière semblable à celle où Blade avait débarqué. Les restes d'un feu rougeoyaient encore et un second cheval-dragon était attaché à un arbre. En se laissant flairer par la monture, Dervinn montra à Blade comment se faire adopter. Lorsque l'animal passa sa grosse langue râpeuse sur le bras de Blade, Dervinn sourit.

— Karina n'a ce stège que depuis un mois : il n'est pas encore habitué à elle. Si c'était le cas, personne d'autre ne pourrait le monter.

Blade s'installa en selle. Il avait déjà pu constater que même dans leur façon d'être dirigés, ces stèges avaient beaucoup de points communs avec les chevaux. Il observa comment Dervinn faisait partir le sien d'une tape sur le cou, en un point où la peau était dépourvue d'écailles, et l'imita.

Ils se mirent en marche du pas long et chaloupé propre aux stèges. Blade avait déjà eu le temps de s'habituer au va-et-vient de l'échine du monstre.

Le soleil s'était levé et inondait la forêt de ses rayons mordorés. L'astre solaire était tout aussi imposant que la lune, et sa clarté jaune se reflétait sur des nuages vaporeux, créant une lueur diffuse. Malgré la proximité apparente de l'étoile, la chaleur était tout à fait supportable.

Avec le jour, la faune diurne prenait la place de celle qui hantait la nuit. Des cris, des mouvements dans les fourrés, des bruissements de feuilles témoignaient de la présence d'animaux que Blade ne put jamais clairement distinguer sauf les myriades de petits lézards qui parcouraient les rochers de leur démarche rapide et saccadée.

Ni les pentes, ni les terres glissantes ne parvenaient à ralentir la marche des stèges. Ils passèrent une zone de terre meuble et sablonneuse ; les stèges s'enfoncèrent jusqu'à l'estomac, leurs pattes s'arrachant au magma grisâtre avec d'inquiétants bruits de succion, mais leur allure se ralentit à peine. Blade comprenait maintenant l'intérêt de ce mode de transport : ces montures étaient des chars d'assaut ambulants que rien ne semblait pouvoir arrêter.

— Nous allons vers le sud, lança le marchand. C'est la seule piste qu'ils peuvent avoir empruntée. Ils devront forcément passer par la

ville de Millmarch. Nous obtiendrons des renseignements là-bas, si Karina n'a pas réussi à leur échapper avant.

— Tu parais bien sûr d'elle, tu ne crois pas qu'elle soit en danger ?

— Si tu la connaissais, tu ne te poserais même pas la question !

Blade haussa les épaules. Environ une heure plus tard, Dervinn arrêta sa monture et sautait au sol. Blade l'imita.

Il le vit s'agenouiller près d'un petit monticule de terre noire et grasse... Mais lorsqu'il s'approcha, l'odeur dégagée par cette matière lui fit comprendre sa vraie nature. Des excréments !

Dervinn se redressa.

— Ils sont montés sur des alloses, dit-il d'un ton péremptoire. Ils doivent avoir deux heures d'avance sur nous.

— C'est beaucoup, dit Blade.

Dervinn le regarda, étonné, puis expliqua :

— Tu sais bien que les alloses sont plus rapides que les stèges. Heureusement pour nous, ils se fatiguent bien plus vite.

Blade hocha la tête. Il préféra ne pas trop poser de questions quant à la nature de ces alloses. Le fait d'être étranger n'excuserait pas tout.

Ils reprirent leur voyage. Par endroits, le chemin se faisait escarpé, presque à pic ; ils durent longer une imposante falaise sur une cinquantaine de mètres avant de trouver un éboulis. Blade remarqua alors l'étonnante souplesse des reptiles qu'ils chevauchaient. Ceux-ci se cambraient ou se tordaient en des angles impossibles pour trouver un point d'appui.

Brusquement, Dervinn dégaina sa hache et la lança dans les feuillages. Blade entendit quelque chose dégringoler à travers les branches.

— Voilà qui nous changera des pains ! lança gaiement le marchand.

Il sauta à bas de sa monture et alla récupérer sa prise. Blade le vit brandir à bout de bras un oiseau étrange, de la taille d'une grosse poule. Le cou était recouvert d'écailles bleutées, le plumage d'un vert métallique et le bec ouvert révélait une rangée de dents aiguës.

— Je peux voir ? demanda Blade.

— Tiens ! fit Dervinn en le lui jetant, tu peux même le plumer !

Blade reçut le volatile alors que son compagnon sautait en selle. La bête ressemblait étonnamment à un archéoptéryx, l'oiseau préhistorique terrestre.

En commençant à le dépouiller, tandis qu'ils se remettaient en

route, Blade put constater que les plumes de l'animal étaient aussi dures que de la paille de fer ! Mais, sous la couche protectrice, la chair était tendre.

Ce type de gibier abondait et Dervinn en abattit encore cinq avant qu'ils s'arrêtent, une heure plus tard. Dervinn alluma un feu à l'aide d'une ingénieuse petite loupe. Blade le regarda embrocher leur déjeuner sur deux piques de métal. Il ne pouvait encore déterminer avec exactitude le degré de civilisation de ce monde, mais ces Terres du Nord ne devaient pas manquer d'artisans ; ce qui accréditait les dires de Dervinn. Peut-être était-il bien un marchand, après tout ?

Après la cuisson, la chair de l'oiseau se révéla dure et sèche, mais nourrissante. Ils burent l'eau de leurs gourdes de peau, puis se remirent en selle et reprirent leur longue descente. Peu à peu, Blade distingua à travers la brume le paysage qui s'étendait en contrebas : un désert de dunes ondoyantes, couleur fer. Aucune trace d'une ville ou d'une habitation quelconque.

Soudain, alors qu'ils traversaient une clairière, Blade flaira une odeur qu'il identifia aussitôt. Dervinn l'avait sentie lui aussi et les deux hommes s'arrêtèrent.

Il y avait quelque chose de mort, là, tout près.

Ils trouvèrent le cadavre au bas d'une légère dénivellation, étendu contre une grosse roche. C'était un reptile de la taille d'une autruche, au corps court et pourvu de jambes démesurées – dont l'une pliée de façon étrange –, de bras frêles et d'un long cou terminé par une tête microscopique. La peau verte ne portait ni poils ni écailles. Sans doute un de ces fameux alloses, devina Blade.

Dervinn se pencha et manipula le membre postérieur de la bête morte.

— Cassé ? demanda Blade.

— Oui. Ils l'ont achevé d'un coup de hache.

En effet le crâne minuscule de l'animal était ouvert, exposant un cerveau probablement rudimentaire. De gros insectes chitineux, carénés comme des cafards, pullulaient sur la blessure et les taches de sang qui avaient éclaboussé la roche.

Dervinn poussa une exclamation joyeuse qui fit se retourner Blade.

— Qu'y a-t-il ?

— Karina est toujours avec eux !

Il désignait un petit assemblage de pierres blanches à moitié enfouies dans l'herbe, qu'un observateur non averti aurait cru disposées au hasard. Avec un certain effort d'imagination, on pouvait

y discerner un schéma.

— Elle a laissé un message derrière elle, c'est ça ?

— Exactement. Ma sœur et moi avons nos propres façons de communiquer.

Il se redressa.

— Ils ont plus d'avance que je ne pensais. Nous ne pourrions pas les rattraper aujourd'hui, à moins de traverser les Plaines de Fer la nuit... ce qu'il vaut mieux éviter. Nous allons nous arrêter ce soir au bord de la rivière des Sanglots. Nous la passerons demain.

— Leur destination n'a pas changé ?

— Non. D'après Karina, Millmarch est leur prochaine étape.

*
* *

Le soleil d'un rouge sanglant effleurait l'horizon lorsqu'ils atteignirent la plaine.

Devant eux, sur une centaine de mètres, s'étendait une prairie parsemée de petits arbres ; au-delà, un cours d'eau large d'une bonne vingtaine de mètres. Cette rivière des Sanglots servait de frontière entre les montagnes verdoyantes qu'ils venaient de quitter et ce que Dervinn avait appelé les Plaines de Fer. Celles-ci portaient bien leur nom, elles semblaient composées de limaille métallique gris perle, uniforme, sans la moindre végétation.

Dervinn arrêta son stège au bord de la rivière.

— Nous passerons la nuit ici.

Blade regarda le désert sur la rive opposée. Les rayons embrasés du soleil créaient d'étonnants effets de contraste sur les dunes métalliques, qui, ainsi roussies, paraissaient étrangement oxydées. Les nuages flamboyaient eux aussi des derniers feux de l'astre. Le spectacle était d'une splendeur saisissante et sauvage.

— Au fait, dit Blade en descendant de sa monture, pourquoi l'appelle-t-on la rivière des Sanglots ?

Dervinn eut un sourire.

— On dit qu'elle fut formée par les larmes des femmes du Nord qui, massées aux frontières des montagnes, voyaient partir leurs fils et leurs maris au combat. Mais tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Maintenant, nous vivons en bonne amitié avec nos frères du Sud.

Ils dessellèrent leurs montures et les laissèrent brouter librement dans la prairie, puis dressèrent leur campement. Dervinn, profitant des derniers rayons du soleil, alluma un feu, tandis que Blade plumait et

embrochait deux des volatiles abattus le matin.

Pendant que leur dîner cuisait, Blade s'éloigna vers la rivière. Une nuit oppressante comme un nuage maléfique s'avavançait, conquérant peu à peu les Plaines de Fer. En un instant le noir fut total, inquiétant.

Et presque aussitôt naquirent mille bruits, mille frissonnements. L'air se chargea d'odeurs fauves, animales.

Blade tenta de percer l'obscurité par-dessus la frontière que formait le fleuve et se demanda quel genre de faune pouvait survivre dans ces territoires désolés. C'était comme s'il se tenait au bord du monde, comme si, face à lui, au-delà des eaux de la rivière des Sanglots, un décor de théâtre jusque-là figé s'animait brusquement avec la nuit, se peuplait d'une vie grouillante et impossible.

Enfin, la lune rousse se leva et nimba le monde de sa clarté, donnant au paysage un étonnant aspect cuivré. Un instant, Blade entrevit, de l'autre côté des eaux, deux yeux brûlants qui le fixaient ; le corps de la bête, quelle qu'elle fût, n'était qu'une forme sombre, indistincte. Il crut même percevoir un grondement inquiétant, porté par les vents, et une odeur douceuse frappa brièvement ses narines... Puis la créature disparut, gardant son mystère. Dervinn, qui l'avait rejoint, surprit le regard de son compagnon et se tourna vers l'autre rive, humant l'air comme un animal.

— Les Plaines de Fer sont agitées, ce soir, dit-il solennellement.

Il jeta un coup d'œil vers Blade.

— Les gens du Sud disent que les âmes des méchants sont condamnées à hanter les Plaines de Fer, la nuit, réincarnées en animaux. Mais le sortilège se dissipe au lever du jour. Simples contes que tout cela !

— Tu ne crois pas en ces légendes ? dit Blade.

— Pas du tout, mais cela ne m'empêche pas de m'en méfier.

Comme pour ponctuer ces bonnes paroles, un long jappement retentit de l'autre côté des flots, un cri rempli d'une tristesse presque humaine et infiniment déprimante.

— Tu vois ? dit Dervinn. Mais jamais les âmes ne peuvent franchir la rivière des Sanglots.

Blade hocha la tête. Ils revinrent vers le feu et dînèrent rapidement, puis Dervinn lui lança une couverture, tirée de ses fontes ; lui-même s'enroula dans une autre et se coucha, la main posée sur le manche de sa hache.

Un long moment Blade resta là, assis face aux Plaines de Fer, s'imprégnant de l'atmosphère étrange, des odeurs, des couleurs de ce monde. Puis il s'allongea à son tour et plongea dans le sommeil.

CHAPITRE IV

Un soleil d'un jaune éblouissant, posé sur l'horizon, avait chassé les terreurs nocturnes.

Les Plaines de Fer étaient redevenues un territoire sans mystère, simplement hostile, un désert gris et terne que Blade et Dervinn – pour l'instant accroupis au bord du fleuve, occupés à remplir les gourdes – devraient traverser pour atteindre le Sud.

Blade se redressa et balaya des yeux le cours de la rivière des Sanglots.

— Où se trouve le pont ou le gué le plus proche ?

Dervinn se releva à son tour et lui jeta un coup d'œil ironique.

— Les stèges ne te suffisent pas ?

Sans autre explication, il tourna les talons et se dirigea vers leurs deux montures déjà sellées.

Blade se demanda de quelle façon les massifs animaux pourraient les aider à passer la rivière : lourdement chargés comme ils l'étaient, ils semblaient plutôt constituer un handicap... Mais ses expériences dans les Dimensions X lui avaient enseigné que l'invraisemblable est souvent la règle. D'ailleurs, si poser trop de questions ne vous apprend pas grand-chose, à coup sûr cela vous rend suspect.

Il rejoignit donc son compagnon qui rangeait ses gourdes dans les fontes. Il le vit manipuler les courroies de peau qui retenaient en place la lourde selle de son stège. Mais sans les serrer. Au contraire, elles restaient lâches, on aurait pu facilement glisser deux paumes entre elles et le ventre de l'animal. Puis Dervinn enfourcha sa monture, prudemment, bien que le poids de la selle suffise à la maintenir en place, et dirigea son stège vers la rivière, où il le fit entrer jusqu'à mi-jambes.

Blade, qui avait imité ses gestes en tout point, vit alors l'incroyable se produire.

Le stège avala une grande goulée d'air qu'il expulsa aussitôt violemment, les flancs creusés. Puis, avec un sifflement bruyant, il inspira à fond, lentement, longuement. Il se mit alors à enfler, à se distendre comme un ballon de baudruche. Les écailles qui le couvraient s'écartèrent, laissant voir la peau gris-vert. Dervinn replia les jambes pour trouver une position plus confortable et, bien droit sur

sa selle dont les courroies étaient maintenant tendues à craquer, fit avancer sa monture vers l'eau profonde.

*
* *

Ils ne tardèrent pas à arriver sur l'autre rive. Les stèges, gonflés comme des outres, flottaient littéralement sur l'eau et se propulsaient à grands coups de patte. Blade s'émerveilla des capacités de cette extraordinaire monture, qui devait bel et bien être la plus noble conquête des habitants de ce monde.

Lorsqu'ils prirent pied sur la berge, les stèges se vidèrent de leur air dans un long soupir. Leur gymnastique respiratoire ne semblait pas les avoir incommodés et, après avoir simplement resserré les courroies de leurs selles, les deux hommes reprirent leur route.

— Nous avons dû gagner sur eux, lança Dervinn. Avec leurs alloses ils n'ont pas pu traverser la rivière comme nous et ils ont été obligés de faire le détour par le gué en aval. Nous allons les rattraper ! Tu es toujours prêt à te battre ?

— Plus que jamais !

*
* *

Les stèges progressaient lentement dans le sable argenté des Plaines de Fer, s'enfonçant jusqu'à mi-pattes sans ralentir leur marche placide. Blade se pencha contre le flanc écaillé pour récolter une poignée de cette matière étrange. La consistance évoquait tout à fait de la poussière de fer. Par endroits, le « désert » laissait pointer des collines d'une terre noire et sèche. Ici et là gisaient des restes de carcasses plus ou moins jaunies, des entassements d'os brisés, broyés, des squelettes impossibles à identifier. Le soleil nimbait le tout de son implacable clarté. Très vite, la réverbération brûla douloureusement les yeux de Blade, qui dut mettre sa main en visière au-dessus de son front.

C'est alors qu'il remarqua de larges traînées noires dans le ciel doré, loin devant eux.

— Dervinn ! Regarde là-bas, devant nous. Qu'est-ce que c'est ?

Le marchand suivit des yeux la direction que lui indiquait Blade.

— Je ne sais pas... On dirait de la fumée au-dessus de Millmarch...

Sa voix trahissait son inquiétude, mais s'il avait une idée sur la question, il n'avait apparemment pas l'intention de la partager.

Ils continuèrent leur progression, les yeux fixés sur les traces noires qui maculaient le ciel comme un mauvais présage.

*
* *

Le soleil était haut lorsque Millmarch leur apparut enfin, mais il y avait déjà longtemps que le vent leur avait apporté l'odeur de l'incendie.

Le sol devenait moins meuble. Des chemins se dessinaient, talés par des milliers de pieds ou de pattes.

Millmarch se dévoila peu à peu, accrochée au flanc d'une arête de roche sombre dressée vers le ciel comme une dent gigantesque.

La ville portait bien son nom. Bâtie tout en hauteur, chacun de ses niveaux plus étroit que le précédent, elle était sillonnée de centaines de rampes et d'escaliers de pierre ou de bois, plus ou moins larges, certains couverts en partie, un véritable labyrinthe où les surfaces planes ne devaient pas excéder quelques mètres carrés, une cité de lignes verticales et obliques. En temps normal, le voyageur qui s'en approchait découvrait d'un seul coup d'œil toute son activité.

Mais pour l'heure, la cité n'était plus qu'une ruine silencieuse, un pandémonium noir et rouge.

Au pied du piton rocheux s'étendait une plaine noire et fertile, traversée par un large cours d'eau. Blade supposa que de fréquentes inondations avaient dû chasser les habitants vers les hauteurs et les obliger à construire cette invraisemblable ville agrippée à la montagne, mais qu'aucune muraille ne protégeait d'éventuels assaillants. On ne voyait que quelques vestiges érodés indiquant qu'en des temps reculés des défenses l'avaient isolée de l'extérieur. Mais Dervinn n'avait-il pas dit que les terres du Sud et du Nord vivaient en parfaite harmonie ?

Aux abords de la cité se dressaient des débris noircis, composés de montants de bois calcinés et de morceaux de toile roussie : des étals de camelots et d'artisans installés juste devant la ville. Probablement les premiers à succomber.

Au bas des premiers escaliers, des grappes de cadavres enchevêtrés témoignaient du peu de résistance qu'avaient rencontré les assaillants. L'état des corps ne laissait aucun doute : ils avaient été transpercés à l'arme blanche.

Blade s'agenouilla près d'un cadavre lardé de plusieurs coups de lame et toucha la peau froide.

— Quarante-huit heures. Pas plus.

Il leva la tête.

— Que s'est-il passé à ton avis ? Tu m'avais dit que les guerres étaient terminées depuis longtemps.

Le marchand haussa les épaules et se détourna.

— Viens, fit-il sèchement. Il doit bien y avoir des rescapés quelque part.

Blade le suivit, ravalant ses questions, certain que Dervinn savait parfaitement qui étaient les agresseurs.

*

* *

Ils entrèrent dans la ville proprement dite. L'odeur de charnier était insupportable. Chair calcinée. Bois brûlé. Le silence n'était troublé que par le claquement des portes que le vent secouait, le crépitement des multiples incendies. L'air était imprégné d'un goût poisseux de cendre et de suie grasse. Au passage des deux hommes, des bruits furtifs résonnaient à l'intérieur des maisons de pierres rectangulaires jonchées de débris, peut-être ceux de petits prédateurs qui avaient pris possession des lieux.

Ils continuèrent à gravir les marches vers les niveaux supérieurs, lançant de temps à autre des appels qui restaient sans écho. Blade s'étonnait de voir si peu de cadavres. La ville semblait avoir été totalement vidée de ses habitants.

Alors qu'ils empruntaient une étroite rampe couverte, ils entendirent enfin quelque chose : au-dessus de leurs têtes résonnaient des bruits de pas, la première manifestation de vie depuis leur entrée dans la ville.

Ils se lancèrent en courant dans le dédale des escaliers, essayant, malgré les inévitables détours, de rester dans la bonne direction. Et soudain, en haut d'un large escalier qui débouchait sur une placette, ils tombèrent sur les guerriers.

Ils étaient une demi-douzaine et, à les voir, il était évident qu'ils avaient pris part au massacre. Six combattants terrifiants, arborant des armes blanches de toutes sortes, revêtus de simples haut-de-chausses et chemises de grossière toile noire, pourvus de gants et de bottes de cuir. Mais ce n'était pas cet inquiétant uniforme qui gommait les différences entre eux au point d'en faire une troupe indistincte, six produits du même moule. C'était le masque de cuir noir qui recouvrait leur visage.

Ils étaient là, debout, silencieux. Leurs silhouettes se découpant sur fond d'incendie avaient quelque chose de spectral.

Blade regarda autour de lui. Ils avaient atteint le dernier niveau de la cité. L'arête rocheuse, impressionnante, les surplombait. La place sur laquelle ils se tenaient était plutôt vaste, une dizaine de mètres d'un bord à l'autre. Derrière eux, une baraque se consumait à grandes flammes grasses.

L'affrontement semblait inévitable. Blade consulta Dervinn du regard ; mais le marchand ne lui jeta même pas un coup d'œil. Sa bouche retroussée sur un rictus féroce, il brandit sa hache et se jeta sur les guerriers noirs.

CHAPITRE V

Quelque chose gênait Blade.

Était-ce le silence total des hommes en noir ? Leur tenue effrayante ? Ou un élément plus subtil encore ?

Il sortit son poignard, arme bien dérisoire pour le combat qui s'annonçait, et partit à l'assaut à la suite de son « employeur »...

Hiératiques, les six guerriers se dirigèrent à pas lents vers les nouveaux venus. Dervinn se jeta sur le plus proche qui parvint à parer de son épée le premier coup de hache. Il retira aussitôt son arme, la fit virevolter, et l'enfonça dans la poitrine de l'ennemi. Les os craquèrent ; l'homme, projeté en arrière, s'affala dans la poussière.

Il n'avait pas lâché son épée. Blade tenta sa chance. Il plongea en avant, se retrouva près de l'homme jeté à terre... qui se tortillait maladroitement pour se relever. Blade leva son poignard et le plongea jusqu'à la garde dans le crâne de son adversaire ; l'os céda avec un petit craquement étouffé. Blade tendait la main vers l'épée lorsqu'une ombre menaçante s'allongea dans la poussière, devant lui...

Il roula de côté, juste à temps pour éviter le fer d'une hache qui se ficha dans le sol à l'endroit où il se tenait un instant auparavant. Il se releva d'un bond, utilisant l'énergie même de son roulé-boulé pour se remettre sur ses pieds. L'autre se cramponnait au manche de la hache et tentait de la sortir de son fourreau de terre. Blade bondit et lui balança un formidable coup de pied chassé dans la poitrine. L'homme lâcha son arme et partit en arrière. Blade était déjà sur lui : il l'empoigna, posa son pied derrière sa cheville et poussa, le déséquilibrant. Le guerrier s'abattit au sol. Blade ne lui laissa pas le temps de se relever complètement, il saisit à pleines mains le devant de sa chemise et le propulsa en arrière. L'homme recula en titubant, entraîné par son propre poids... jusqu'au porche de la maison en flammes.

Blade n'eut pas le loisir de s'intéresser à son sort : deux masques de cuir s'approchaient de lui, l'un de face, l'autre à droite, tandis que les deux derniers cherchaient par la même manœuvre à acculer Dervinn au brasier où leur compagnon avait disparu.

Le premier adversaire de Blade, armé de deux courtes épées recourbées, se campa sur ses jambes et écarta les bras en un prélude

d'intimidation. Blade lui décocha un coup de pied retourné qui atteignit son adversaire à la joue, le faisant chanceler. Il profita de ces quelques secondes de répit pour s'emparer de la hache restée plantée dans le sol et, du même mouvement, décapita d'un revers son ennemi encore étourdi.

Il jeta un coup d'œil vers Dervinn. Derrière le marchand, qui faisait de son mieux pour tenir tête à ses deux adversaires, se dressait une silhouette infernale, environnée de flammes, celle du guerrier qu'il avait projeté au cœur de l'incendie. L'homme avançait lentement pendant que sa chemise brûlait et que le cuir de son masque bouillonnait et se racornissait sous la chaleur. Ses hauts-de-chausses avaient déjà été consumés, dévoilant des jambes devenues des piliers charbonneux. Enfin, celles-ci le lâchèrent, et il tomba à genoux, les bras en croix, comme s'il refusait de croire à son propre anéantissement. Il finit par s'abattre, face contre terre, réduit à l'état de brasier incandescent.

Blade, fasciné par le spectacle, faillit se laisser surprendre par son second adversaire. Son instinct l'avertit à temps pour qu'il évite la lame qui visait son cou. Il fit face à l'agresseur, sa hache perpendiculaire à la poitrine.

Sans grande subtilité, le guerrier noir leva ses deux épées et fonda sur Blade, qui effectua un mouvement tournant de sa main tenant la hache... et trancha net le bras gauche de son adversaire.

Le guerrier noir regarda stupidement son moignon, le bras qui roulait à terre avec la main toujours crispée sur l'épée, puis se jeta à nouveau sur Blade.

Celui-ci avait reculé de quelques pas. Juste derrière lui se trouvait un muret de pierre d'une cinquantaine de centimètres bordant un à-pic donnant sur le niveau inférieur.

Il évita sans mal la charge maladroite de son adversaire et, au passage, d'un violent coup de hache dans le dos, le projeta en avant. Le guerrier ne put rien faire pour arrêter sa chute. Ses jambes heurtèrent le muret, et il bascula dans le vide, sans un cri.

Blade lança un regard en contrebas. L'homme était tombé dans les ruines d'une maison calcinée et s'était empalé sur une poutrelle de bois. Il ne bougeait plus.

Entre-temps, Dervinn avait réussi à se débarrasser d'un de ses adversaires. Mais maintenant, il semblait en mauvaise posture.

Il affrontait un géant de plus de deux mètres de haut, dont les muscles d'hercule roulaient sous sa chemise. L'homme était armé d'une gigantesque épée dont la lame, affûtée et impressionnante, étincelait sous le soleil. Le géant paraît sans effort les assauts de la

hache que Dervinn maniait avec sauvagerie, en poussant des « han ! » sonores.

Couvert de sueur, le cœur rempli d'une rage impuissante, Dervinn fatiguait. Son énergie provenait plus de la haine que de la force musculaire, mais sa lassitude transparaissait dans la façon dont il ramenait son arme après chaque coup.

L'issue du combat semblait incertaine. Blade fonça en avant.

Le guerrier noir l'entendit arriver, mais trop tard. Il tourna la tête... pour recevoir en pleine face la lame de la hache. Le tranchant pénétra jusqu'à la garde dans son cerveau et le géant foudroyé s'abattit comme une masse.

C'était le dernier. Tous les guerriers noirs avaient mordu la poussière pour de bon.

Dervinn s'éloigna vers le bord de la place et se laissa tomber sur le muret pour reprendre son souffle. Blade le regarda. Un courant de reconnaissance passa entre eux, une émotion qui ne peut être partagée que par ceux qui ont combattu côte à côte et se sont mutuellement sauvé la vie.

Puis les questions resurgirent dans l'esprit de Blade. Il jeta un coup d'œil autour de lui, sur les cadavres mutilés de leurs adversaires.

Ils se battent et meurent sans un cri. Ils sont insensibles à la douleur...

Ils ne saignent pas quand on leur coupe un membre...

Tout ce que ce combat avait appris à Blade, toutes les réticences de Dervinn, les contradictions de son comportement, tout cela commençait à prendre forme. Malgré les dénégations de Dervinn, ce monde était bel et bien en guerre, une guerre très particulière, où l'on devait affronter un ennemi d'une étrange nature...

Blade se tourna vers Dervinn. L'heure des explications était venue.

Il allait rejoindre le marchand lorsque des silhouettes spectrales sortirent des décombres.

CHAPITRE VI

Blade relâcha la pression de ses doigts sur la manche de sa hache en réalisant que les nouveaux arrivants n'étaient pas hostiles. D'ailleurs, même s'ils l'avaient été, ils n'auraient pas constitué une grande menace.

Ils n'étaient guère plus qu'une horde de fantômes dépenaillés, hébétés, émergeant des ruines en traînant les pieds. Tous avaient les yeux vides et l'air abasourdi de ceux qui ont contemplé l'horreur pure.

Des rescapés. Ceux que les six guerriers noirs – probablement une arrière-garde laissée sur place pour traquer les derniers survivants – n'avaient pas eu le temps de débusquer et qui, fuyant de niveau en niveau pour échapper à la boucherie, s'étaient regroupés là, au sommet de leur ville.

Hommes, femmes et enfants mélangés, tous s'attroupèrent en silence, se serrant frileusement les uns contre les autres sur la vaste place, en un réflexe purement animal. Blade estima leur nombre à une trentaine.

Sur une ville qui avait dû compter des milliers d'habitants...

Silencieux, ils fixaient de leurs yeux écarquillés les cadavres des effrayants soldats noirs.

C'est alors qu'un homme sortit des rangs : un grand gaillard barbu et ventru, aux yeux durs et intelligents, vêtu d'une chemise de laine déchirée et d'un pantalon de peau, tous deux beaucoup plus grossiers que les vêtements de Dervinn. Il portait une hache au côté ; c'était le seul, remarqua Blade, à être pourvu d'une arme.

— C'étaient les derniers, dit-il d'une voix grave. Je vous remercie de nous en avoir débarrassés. Je m'appelle Kew. Et vous, qui êtes-vous ?

Ils déclinèrent leur identité : Dervinn des Terres du Nord et Blade d'Angleterre. Kew eut l'air intrigué à la mention de ce pays inconnu, mais ne fit aucun commentaire.

— Ils ont laissé une dizaine de soldats derrière eux, dit Kew en montrant les corps. J'en ai moi-même abattu quatre. Mais je devais attendre le moment propice. Je suis le seul combattant de la troupe... Ainsi, vous venez du Nord ?

Dervinn hocha la tête.

— J'y ai vécu, il y a longtemps... Je me suis enrôlé comme mercenaire dans la lutte contre les barbares des monts d'Argile avant de revenir m'installer ici. Mais qu'importe !

Pendant qu'ils parlaient, la foule, toujours silencieuse, avait envahi la place et tournait autour des cadavres. Soudain, deux hommes et une femme saisirent l'un des corps, celui du guerrier décapité par Blade, et le traînèrent jusqu'à l'entrée de la maison où l'incendie faisait toujours rage. Ils furent rejoints par quelques autres et, à eux tous, ils balancèrent le cadavre au cœur du brasier.

Un autre groupe, déjà, s'apprêtait à faire subir le même sort au géant. Voyant que Blade allait s'interposer, Kew l'arrêta.

— Laisse-les faire. Ils ne seront pas tranquilles tant qu'ils n'auront pas détruit les cadavres.

— Mais pourquoi font-ils cela ?

— Ils ont peur qu'ils ne reviennent.

À ces mots pourtant sibyllins, Blade se détendit. Il n'avait plus besoin d'examiner un des corps : il savait ce qu'il voulait savoir...

— Que s'est-il passé exactement ? demanda Dervinn.

Le regard de Kew passa de l'un à l'autre.

— Venez. Je crois que nous avons pas mal de sujets de conversation.

*
* *

L'homme du Sud les conduisit jusqu'à l'entrée d'une petite cave toute proche ; là, des couches de toiles crasseuses et un relent presque animal de sueur trahissaient un abri clandestin. Blade pouvait sans mal imaginer les rescapés serrés dans la pénombre, tremblant de peur, tentant de ne faire aucun bruit pendant qu'au-dessus d'eux patrouillaient les guerriers fantomatiques.

Kew s'assit sur un coffre de bois ouvragé, tandis que Blade et Dervinn s'accroupissaient à même le sol, et commença son récit.

— Ils sont arrivés ici il y a trois jours. Ils portaient un message écrit : nous devions nous rendre et les suivre. À aucun moment ils ont prononcé un seul mot, mais lorsque nous avons refusé de leur obéir, ils ont attaqué...

Kew resta un bref instant silencieux, ressassant de douloureux souvenirs.

— Tous ceux qui leur ont résisté ou n'étaient pas en état de marcher ont été massacrés. Le premier jour, ils ont emmené une

grosse colonne de prisonniers vers le sud. La plupart des femmes et des enfants. Hier une autre fournée est partie, les derniers.

— Parmi les prisonniers, interrompit Dervinn, y avait-il une femme du Nord, vêtue un peu comme moi ?

Kew haussa les épaules.

— Je n'ai vu la colonne que de très loin, et n'ai pas vraiment pu distinguer les visages. Mais des petits groupes ont rejoint le gros de la troupe, amenant d'autres captifs : ils ont dû effectuer des raids sur les pêcheurs de la rivière des Sanglots, peut-être même pousser jusqu'à Kevar.

— Que vont-ils faire de tous ces gens ?

Kew haussa les épaules.

— Nul ne le sait, et même n'ose l'imaginer.

— D'où viennent ces soldats ? demanda Blade.

— De la Cité Noire d'Yslis.

— Peux-tu préciser ce que tu entends par là ? renchérit Dervinn. Dans le Nord, nous avons entendu parler de la croisade d'Yslis par des messagers. Mais il est difficile de faire la part de la légende et de la réalité...

— Eh bien, tout a commencé il y a six mois, lorsque la Cité Noire est revenue à la vie.

— La ville abandonnée du Sud, au cœur de la Désolation ?

— Celle-là, oui... Depuis la guerre, on la croyait morte à jamais.

— De quelle guerre parles-tu ? interrompit Blade.

— La guerre de la Désolation, il y a dix siècles, lorsque les Puissances magiques qui gouvernaient les Terres du Sud et du Nord se sont affrontées. La Cité Noire d'Yslis était alors la plus grande ville de notre monde ; mais les Puissances ont fait assaut de sorcellerie et se sont entre-détruites, dévastant la ville et les terres qui l'entouraient, créant ainsi la Désolation. Depuis, tout le monde évite ces paysages maudits. Les hommes ont repris le contrôle et vivent désormais en paix.

— Tu oublies les pillards des monts d'Argile, souligna Dervinn.

— Ils ne constituent pas un État. Il y a toujours eu des voleurs, des pillards.

Dervinn l'arrêta d'un geste.

— D'accord. Nous avons toujours eu besoin de guerriers, bien que vivant en paix. Ne serait-ce que pour préserver notre terre des tribus du Grand Ailleurs, au-delà des monts d'Argile.

— Mais, à part leurs raids d'il y a dix ans, les pillards respectent

les limites qui leur ont été imposées. D'ailleurs, ils ne sont plus assez nombreux pour constituer une menace. J'ai entendu dire qu'ils avaient assez de mal à survivre comme ça...

— C'est vrai, mais peu importe. Continue.

— Un jour, une petite troupe a surgi de la Désolation et est arrivée à Palti.

— Où est-ce ? coupa Dervinn.

— Sur la côte, loin au sud. C'est un village de pêcheurs. On ne sait pas trop ce qui s'est passé. Des gens d'ici y allaient souvent pour acheter du poisson. Ils ont trouvé le village incendié et totalement vidé. Il n'y avait qu'un survivant, un gamin d'une dizaine d'années. Il était à moitié fou, il racontait des choses incroyables. Et puis des rumeurs ont commencé à circuler. D'autres villages avaient été attaqués, encore plus loin au sud. Personne n'y comprenait rien. On avait du mal à y croire...

Il poussa un profond soupir et baissa la tête.

— On y croit, maintenant... Millmarch est en ruine, ils ont emmené tout le monde. Que vont-ils faire d'eux ? Les sacrifier à Yslis ?

— Yslis est le dieu de ces guerriers noirs ? dit Blade.

— Yslis est une des Puissances, avec Tsattoghua, Yoh-Wombis... répondit Dervinn. Après la guerre, la Désolation est devenue une région maudite, dont nul ne doit s'approcher, et le culte des Puissances a été interdit. À vrai dire, personne ne voulait plus les adorer. Elles n'ont que trop démontré leur cruauté. Yslis le grand Tentateur était peut-être le pire de tous : il savait séduire les hommes pour les amener à servir ses intérêts. Il les exploitait et les détruisait lorsqu'ils avaient fini de lui être utiles.

— Qu'étaient exactement ces Puissances ?

Dervinn haussa les épaules.

— Des dieux, disait-on. Plus certainement des monstres, des créatures infernales. Mais, quelle que soit leur nature, ils étaient avant tout maléfiques. C'est ainsi que nous voulons les garder en mémoire, pour ne pas oublier ce qu'ils nous ont fait.

Il y eut un silence.

— Combien sont exactement ces soldats ? demanda Blade.

— Impossible de le savoir. Ils semblent toujours plus nombreux.

— Ainsi, c'était donc vrai... murmura Dervinn. La situation est plus grave que nous ne le pensions.

— Vous, hommes du Nord, reprit Kew, vous êtes nos amis depuis plus de mille ans. Au nom de tous les hommes et les femmes du Sud, je vous le demande : aidez-nous à combattre ce fléau... Avant que,

pour vous aussi, il ne soit trop tard.

L'allusion était limpide. En effet, si la « croisade » d'Yslis avait déjà atteint les montagnes, rien ne l'empêchait de s'étendre jusqu'aux Terres du Nord...

— Tu as raison, répliqua Dervinn. Mais, pour l'instant, il faut libérer les prisonniers. Au moins ceux qui sont partis hier... Et retrouver ma sœur.

— Cela ne devrait pas être difficile de les rattraper : la colonne se déplace à pied, et ils ont peu d'avance.

Dervinn hocha la tête.

— Combien de soldats accompagnaient la colonne ?

— Deux douzaines environ.

— Nous devrions pouvoir en venir à bout. Partons ! Il ne faut pas tarder. Libérons les prisonniers, récupérons Karina et partons avertir le Nord ! Tu es de l'expédition, Kew ?

— Je suis à tes ordres.

Blade eut un sourire et regarda Dervinn. Au fil des heures, le paisible marchand des Terres du Nord s'était transformé en chef. Comme Blade l'avait présumé dès leur rencontre, Dervinn poursuivait, dans son voyage vers le Sud, un objectif bien précis.

La situation est plus grave que nous ne le pensions, avait-il laissé échapper un peu plus tôt. Qui se cachait derrière ce « nous » ? À qui Dervinn servait-il d'émissaire ?

CHAPITRE VII

Le voleur ne se rappelait même plus son nom. On l'avait vidé de toute identité. Il n'était plus rien, rien qu'un esprit affaibli, noyé dans un corps qui ne lui appartenait plus. Désormais, c'était *l'autre* qui le dirigeait.

Il y avait cet être en robe scintillante, le grand-prêtre, qui venait lui parler et l'appelait Tshis. Et la voix de *l'autre* qui lui répondait. Le voleur entendait sa propre voix prononcer des mots qu'il n'avait pas pensés.

Ce grand-prêtre lui donnait souvent des petits champignons qui, pendant les longues périodes d'immobilité, noyaient sa conscience dans des rêves tourbillonnants, des fantasmes emplis de splendeurs et de trésors...

L'esprit du voleur n'était plus actif, puisque *l'autre* commandait son corps. Alors, il ne lui restait plus qu'à se souvenir...

Un trésor. La promesse d'un trésor. C'est ce qui l'avait attiré ici, dans ces terres vides au sol noir et dur comme un diamant brut. Le voleur n'avait rien ; ses rêves de jeunesse s'étaient écroulés comme autant de châteaux de sable, ne lui laissant que l'amertume et la certitude d'un long déclin. Puis, un jour, dans une taverne, il avait entendu parler des mille et une merveilles qui attendaient le voyageur assez intrépide pour braver les légendes et s'aventurer dans la Cité Noire.

Il ne croyait qu'à moitié en cette histoire de trésor fabuleux, mais il n'avait rien à perdre. Alors il avait dirigé sa monture vers la Désolation...

Son allose, vieillissant et fatigué comme lui-même, s'était cassé une patte sur la roche vitrifiée ; le cœur brisé – car, ensemble, ils avaient sillonné les terres du Sud pendant de longues années – le voleur avait dû l'achever d'un coup de hache. Il avait continué seul, au sein d'une terre aride, parsemée de crêtes aux formes tourmentées et de concrétions inquiétantes. À en croire les légendes, la bataille entre les Puissances avait laissé ses traces indélébiles dans les chairs mêmes de la terre. Le voleur n'était pas loin de le croire et, saisi d'une terreur superstitieuse, pensait à rebrousser chemin lorsque lui apparut la Cité Noire.

Celle-ci avait bel et bien la forme d'une ville entourée d'une muraille partiellement éboulée, mais elle avait subi la même vitrification que son voisinage : elle n'était plus qu'un spectre dressant des tours désormais inutiles. Ses avenues ne laissaient plus passage qu'au vent, qui tissait sa plainte lugubre en s'engouffrant dans des portes et des fenêtres à jamais béantes, telles les orbites et les mâchoires d'un crâne.

Le crépuscule allongeait les ombres des bâtiments lorsque le voleur avait parcouru les rues désertes. Puis, ses pas l'avaient mené au cœur même de la Cité : le temple des Puissances. Là où devait dormir le trésor perdu des prêtres.

Un instant, il s'en souvenait, le doute l'avait étreint : si trésor il y avait, n'avait-il pas été lui aussi vitrifié ? N'avait-il pas un gardien ? Et si les fantômes des Puissances rôdaient toujours dans leur ancien temple ?

Il avait secoué ces pensées lugubres. Il n'était pas venu jusqu'ici pour renoncer. Si la mort l'attendait dans ces murs, il lui ferait bonne figure, car il préférerait encore une issue fatale, mais rapide, à la lente déchéance d'une vieillesse sans espoir.

Il avait sorti son grappin et avait escaladé les murailles de dix mètres entourant le Temple. Contre quoi étaient-elles censées protéger les prêtres ? Étaient-elles destinées à empêcher les pillards d'entrer ?... Ou à éviter que ce qui se trouvait à l'intérieur n'en sorte ?

Il se reçut sur un chemin de ronde, puis descendit un escalier à demi éboulé. Enfin, il prit pied dans une vaste cour, prolongée par une avenue d'une centaine de mètres de long pour une dizaine de large. Et au bout de cette voie, après une volée de marches, se dressait le Temple.

Rugueux, courtaud, il évoquait un monstre assoupi. Il n'était pourtant guère plus grand que la demeure d'un riche marchand de la Cité des Mille Plaisirs. Mais son architecture était étonnante, brutale, et, malgré l'érosion du temps, créait une impression de malaise. La décrire était impossible, tant elle paraissait... autre. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait servi de refuge à des démons venus d'un monde infernal.

L'un des battants de la grande porte, face à lui, était entrouvert. Il parcourut à grandes enjambées la distance le séparant du parvis – hache en main, jetant des coups d'œil circonspects à droite et à gauche, craignant toujours l'assaut d'une créature de cauchemar – avant de se retrouver face au portail.

À l'intérieur, tout n'était qu'obscurité. Le voleur alluma une torche qu'il portait dans son sac et se coula à l'intérieur. La porte passée, il huma l'air, à la recherche d'effluves maléfiques... Mais non, au

contraire, du temple se dégageait une odeur douceuse d'encens. Le voleur fit un pas en avant, le cœur soudain rempli d'une immense espérance. Et se figea sur place.

Il n'était pas seul dans l'obscurité.

Face à lui se dressait un homme vêtu d'une robe de lumière. Il ne pouvait trouver de meilleure description : une robe de lumière, chatoyante, scintillante, parée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un spectacle d'une beauté stupéfiante. Et l'homme lui souriait avec bienveillance.

Un réflexe poussa le voleur à brandir sa hache ; mais l'homme fit un geste apaisant.

— N'aie crainte, ami, dit-il. Tu ne risques rien dans le Temple d'Yslis.

Le voleur laissa retomber sa hache.

Yslis ? N'avait-il pas déjà entendu ce nom ?...

— Depuis longtemps, reprit l'inconnu, notre trésor attend un homme assez courageux pour venir le chercher, un homme que le destin nous a désigné. Toi. Contemple maintenant le trésor d'Yslis !

Les parois du temple se mirent à briller, comme tapissées de plaques d'or fin. Le voleur contempla l'ahurissant spectacle, ébloui, car jamais de sa vie il n'avait rien vu d'aussi beau.

Au fond de la salle, sur une plate-forme, se trouvait le trésor. Une incroyable accumulation de métaux précieux, de pierreries multicolores, d'étoffes soyeuses. Le voleur ne tenta même pas d'imaginer sa valeur : celle-ci était au-delà de tout calcul.

— Voilà le trésor d'Yslis, reprit l'inconnu. Il est à toi. N'aie pas peur ! Va donc prendre ce qui t'appartient de droit !

Le voleur fit quelques pas en avant, puis monta sur l'estrade. Tant de merveilles se proposaient à lui qu'il ne savait plus où poser les yeux. Diamants... Rubis... Émeraudes... Vaisselle d'or, de jade et d'argent... Des coffres débordant de richesses...

Il tendit lentement la main vers un gobelet à pied serti de pierres précieuses, aux dorures délicatement ouvragées... Et le saisit.

Il cligna des yeux. Le gobelet se brouilla, et il n'eut plus dans sa main qu'un amas de poussière noire, visqueuse, grouillante de vermine. Il secoua la main, interloqué.

Le trésor s'évanouit alors ; les pierres perdirent leur éclat, les ors se ternirent. Il ne resta plus que terre grasse, souillure et putréfaction. Il vit, écoeuré, des cafards gros comme son pouce se faufiler hors du magma ressemblant à des excréments. Puis celui-ci même se délita, pour ne plus être que poussière.

La lumière dorée qui illuminait le temple s'était modifiée, ne laissant que la clarté fauve de lampes torches. Le voleur ébahi regarda derrière lui.

La salle se montrait désormais sous son vrai jour : des murs noirs, suintant d'une corruption immémoriale. Le temple d'Yslis.

Il se rappelait désormais de l'épithète qu'on accolait au nom de ce dieu. Yslis le Tentateur.

Face à lui, se dressait toute une assemblée immobile d'hommes vêtus de robes à la coupe semblable à celle du manteau de lumière, mais faite de grossière étoffe blanche. L'inconnu qui l'avait accueilli s'avança ; son habit était toujours resplendissant – cela, au moins, n'était pas illusion – mais, dans ce décor lugubre, sa chatoyance en prenait un aspect faux, trompeur, plus menaçant encore.

— Alors ? Aimes-tu les merveilles qui te sont destinées ? fit l'homme, railleur.

Le voleur comprit alors qu'il s'était fait piéger. Il regarda à droite, à gauche.

Là où s'était tenu le trésor factice se trouvait une haute dalle de pierre, au centre exact de l'estrade... Qu'il voyait maintenant pour ce qu'elle était. Un autel.

Un autel... Pourvu d'une pierre sacrificielle.

— Toi qui es l'élu, reçois maintenant le don d'Yslis !

Le voleur fit un geste pour s'enfuir ; trop tard. Déjà, son corps ne lui appartenait plus. L'homme à la robe arc-en-ciel regardait le plafond avec des yeux emplis de passion. Le voleur suivit son regard... Et vit ce qui bouillonnait tout là-haut.

C'était fait de lumière, semble-t-il, des paillettes phosphorescentes qui s'enchevêtraient en une sarabande démoniaque. La chose s'étendit, encore et encore, et se répandit au plafond comme une nappe de brouillard. Et à travers cette substance palpitant d'une vie obscène, le voleur crut apercevoir des formes tourmentées, trop abominables pour être acceptées par l'esprit humain.

La brume scintillante se stabilisa, étalée sur toute la largeur de la salle. C'est alors que de longs traits pédonculés, semblables aux fibrilles d'une plante, jaillirent de son centre et se précipitèrent sur le voleur, l'enserrant, l'étouffant.

Il sentit quelque chose de froid et de visqueux, quelque chose d'ancien et d'effroyablement corrompu, *s'infiltrer à l'intérieur même de son cerveau...*

Ses souvenirs s'arrêtaient là ; c'est ainsi que l'autre était entré en lui. Et il ne l'avait plus quitté, désormais. La conscience du voleur

n'était qu'une étincelle qui allait en s'amenuisant et ne tarderait pas à s'éteindre...

Il ouvrit des yeux qui n'étaient plus les siens ; vit un bras étranger saisir les champignons que lui tendait l'homme en robe de lumière, celui qui s'appelait grand-prêtre, et les porter à sa bouche.

Sa vue se brouilla ; puis vinrent les rêves, pour l'emmener dans un monde où il n'aurait plus à lutter, plus à penser, plus jamais.

CHAPITRE VIII

Blade, Dervinn et Kew partirent en quête de la colonne de prisonniers dès le lendemain. Il ne s'avéra guère difficile de les suivre : on ne pouvait effacer les traces que laissaient derrière elles plusieurs centaines de personnes. Y compris quelques cadavres qui n'avaient pas supporté la marche forcée, ou s'étaient révoltés et avaient été exécutés.

Dervinn avait examiné chaque corps pour vérifier qu'il ne s'agissait pas de sa sœur. Mais Karina devait se trouver quelque part devant eux, au milieu des captifs.

Blade comprenait maintenant pourquoi Dervinn, à la simple vue des guerriers noirs qui patrouillaient dans Millmarch, était devenu fou furieux. Ces six hommes appartenaient à la même armée que les ravisseurs de sa sœur.

Le paysage était celui d'une steppe, de plus en plus caillouteuse à mesure qu'ils s'enfonçaient vers le sud. Ils trouvèrent les vestiges d'un premier campement, où les soldats avaient fait halte la veille pour que les prisonniers se reposent.

Le soleil était déjà bas lorsque, enfin, ils rattrapèrent la colonne, immobilisée au pied d'un escarpement rocheux. De toute évidence, les soldats se préparaient à installer un second campement.

Dervinn tira une longue-vue artisanale de ses fontes ; Blade fouilla dans celles de sa monture et y trouva un instrument semblable qui lui servit, ainsi qu'à Kew, à inspecter les préparatifs. Déjà, les captifs sous surveillance allumaient des feux destinés à chasser d'éventuels prédateurs.

De sa longue-vue, Blade balaya lentement la foule, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur une silhouette bien particulière : celle d'une jeune femme vêtue d'une jupe et d'une tunique de tissu ouvragé. Sa peau cuivrée qui tranchait sur le teint clair de ses compagnons de captivité, ses yeux bridés la désignaient comme la sœur de Dervinn, Karina. Et le sourire du guerrier lui confirma qu'il ne se trompait pas.

Dervinn approcha sa monture de celle de ses compagnons.

— Combien avez-vous compté de gardes ?

— Environ trois douzaines.

Il hocha la tête.

— En effet. Ce doit être faisable.

— Il le faudra bien ! insista Blade. Mais j'ai une idée sur la stratégie à employer.

Les deux hommes tendirent l'oreille. Blade exposa son plan. Lorsqu'il eut terminé, Dervinn fit une moue d'approbation.

— Cela me semble judicieux. Nous attaquerons à la tombée de la nuit.

Il regarda le ciel embrasé.

— Dans un quart d'heure environ.

*
* *

Le soldat était assis sur un rocher, près de l'enclos improvisé où dormaient les alloses des guerriers noirs et, depuis que Blade l'observait, il n'avait pas remué d'un pouce. Dormait-il ? Il semblait plutôt aux aguets, tapi dans l'obscurité, attendant la moindre vibration pour réagir.

Blade résolut d'en avoir le cœur net. Pour cela, il utilisa un truc vieux comme le monde. Il ramassa un caillou et le jeta par-dessus le soldat vêtu de noir.

Le caillou retomba dans l'enclos avec un bruit sourd et deux ou trois alloses, surpris, poussèrent de curieux petits glapissements. Le soldat tourna la tête, puis se leva.

Blade sourit : son hypothèse était la bonne. Il choisit de ne pas prendre de risque inutile, tira son couteau et le lança. La lame percuta la nuque recouverte de cuir et s'y enfonça jusqu'à la garde. Le soldat tomba à genoux, puis s'affaissa.

Un second guerrier, alerté par le bruit, vint voir ce qui se passait. Il regarda stupidement son compagnon à terre. Blade sortit de son abri derrière un rocher et, d'un coup de hache, décapita son adversaire qui rejoignit l'autre dans la poussière.

Il s'immobilisa, retenant son souffle. À cinq mètres de là, une grappe de captifs se serraient autour d'un feu. La plupart dormaient comme des brutes, épuisés par la marche, anéantis par l'horreur de ce qu'ils avaient subi. Trois femmes encore éveillées l'avaient vu agir et le dévisageaient avec de grands yeux emplis d'espoir. Il posa un doigt sur ses lèvres et disparut dans l'obscurité.

Il tira sa longue-vue. Dervinn et Kew devaient être entrés en action... En effet : ils étaient là-bas, à l'autre bout du campement, où deux soldats se tenaient debout, immobiles. Kew se jeta soudain devant eux, puis passa derrière un rocher. Les deux soldats le

suivirent... Pour rencontrer la lame de Dervinn qui les coucha tous deux d'un seul revers.

Blade eut un sourire. Son plan était le bon. En jouant de la stupidité des guerriers noirs, incapables de soupçonner le piège même le plus grossier, de prévoir les réactions de l'adversaire, de faire preuve d'initiative, il était possible de les éliminer un par un, ou deux par deux, sans souffrir de leur supériorité numérique.

En attendant la tombée de la nuit, Blade et ses compagnons avaient observé avec minutie le campement et localisé les guerriers noirs pour mettre au point leur stratégie. Blade contournerait l'escarpement rocheux et attaquerait à l'est, Dervinn et Kew à l'ouest, où les forces ennemies étaient plus nombreuses. Ils circuleraient dans le camp, en éliminant les guerriers noirs un par un, le plus discrètement possible, et se rejoindraient à peu près au centre, près du feu principal qui regroupait la majorité des captifs.

*
* *

Blade vit les vêtements d'un soldat noir prendre feu. Il s'était contenté de subtiliser un tison pour le jeter sur un groupe de trois gardes : maintenant, l'un brûlait déjà et la manche d'un autre commençait à s'enflammer. Aucun des deux soldats n'eut un geste pour éteindre l'incendie ; ils se laissèrent dévorer en battant mollement des bras. Blade marcha sur le troisième...

Celui-ci semblait plus alerte que les deux autres : au moins, il avait eu le réflexe de s'écarter pour ne pas s'embraser à son tour. Il pointa son épée vers la gorge de Blade, tenta un assaut que ce dernier para sans grande difficulté. Deux autres passes, et Blade trouvait l'ouverture lui permettant de fracasser le crâne de l'homme.

Dervinn et Kew le rejoignirent peu après, alors qu'il regardait se consumer les deux cadavres. Même l'odeur qu'ils dégageaient n'était pas celle de la chair brûlée, mais un autre relent douceâtre...

— Je crois que nous en sommes venus à bout, dit Dervinn.

— En effet, renchérit Kew, qui luisait de sueur. Mais l'un d'entre eux m'a donné un mal de chien ! C'est bizarre : certains sont mous comme des chiffes, d'autres se battent comme des furies !

— Trouvons ta sœur, dit Blade à Dervinn, puis nous nous chargerons d'élucider ce mystère.

— C'est inutile, fit une voix féminine. Je suis là.

Et la jeune femme que Blade avait entrevue parmi les prisonniers entra dans le cercle de lumière. Elle portait une épée, et des traces

sombres maculant la lame témoignaient qu'elle avait dû aider les combattants dans leur œuvre libératrice.

Elle se jeta dans les bras de Dervinn et ils s'étreignirent longuement, puis s'éloignèrent de quelques pas.

Au-delà de leur différence d'âge et de sexe, ils se ressemblaient de façon étonnante. Le contraste entre les traits rudes, virils de Dervinn et le modelé délicat du visage de Karina ne rendait que plus frappants leurs points communs : le teint doré de leur peau et leurs étroits yeux sombres, mais surtout la détermination dans leur regard, leur port de tête et la noblesse de leurs attitudes. Tous leurs gestes trahissaient une évidente complicité, celle de deux êtres liés par un but identique.

Lorsque le couple revint vers eux, Blade ne put s'empêcher de se manifester.

— Dervinn aurait remué ciel et terre pour te libérer. Son unique pensée était que vous vous retrouviez.

— Pourquoi, tu en doutais ? demanda la jeune femme à son frère.

— Pas une seconde.

Elle se tourna vers Blade et le considéra pensivement.

— Tu es donc cet étonnant guerrier embauché par Dervinn ?

— Et je ne le regrette pas... répliqua Blade, le regard plongé dans celui de Karina.

— Que fait-on pour les prisonniers ? intervint Kew.

Karina eut un regard pour les formes affalées au sol.

— Laissons-les dormir. Ceux qui ne se sont pas réveillés pourront attendre le matin pour apprendre qu'ils sont libres.

— Tu as raison, dit Blade. En attendant, je voudrais examiner de plus près ces soldats noirs.

— Moi aussi, renchérit Karina. J'avoue qu'ils me donnent le frisson. Je les surveille depuis ma capture... Ils agissent de façon purement mécanique... Jamais je ne les ai vu s'alimenter, ni dormir, ni se livrer à aucune activité en dehors de leur garde.

— Mais certains savent se battre, glissa Kew.

— Allons voir ça de plus près, décida Blade.

Ils s'accroupirent tous autour du dernier guerrier tué par Kew. Blade lui ôta son masque. Le visage qu'il dévoila n'était pas très beau à voir : le teint blême, cireux, la peau marbrée de traces bleuâtres, sans parler du coup de hache qui lui avait défoncé le côté droit du crâne.

Kew eut un hoquet et s'agenouilla près du cadavre.

— Par les Puissances ! Sorts et sortilèges ! Je rêve !

— Tu le connais ? pressa Blade.

— Un peu. C'était un pêcheur de Palti... C'est absurde, chuchota Kew. C'était un homme sain, intelligent, instruit même... Et je l'ai tué ! Par les Puissances ! Qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Il a été amené à la Cité Noire, comme tous ces gens étaient destinés à l'être, dit froidement Blade. Venez ! Allons en voir un autre.

Ils choisirent un des guerriers qui s'était laissé tuer sans trop opposer de résistance. Cette fois-ci, tous eurent un sursaut à la vue du visage que dévoila le masque. Grisâtre, parcheminé, c'était là le faciès d'une momie.

Blade hocha la tête.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il.

— Des cadavres ? dit Dervinn.

— Des cadavres, en effet. Ils n'ont pas besoin de s'alimenter, ni de dormir. Ceux qui sont morts depuis peu de temps sont encore capables de se battre, mais peu à peu leur corps se dégrade, et ils ne sont plus bons à grand-chose.

— Cela expliquerait ce qui s'est passé ! ajouta Karina. En chemin, j'en ai vu tomber un. Les autres se sont approchés de lui, l'ont poussé du pied, et, comme il ne réagissait pas, ils l'ont abandonné.

— Ces fous ont ressuscité l'art des nécromants ! cracha Dervinn. La sorcellerie des résurrecteurs, créant des armées de morts vivants, des cohortes de cadavres animés poursuivant inlassablement leur travail jusqu'à ce qu'ils pourrissent sur pied !

Sa voix vibrait d'émotion.

— Et leurs prisonniers vont grossir les forces d'une armée sans cesse renouvelée ! dit Blade. Sans doute doivent-ils être... transformés dans cette fameuse Cité Noire.

— Oui... nous savons que la sorcellerie ne meurt jamais vraiment, murmura Dervinn.

Blade regarda le visage flétri. Ses suppositions se vérifiaient. Et cette croisade exterminatrice mettait en danger l'existence même de ce monde.

— Je comprends pourquoi nous ne les avons pas rattrapés avant Millmarch ! s'écria Dervinn. Étant morts, ils n'avaient rien à craindre des Plaines de Fer et ne se sont pas arrêtés comme nous avons dû le faire !

— C'est ce qui s'est passé, en effet, déclara Karina. Cette traversée des Plaines de Fer... Je m'en souviendrais jusqu'à ma mort. Les alloses étaient presque fous de peur... et moi aussi, avoua-t-elle en frissonnant. Nous n'avons pas été attaqués, comme si les soldats noirs

parvenaient à repousser ce qui rôde là-bas. Mais ces choses tournaient autour de nous, je les sentais. Elles nous ont suivis jusqu'à ce que nous sortions de leur territoire.

Son fin visage se crispait, ses lèvres tremblaient. Dervinn l'attira à lui et lui passa un bras autour des épaules.

— Nous en savons assez, dit-il d'une voix autoritaire. Nous allons remonter vers le nord pour confirmer au roi que la guerre des sorciers a recommencé... Mais pour l'instant, allons dormir.

Il se détournait quand Blade lui attrapa le poignet sans douceur.

— Un moment, Dervinn. Kew et moi t'avons suivi jusqu'ici sans poser de questions. Tu voulais délivrer Karina et nous t'y avons aidé. À t'entendre maintenant, on pourrait croire que, dès le début, tu avais également en tête un autre objectif. Tu ne penses pas que tu nous dois quelques explications ?

Dervinn dégagea son poignet d'un mouvement brusque et se redressa de toute sa hauteur. Ses yeux brillaient de rage et de mépris. Comme s'il avait soudain oublié les épreuves que Blade et lui avaient partagées, il lança avec une lenteur insultante :

— Depuis quand devrais-je rendre des comptes à un mercenaire ?

Si Blade avait appris quelque chose au cours de ses voyages, c'est à quelle vitesse une situation explosive peut dégénérer en conflit ouvert. Son sang-froid lui avait permis plus d'une fois de stopper à temps cette spirale infernale. Il s'apprêtait à répliquer sur le ton de la raison quand Karina le devança :

— Pourquoi ne pas lui faire confiance, Dervinn ? Notre mission est terminée maintenant. Inutile de nous cacher. D'ailleurs, tu m'as dit que Blade était un combattant courageux et rusé. Il peut nous aider. Tu ne crois pas que nous allons avoir besoin de toutes les forces disponibles ?

Dervinn, à ces derniers mots, se détendit un peu. Il desserra ses énormes poings et émit un grognement guttural qui pouvait passer pour un acquiescement. Les bras croisés sur la poitrine, il laissa Karina continuer.

— Comme tu l'as deviné, Blade, nous ne sommes pas des marchands mais des envoyés des Terres du Nord. Il y a quelque temps, le roi Urgel a reçu des rapports très inquiétants. Il nous a confié cette mission de renseignement afin de déterminer ce qui se tramait dans le Sud, ce que recouvrait exactement cette « croisade ». Sur le chemin de Millmarch, nous avons été attaqués par des guerriers noirs. Tu connais la suite...

— J'ai entendu parler de vous quand j'étais mercenaire, intervint Kew d'un ton fébrile. Les princes-espions ! Les enfants du roi Urgel !

C'est donc vous... !

Le frère et la sœur acquiescèrent.

— Puissances ! souffla Kew. Si j'avais pu me douter...

Blade ne dit rien. Il ne s'étonnait plus de l'aura altière que dégageait Dervinn, non plus que de sa connaissance des armes.

— Puisque vous retournez à Merveilles, reprit Kew, je viens avec vous. Je vous aiderai à convaincre le roi Urgel d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

Dervinn tourna les yeux vers Blade.

— Et toi, Blade d'Angleterre ? Que comptes-tu faire ?

Blade sourit à ses trois compagnons qui l'observaient, leur regard trahissant divers degrés d'anxiété.

— Je vous accompagne, bien sûr.

CHAPITRE IX

Au lever du soleil, le campement s'éveilla, et la nouvelle de leur liberté retrouvée circula parmi les captifs comme un incendie. Blade et ses compagnons les rassemblèrent autour d'eux pour leur expliquer ce qui s'était passé dans la nuit. À l'abattement et à l'espèce de paralysie dus au choc de leur capture et du saccage de leur ville succédèrent bientôt la rage et le désir de vengeance.

Les foyers furent rallumés et les corps des soldats noirs qui leur avaient servi de gardiens précipités dans les flammes, tandis que s'élevaient des cris de joie. Par chance, personne n'eut l'idée d'ôter les masques de cuir, comme si la foule, d'instinct, refusait de connaître le visage de ses bourreaux et préférerait garder d'eux l'image de créatures dénuées de toute humanité.

Cela arrangeait Dervinn, qui avait redouté la réaction des survivants de Millmarch lorsqu'ils s'apercevraient que ces brutes impitoyables étaient des gens comme eux, des marchands, des oiseleurs, des pêcheurs, transformés en monstres par une puissance maléfique. Sort probable des centaines de prisonniers qui les avaient précédés sur la route d'Yslis et devaient maintenant avoir atteint la Cité Noire.

Et tous ces miraculés qui se tenaient là autour de leurs libérateurs, l'excitation des représailles retombée, comptaient des proches, parents ou amis, parmi ces prisonniers.

Voyant que, déjà, de petits groupes se formaient, décidés à rattraper la première colonne, Dervinn reprit la parole. Ils étaient peu nombreux, épuisés. Ils ne disposaient que de quelques armes et d'une poignée d'alloses. Leurs chances étaient nulles. Mieux valait retourner dans leur ville, tenter de s'y installer et de se protéger d'un éventuel retour des « croisés » en attendant que les renforts arrivent du Nord.

Aidé par Kew, que tous connaissaient, il parvint finalement à les convaincre et, peu après, les rescapés reprirent en sens inverse la route suivie la veille.

Une heure plus tard, Blade et ses trois compagnons quittèrent la colonne. En effet, Dervinn et Karina, utilisant un curieux instrument entre la boussole et le sextant, s'étaient aperçus qu'il serait plus rapide pour eux de piquer droit vers le nord-est.

Le petit groupe se sépara de la foule sous les acclamations et les cris d'espoir, et prit la direction de Merveilles.

*
* *

Le soleil était au zénith lorsque Dervinn et Karina se mirent à scruter attentivement le ciel. Blade en fit autant, s'attendant à voir surgir une nouvelle menace ; mais non, il ne vit qu'un oiseau qui planait très haut, à demi masqué par les brumes diaphanes.

Soudain, il piqua sur le petit groupe. Dervinn arrêta sa monture et fixa l'animal qui plongeait vers lui.

L'oiseau ralentit sa chute et vola en cercles à quelques mètres au-dessus du petit groupe. Blade put voir qu'il ressemblait fortement à un faucon, mais avec un cou écaillé et une amorce d'arête osseuse sur le dos. Dervinn et Karina lui firent des signes de la main. L'oiseau reprit de l'altitude et s'éloigna dans la direction qu'eux-mêmes suivaient.

— Du diable si j'y comprends quelque chose ! marmonna Kew.

Blade était sûr qu'il venait d'assister à un échange d'informations, et que le roi Urgel ne tarderait pas à être rassuré sur la santé de ses agents secrets.

Il dirigea son regard vers l'horizon. Il avait de plus en plus hâte de rencontrer le souverain de Merveilles.

*
* *

Ils avaient traversé les Plaines de Fer, puis la rivière des Sanglots pour s'arrêter dans une immense auberge, située sur la berge. Là, des palefreniers s'occupèrent de nourrir les stèges pendant que les quatre voyageurs, seuls dans une grande salle à manger, se restauraient eux aussi, de poisson grillé accompagné de salades et d'un excellent vin de noix.

Dervinn glissa quelques mots à la servante ; peu après, un homme petit et mince, vêtu de cuir des pieds à la tête, s'approcha de leur table. Avec sa coiffe bombée surplombant un visage en lame de couteau, il évoquait un elfe de légende.

— À votre service, ma dame, messires...

Karina griffonna quelque chose sur un morceau de parchemin puis le passa à Dervinn qui en fit autant.

— Nos signatures authentifieront ta démarche, dit le guerrier en tendant le document roulé au messager.

— Va au palais du roi Urgel, à Merveilles, reprit Karina à voix basse. Donne-lui ce message et dis-lui quand nous te l'avons confié.

Elle prit une petite bourse, en tira deux anneaux qu'elle joignit entre eux.

— Voilà. Tu lui remettras ceci. Et voici une avance, ajouta-t-elle en donnant une pièce de métal carrée au coursier.

Celui-ci eut un sourire édenté et effectua une courte révérence maladroite avant de sortir.

Kew entreprit de leur raconter ses voyages ; de son flot incessant d'anecdotes sans grande cohérence, alimentées par le vin qui rougissait de plus en plus les joues de l'ex-mercenaire, Blade tira quelques informations sur les stèges. Ces animaux incroyables avaient un cœur gros comme la tête d'un homme, aux pulsations extrêmement lentes, ce qui leur permettait de marcher des heures, voire des jours durant sans s'arrêter. La graisse sous leur peau était une réserve de nourriture : ils pouvaient rester près d'une semaine sans manger, puis refaire leurs provisions en une seule fois. Lorsque le terrain était plat, ils étaient capables de se plonger dans un demi-sommeil presque hypnotique qui augmentait encore leur endurance. Mais ces capacités phénoménales avaient un revers : gare au malheureux qui voulait pousser à bout sa monture ! Lorsqu'un stège s'estimait trop affamé ou trop fatigué, il ne reconnaissait plus personne. Il était arrivé à plus d'un imprudent de voir sa monture se cabrer pour le désarçonner ou, pire, se rouler au sol en l'écrasant sous sa masse, pour ensuite s'offrir sans remords le repas ou le somme dont ils s'estimaient grugés. Voilà pourquoi il fallait une certaine préparation avant de devenir un bon conducteur : ce placide et sympathique animal avait une psychologie plus complexe qu'il n'y paraissait, exigeant un certain respect de la part de son cavalier.

— D'ailleurs, s'esclaffa bruyamment Kew, on n'a jamais vu un soldat noir monté sur un stège ! Ils préfèrent les alloses. Ceux-ci sont plus rapides, mais plus fragiles... Et surtout plus bêtes ! Ils se laissent crever plutôt que de se révolter. Et comme ils ont besoin de nourriture et de sommeil plus souvent que les stèges...

Une heure plus tard, ils étaient prêts à repartir. On sortit les animaux de l'étable, où ils avaient dévoré des masses de légumes additionnés de pain et de fourrage. Les bêtes semblaient avoir doublé de volume, et il fallut réadapter les selles à leurs flancs gonflés. Blade remarqua que les aides avaient installé deux ceintures de maintien sur chaque selle. Il en demanda l'explication à Karina, pendant que Dervinn payait l'aubergiste.

— C'est pour nous attacher, dit la jeune femme. À partir de ce moment, nous ne descendrons plus, il nous faudra manger, et surtout

dormir en marche. Ces ceintures éviteront que l'un d'entre nous glisse et tombe sous les pattes de sa monture !

Blade se contenta de cette explication. Il monta en selle, et la troupe se mit en marche. Kew ne tarda pas à ronfler derrière lui.

Les stèges traversèrent la forêt de leur pas placide et monotone, qui avait quelque chose de soporifique. Peu de temps après, les stèges arrivèrent au sommet de la montagne, un espace rocheux et pelé, puis le groupe entama la descente et l'ombre s'empara des sous-bois.

Les stèges semblaient parfaitement savoir où ils allaient. Plus tôt, Kew avait évoqué le sens de l'orientation de ces surprenants animaux, capables, où qu'ils soient, de retrouver d'eux-mêmes le chemin de leur « port d'attache ».

Blade décida d'en profiter pour se reposer et reprendre des forces en attendant de devoir les utiliser.

Il fit donc abstraction des ronflements de Kew, et ne tarda pas à se plonger dans un profond sommeil.

*
* *

Le matin le retrouva légèrement courbatu, mais en pleine forme. Il regarda autour de lui : durant la nuit, les stèges avaient fini leur grande descente. Le paysage était toujours montagneux, mais composé de prairies tranquilles et de bosquets ; des pics sombres entouraient les vallées. L'air était frais et humide, le ciel encombré de lourds nuages. Ils eurent droit à une averse d'une pluie fine, pénétrante, qui réveilla ceux qui dormaient encore. Le contraste avec l'aridité du Sud était total. La chaîne de montagnes formait une barrière naturelle qui interdisait le passage aux nuages gonflés de pluie venant du nord.

Les zones montagneuses semblèrent assez peu peuplées à Blade, jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue d'un gros bourg... Qu'ils évitèrent. Blade regarda Karina, qui sourit.

— Inutile de nous faire remarquer, dit-elle. Les habitants du coin sont d'une hospitalité parfois un peu envahissante... Surtout envers des membres de la famille royale ! Et nous n'avons pas le temps de sacrifier au banquet traditionnel.

Ils croisèrent aussi, de loin, un élevage d'étranges reptiles gros comme des vaches, et qui devaient avoir à peu près la même utilité. Blade vit aussi s'enfuir une grappe de petites bestioles ressemblant à des alloses modèle réduit, de la taille d'une caille, et tout en longueur, le cou et la queue démesurée. Toute vie animale semblait avoir une origine reptilienne, sur ce monde. Curieux cas d'évolution parallèle.

Peu à peu, le relief s'aplanit et les bourgs, qu'ils évitèrent, se firent plus vastes. Partout, des champs cultivés, des élevages, au milieu d'un paysage aux mille nuances de verts, sous un ciel chargé de nuages épars. Somme toute, Blade ne se sentait pas dépaycé : si ce n'était la nature des animaux, il se serait cru de retour en Angleterre.

— Dans combien de temps arriverons-nous ? cria-t-il à Dervinn.

— Demain matin, si tout va bien !

Blade revoyait encore Millmarch incendiée, ravagée, la colonne de prisonniers s'enfonçant vers le sud, en route pour un destin abominable. Et surtout la terrifiante face de momie du guerrier noir débarrassé de son masque.

Il imaginait sans peine les armées de morts vivants déferlant sur ces campagnes paisibles, insensibles à la peur ou à la douleur. Inaccessibles à la pitié. Impossibles à arrêter puisque leurs victimes viendraient grossir leurs rangs... Et ce cauchemar se poursuivrait ainsi, jusqu'à ce que ce monde tout entier tombe aux mains d'Yslis.

Blade avait déjà croisé le chemin de puissances semblables. Il était peut-être le seul sur cette planète à mesurer l'horrible nature du prédateur dont les griffes se refermaient lentement sur eux.

CHAPITRE X

Le grand-prêtre d'Yslis n'avait pas perdu son nom : il l'avait tout simplement oublié.

D'ailleurs, il n'avait pas besoin de nom. Ceux-ci sont faits pour différencier les humains entre eux ; mais il n'y avait et n'y aurait jamais qu'un seul grand-prêtre d'Yslis.

Il y avait bien des années qu'il officiait sous ce titre. Yslis avait préservé sa jeunesse. Il ne se rappelait guère de sa vie d'avant, lui aussi avait été un voleur, lui aussi attiré par la promesse d'insondables richesses. Et là, dans la Cité Noire, Yslis l'avait éclairé. Il savait désormais les merveilles qui lui étaient destinées, une fois qu'Yslis régnerait sur cette terre.

Bien d'autres étaient venus ; lui-même s'était parfois infiltré hors de la Cité Noire pour aller dans une obscure taverne, raconter des histoires de trésors fabuleux cachés dans le temple. Ainsi, la rumeur s'était répandue, et d'autres voleurs étaient venus pour être éclairés par le Dieu. Jusqu'au jour où l'élu lui était apparu en songe.

« C'est celui-ci, avait dit Yslis. Lui recevra mon essence. Lui sera mon vecteur sur cette terre. »

Et Yslis avait pris possession d'un corps.

Ensuite, tous les prêtres étaient sortis de la Désolation. Ils s'étaient rendus au village le plus proche de la Désolation. Mais ces paysans stupides avaient refusé de l'écouter. Ils en avaient donc tué quelques-uns et enlevé d'autres : Yslis lui avait confié la méthode pour créer ses armées invincibles.

Ensuite, ils n'avaient plus eu besoin de quitter la Cité Noire. Les soldats œuvraient pour eux, tandis que leurs femmes et leurs enfants travaillaient pour redonner à la ville son ancien éclat.

Ils avaient gagné du terrain, et Yslis devenait de plus en plus puissant. Bientôt, il dominerait un monde à sa mesure, et lui, son grand-prêtre, régnerait à ses côtés.

Le grand-prêtre s'arrêta devant la porte close du temple. C'est là qu'Yslis se retirait la plupart du temps, reprenant des forces, préparant son avènement. Plus personne, pas même lui, n'avait le droit d'y entrer.

Il semblait toujours savoir quand son grand-prêtre venait le

chercher ; ce dernier en concluait qu'il y avait bien une fraction d'Yslis cachée dans son esprit, et cette pensée le soulevait de joie.

Il posa la main sur la porte. Les soldats noirs avaient ramené un nouveau contingent de prisonniers : il fallait les traiter pour qu'ils rejoignent la croisade. Et ce n'était possible qu'à trois : Yslis, son vecteur et son grand-prêtre, en une trinité d'où jaillirait la force.

La grande porte du temple s'entrouvrit sur un brouillard lumineux et Yslis parut.

*
* *

Une centaine de prisonniers se serraient dans une cave étroite, éclairée par des torches. Les soldats noirs les avaient fait passer par une ouverture et se tenaient maintenant en cercle autour d'eux, épée au poing.

C'est alors qu'arrivèrent l'homme en habit de lumière et son compagnon. Ils montèrent sur une estrade, au bord de laquelle était massée la foule des prisonniers qui murmura d'émerveillement à la vue de l'habit chatoyant de l'inconnu. Puis son compagnon parla.

Aucun n'aurait pu rapporter avec précision le discours de l'homme ; car chacun n'y entendait que ce qu'il rêvait d'y trouver. L'homme parlait de paix, de beauté, de richesse éternelle. Toujours, un mot émergeait, un nom : celui d'Yslis. Et tous comprirent à quel point leurs craintes étaient vaines, car ce démon dont ils avaient appris à redouter le nom n'était que bienveillance.

Le discours s'interrompit, les laissant dans une douce torpeur.

— Maintenant, dit alors l'homme en habit de lumière, Yslis a un cadeau pour vous ; recevez sa lumière, et qu'elle vous enrichisse !

L'homme tira de sous sa robe chatoyante un objet lumineux, un œuf de clarté aux teintes si rares, si éclatantes, que tous se figèrent d'adoration.

Chacun vit l'homme tendre la main pour lui donner, à lui personnellement, le merveilleux objet.

— Prends ! Il est à toi. N'aie crainte !

Chacun d'entre eux tendit la main pour recevoir le cadeau d'Yslis.

La lumière irradiia tout le long de leur bras, et monta jusqu'à leur cerveau, dans lequel elle s'installa.

Tous contemplèrent la lumière d'Yslis, et leur âme s'y brûla comme un papillon attiré par une lampe.

Et aucun ne sentit l'épée qui lui transperçait le corps.

CHAPITRE XI

À première vue, Blade comprenait mal pourquoi Merveilles portait ce nom pompeux. Il n'y avait rien de remarquable dans cette grande ville poussiéreuse, sans grâce, dominée par de gros bâtiments rectangulaires semblables à des entrepôts, environnée de la fumée de mille foyers.

Ils longèrent des vestiges de murailles ponctués de hauts bâtiments de pierre ocre ressemblant à des tours de guet, mais Blade ne vit aucune arme défensive sur les crénelures du chemin de ronde. Un peu plus loin, un petit lac scintillait au soleil. Reliées à la berge par de larges passerelles, s'alignaient plusieurs constructions de bois rectangulaires, posées sur d'énormes pilotis, vers lesquelles ils se dirigèrent.

— Des étables gratuites et ouvertes à tous, expliqua Karina. Pour les animaux de trait et les stèges. Ils sont interdits de séjour dans l'enceinte de la ville afin d'éviter d'engorger les rues.

Ils entrèrent dans une des granges, où un palefrenier vint prendre les rênes de leurs montures, qui furent emmenées dans un emplacement précis réservé à la famille royale, et ce sans grand protocole.

Puis le quatuor ressortit de l'étable et, passant sous une vaste arche qui avait autrefois dû soutenir les deux battants d'une porte monumentale, entra dans l'enceinte de la cité proprement dite. Tout comme à Millmarch, échoppes et étals débordaient largement des murailles.

Au passage, ils achetèrent des petits animaux grillés vendus par un boucher, qui les leur donna tels quels, encore sur la broche, la chair brune luisante de graisse. Quel que soit l'animal, la viande était délicieuse, et Blade apprécia de pouvoir enfin manger chaud.

Ils entrèrent dans la cité, et la pierre remplaça le bois et la toile ; la foule nombreuse se pressait le long des rues étroites. Ici et là, des ornements, statues ou fresques murales, fontaines ouvragées ou lanternes de fer forgé, témoignaient d'une civilisation assez prospère pour pouvoir s'adonner aux activités artistiques.

L'impression générale était celle d'une ruche bourdonnante d'activité, mais surtout de bonhomie. Les habitants avaient le sourire

facile, et si Blade remarqua quelques marchandages acharnés le long des nombreuses boutiques, il planait sur la cité une bonne humeur générale et si communicative que Blade, un rien déprimé par l'interminable voyage, se vit immédiatement ramené à de meilleurs sentiments. Même les gardes qui circulaient parmi la foule n'avaient rien de menaçant. Blade ne repéra pas un seul mendiant dans les rues, juste des anciens qui, de toute évidence, étaient des conteurs professionnels et tenaient en haleine des grappes de jeunes et de moins jeunes en échange d'une pièce ou d'un pain. Pas de doute, il devait faire bon vivre à Merveilles.

Blade pensa aux nombreux mondes cruels, chaotiques qu'il avait déjà visités. Celui-ci était certainement un des plus agréables... Et valait largement d'être défendu contre cette croisade démoniaque.

Ils passèrent dans un autre quartier, celui des artisans-artistes. Dervinn lui montra les mille et une échoppes qui parsemaient l'avenue.

— Voilà les merveilles qui ont donné son nom à notre ville ! dit-il non sans fierté.

En effet, chaque échoppe abritait des... merveilles ! Là, un souffleur de verre fabriquait des vases d'une invention dans les formes et les couleurs que Blade n'avait jamais vue ; un autre cousait des tuniques ouvragées, ornées de motifs discrets mais harmonieux sur fond de noir, de pourpre ou de jaune. Un autre offrait de magnifiques coffres en bois laqué, de tailles et de formes multiples. Tel autre travaillait le cuir ou plutôt la peau d'un reptile aux écailles minuscules, aussi souple qu'un tissu. Tel autre le fer...

— Ici, expliqua Karina, la création et l'originalité sont encouragées, tout comme le mécénat. Chacun est libre de développer son propre style, son propre art. Il n'y a que la médiocrité qui soit bannie ! Mais seuls les acheteurs potentiels ou les clients des galeries déterminent le succès d'un artiste. Il en faut pour tous les goûts, et les plus appréciés sont prospères !

— Tout comme les conteurs des rues, ajouta Dervinn. Le plus doué d'entre eux, du moins le plus célèbre, dut ouvrir une salle spéciale : il avait tant d'auditeurs qu'il créait presque une émeute chaque fois qu'il venait offrir son nouveau conte !

— Ici, reprit Karina en montrant une avenue partant sur la droite, se trouvent la plupart des galeries d'art ; plus loin, c'est le secteur industriel, avec nos manufactures de parchemin et de tissus, les deux principales richesses de la cité avec son artisanat.

— Mais le palais royal se trouve par là, fit Dervinn en montrant l'avenue, droit devant lui.

Ledit palais n'avait rien de bien spectaculaire : une grosse demeure à plusieurs étages entourant une cour, donnant sur une place bordée de boutiques et de tavernes.

— L'ancien palais a été désaffecté il y a un siècle, précisa Karina ; une partie a brûlé, l'autre sert maintenant d'entrepôt à soieries. Nous avons fait construire celui-ci, plus petit, mais plus agréable.

— Nous sommes plus fiers de notre collection d'objets d'art que de notre architecture ! renchérit Dervinn. Et puis, cette relative sobriété nous rappelle que notre fonction première est de gouverner, et non de nous vautrer dans le luxe. Tel est notre devoir envers nos gens.

Blade esquissa un sourire. Décidément, ce monde bien plus civilisé qu'il en avait l'air lui plaisait beaucoup.

— Allons-y. Le roi Urgel doit nous attendre.

CHAPITRE XII

Une lourde porte située dans le bâtiment principal, à l'extrémité de la cour, les mena à l'intérieur du château. Deux sentinelles s'approchèrent, et reconnurent tout de suite Dervinn et Karina.

— Allez prévenir le roi ! dit cette dernière.

Les sentinelles s'éclipsèrent. Le frère et la sœur s'engagèrent dans un long couloir aux murs ornés de tableaux. Blade leur emboîta le pas, sans prendre le temps de jouer les amateurs d'art. Kew, intimidé, les suivait.

Ils arrivèrent dans une vaste salle, d'apparence plus soignée que les autres ; les murs étaient surmontés de très belles voûtes, et on avait disposé avec goût des statues, des tentures et des cassolettes à encens en guise de décoration.

— Voici la salle des cérémonies, dit Dervinn. Au bout de cette salle se trouvent les appartements royaux... Ah ! et voici Jarel-Lod, le chef de la garde du roi.

Il désignait un homme de haute taille qui venait de quitter les appartements d'Urgel.

Jusque-là, en jugeant d'après les gardes croisés dans les couloirs ou ceux qui circulaient dans les rues de la ville, Blade avait compris que la sécurité n'était pas ici la préoccupation principale. Logique dans un monde qui vivait en paix depuis des siècles. Malgré tout, même dans une société aussi harmonieuse que celle-ci, les conflits, les actes de violence ne pouvaient totalement disparaître. L'existence de cette garde personnelle en témoignait.

Et l'attitude de l'homme qui s'avancait maintenant vers eux était loin de la nonchalance aimable des autres soldats. Il portait au côté une longue épée et un poignard dans un fourreau placé sur sa botte. Sa démarche trahissait le combattant. Ses yeux passaient de Blade à Kew, les évaluant, soupesant le danger qu'ils pouvaient représenter.

— Prince Dervinn, princesse Karina... fit l'homme avec un simple hochement de tête.

Décidément, les relations entre la famille royale et ses sujets ne s'embarrassaient guère de formalités.

— Le roi Urgel a été prévenu de votre arrivée ; il vous attendra dans la salle du trône dans une heure. Votre bain est prêt, et le

chambellan a fait venir des habits propres.

Il posa des yeux froids sur Blade puis sur Kew, comme s'il attendait des explications de leur présence. Dervinn comprit le message et présenta rapidement les deux hommes avant de les entraîner vers l'intérieur du palais.

*
* *

La salle de bains se composait de quatre baignoires carrées, creusées à même le sol, et deux d'entre elles étaient emplies d'une eau délicieusement chaude. Blade observa la conduite de ses compagnons. Dervinn et Karina se déshabillèrent à la diable, sans pudeur superflue, avant de se plonger dans l'eau d'une des baignoires. Blade en fit autant, partageant la seconde avec Kew, qui pataugeait joyeusement. Il se sentit aussitôt revigoré, la chaleur bienfaisante apaisant ses muscles des fatigues du voyage. Il jeta un coup d'œil à la baignoire d'à côté ; Dervinn était adossé à la pierre, les bras hors de l'eau. Son corps était massif, puissant, presque autant que celui de Blade, mais il devait être trop lourd pour avoir autant de souplesse. Il passa à Karina, dont la poitrine opulente pointait au-dessus de l'eau... Pour constater qu'elle aussi le regardait. Elle lui fit un sourire qu'il rendit, sans trop savoir comment l'interpréter.

Blade ne put s'empêcher de penser à son dernier bain semblable au pays de Midgard. Mais, cette fois-ci, il n'avait pas de masseuse personnelle[2]...

On leur apporta des savons odorants, puis le chambellan, un grand homme sec au port altier vêtu de soieries, prit les mesures de Blade et de Kew. Des enfants vinrent chercher leurs vêtements imprégnés de sueur.

L'eau refroidissait lorsqu'on leur apporta de quoi s'habiller.

— Maître Dervinn, s'excusa poliment le chambellan, je me suis permis de donner un de vos habits à votre invité. (Il désigna Blade de la main.) Peu d'hommes ont cette carrure...

Dervinn coupa court avec un sourire un peu contraint, peu soucieux de voir le serviteur s'extasier sur la carrure de Blade.

— Tu as fait pour le mieux. Je te remercie.

Ils s'habillèrent donc. Blade eut droit à un pantalon de toile soyeuse noire et une chemise rouge vif. Il dut ajuster le vêtement à l'aide d'une ceinture d'étoffe blanche qu'il noua autour de sa taille. Le prince lui rendait dix bons kilos ! Ainsi paré, Blade se trouva plutôt élégant. Décidément, les manières de ce peuple lui plaisaient : ils savaient être polis sans obséquiosité, élégants tout en restant simples.

Dervinn ne manquait pas non plus de classe avec une tunique d'un bleu profond et un haut-de-chausses noir façon corsaire, dévoilant ses puissants mollets. Karina portait une robe-tunique émeraude, nouée à la taille par une étoffe noire. Quant à Kew, il se pavanait dans un superbe gilet de cuir qui, avec sa culotte bouffante cramoisie, lui donnait l'allure d'un pirate des sept mers.

Blade rêvait-il ou Karina lui jetait-elle des regards à la dérobée ?

— Vous vous êtes assez admirés ? dit la jeune femme avec bonne humeur. Alors allons-y. Urgel nous attend.

CHAPITRE XIII

Le roi Urgel était un « Mongol » trapu, tout aussi typé que Dervinn et Karina avec sa face plate et ses yeux bridés. Il portait un plastron de laine sans manches, dévoilant des bras épais et velus ; ses jambes étaient solides comme des troncs. Il ressemblait davantage à un chef de guerre qu'au maître d'une nation pacifique. Mais, tout comme le prince, son port racé et l'intelligence pétillant dans ses yeux noirs contrastaient avec son physique de brute épaisse.

Face à lui, au pied du trône – un fauteuil de bois lustré et ouvragé –, se tenait, en position du lotus, un petit homme engoncé dans un large manteau de teintes pastel, rose, bleu et vert harmonieusement mêlées ; il avait le crâne rasé et couvert d'une curieuse petite calotte, et sa lèvre supérieure s'ornait d'une fine moustache. Il ressemblait au moine d'un improbable culte d'inspiration bouddhiste.

— Qui est-ce ? souffla Blade à l'oreille de Karina.

— Varyg, l'enchanteur royal, chuchota-t-elle.

Puis ils se turent : le roi les accueillait.

— Dervinn, Karina, heureux de vous revoir, même si j'aurais préféré vous savoir porteurs de bonnes nouvelles.

Tous deux hochèrent la tête.

— Quant à vous, ajouta le roi à l'adresse de Blade et Kew, soyez les bienvenus dans mon château.

Le roi plissa les yeux.

— Toi... Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

Intimidé, Kew balbutia :

— C'est, heu, c'est possible... J'ai été à votre service dans la campagne des monts d'Argile.

Le roi haussa les sourcils et eut un sourire.

— Mercenaire, hein ? Vous avez fait du beau travail, en ce temps. La preuve, les montagnards ne sont plus une menace pour nous. Heureux de te recevoir à nouveau parmi nous.

— Merci, roi...

Urgel semblait amusé par la confusion du gros homme, puis redevint sérieux. Blade comprit qu'on en avait fini avec les politesses :

il était temps d'en venir aux choses sérieuses.

— Dervinn, je t'écoute.

Le prince-espion commença son récit : leur départ de Merveilles, puis l'enlèvement de Karina au troisième jour du voyage. Dervinn avait immédiatement fait le rapprochement entre les ravisseurs de sa sœur et ces mystérieux guerriers noirs dont parlaient les rapports qui leur étaient parvenus.

Le roi Urgel échangea un coup d'œil avec l'enchanteur Varyg, toujours assis en tailleur au pied du trône.

— Les oiseaux de Varyg nous ont signalé la présence de quelques-uns de ces guerriers dans les montagnes. J'ai envoyé des soldats pour les intercepter. Ils sont rentrés bredouilles... Et trois hommes ne sont pas revenus.

Blade avait dressé l'oreille en entendant mentionner « les oiseaux de Varyg ». Il revoyait le faucon reptilien qui les avait survolés sur le chemin du retour. Il ne put s'empêcher d'intervenir :

— Que sont ces oiseaux ?

Varyg l'enchanteur, qui semblait fasciné par Blade, comme s'il devinait que cet homme-là était différent des autres, répondit laconiquement :

— Ce sont mes yeux. Ils voyagent pour moi.

Blade fronça les sourcils :

— Pourquoi ne vous ont-ils pas appris ce qui se passait dans le Sud ?

— Hélas ! Utiliser leurs yeux me demande un effort considérable. De plus, au-delà d'une certaine distance, je ne peux maintenir le contact. Millmarch est bien trop éloignée, hors de ma portée. Sinon, ajouta Varyg avec une pointe d'ironie, le roi n'aurait eu nul besoin d'envoyer les princes dans le Sud...

Dervinn, qui jugeait ces détails sans intérêt et s'agaçait de l'interruption, reprit le cours de son récit. Il évoqua sa rencontre avec Blade en des termes qui firent comprendre à celui-ci pourquoi Dervinn avait fait preuve d'une telle agressivité : Dervinn s'était approché d'un corps qui avait toutes les apparences d'un cadavre. Et brusquement ce cadavre s'était animé, faisant croire au prince qu'il avait affaire à un de ces morts vivants dont il soupçonnait déjà l'existence.

Dervinn poursuivit avec la destruction de Millmarch. Le visage du roi Urgel devenait plus sombre à mesure que son fils décrivait les maisons incendiées, les survivants enterrés comme des rats dans les décombres. Varyg écoutait attentivement, jetant de fréquents coups d'œil vers Blade.

Lorsque le prince en arriva à l'épisode de la libération des prisonniers et de la mort de leurs gardiens, le roi demanda, d'une voix rendue rauque par la colère :

— Avez-vous pu connaître l'identité de ces brutes ?

Dervinn hésita un court instant :

— ... Oui, Père... C'étaient des morts vivants.

Et il raconta comment ils avaient découvert la nature de leurs adversaires, comment Yslis les avait envoyés recruter des troupes fraîches pour ses armées.

— ... Des cadavres récents... Voilà ce dont Yslis a besoin... conclut-il.

Un long silence suivit. Chacun, perdu dans ses pensées, se disait qu'il pouvait peut-être devenir lui aussi une créature d'Yslis. Enfin, le roi Urgel murmura, comme pour lui-même :

— L'art des nécromants... Nous avons cru cette engeance à jamais éteinte. Et maintenant... maintenant que nous ne savons plus nous battre, nous allons devoir l'affronter à nouveau...

Il leva les yeux.

— Nous ne pouvons permettre que cette horreur se répète. La croisade d'Yslis ne fait que commencer et, tôt ou tard, elle nous atteindra. Il faut prendre les devants et la contenir avant d'être balayés... Mais comment ?

— Permettez-moi d'intervenir, dit Blade. Les guerriers noirs ont emmené un grand nombre de prisonniers vers la Cité Noire. Il faut voir la réalité en face : tous ces gens sont devenus des morts vivants, au service d'Yslis. Et Yslis s'apprête à envahir les territoires du Nord. Les incursions que vous avez observées, ces petits groupes de reconnaissance en témoignent. Mais, à mon avis, l'attaque ne viendra pas du sud...

— Pourquoi en es-tu si sûr ? coupa Dervinn.

— Parce que la route que nous avons empruntée est bien trop escarpée pour une armée qui ne dispose pas de stèges. Il leur faudra trouver un passage plus facile pour franchir les montagnes...

— Tu dis vrai, étranger... Quel est ton nom, déjà ? demanda Urgel.

— Blade d'Angleterre.

— Je ne connais pas ce royaume.

— Il est très loin d'ici, à l'ouest. Au-delà du Grand Ailleurs, ajouta Blade, se rappelant cette terminologie des plus vagues.

Le roi lui jeta un regard incisif mais ne fit aucun commentaire.

— Soit... Nous devons donc localiser le gros des troupes d'Yslis et évaluer leur nombre.

— Il faudra recruter des mercenaires, intervint Karina.

— J'ai déjà donné des ordres en ce sens depuis que votre courrier est arrivé. Des recruteurs sillonnent les villes et les campagnes. Malheureusement, je crains que cela ne suffise pas. Qui, à part mes gardes et vous, mes princes, qui avez reçu la même instruction, qui, dans les Terres du Nord ou du Sud sait encore se battre ? La plupart des mercenaires des anciens raids contre les montagnards sont vieux, maintenant. Comment pourrons-nous faire face à une telle menace ?

— Nous avons un avantage sur eux, dit Blade. Ils sont morts. Nous sommes vivants. L'expérience l'a prouvé, la ruse est une arme très efficace contre eux. Elle nous permettra de les vaincre malgré leur nombre.

Urgel regarda Blade avec une pointe d'admiration dans le regard. Quant à Dervinn, il découvrait Blade. Le simple mercenaire qu'il avait engagé au hasard d'une rencontre se révélait être un véritable meneur d'hommes.

CHAPITRE XIV

— Tu as l'air pensif, Blade, dit Karina alors qu'ils sortaient de la salle du trône. Quelque chose t'a déplu ?

Blade la regarda, étonné de cette attention subite.

— Au contraire ! Le roi Urgel m'a l'air d'être un homme sage et compétent...

— Il l'est, effectivement...

— C'est l'enchanteur, Varyg, qui m'intrigue. Je croyais que toute magie était proscrite depuis la guerre de la Désolation.

Karina sourit.

— Tu te trompes, la magie n'est pas entièrement bannie.

Les quatre compagnons entrèrent dans une petite salle. Blade s'assit dans un fauteuil de bois et Karina, près de lui, sur une vaste banquette en arc de cercle recouverte d'un tissu aux motifs compliqués. Dervinn déposa à côté d'eux un plateau avec de minuscules tasses en verre et une carafe contenant un liquide ambré, qui se révéla d'une acidité très agréable. On le buvait à petites gorgées, accompagné de quartiers d'un fruit jaune au goût de mangue.

Dervinn et Kew s'étaient lancés dans l'évocation des fameux raids sur les monts d'Argile. Blade et Karina reprirent leur conversation où ils l'avaient laissée.

— Tu sais, la magie a toujours fait partie de notre histoire. Du moins jusqu'à la Désolation, la guerre que se sont livrées les Puissances. Yslis nous avait entortillés dans ses pièges. Nous pensions lutter pour nous, pour notre bonheur futur, mais, en réalité, Yslis nous utilisait dans un combat gigantesque, celui qui l'opposait, *lui*, à d'autres Puissances. Et les Puissances, aussi bien Yslis que les autres, ne s'intéressent pas aux êtres humains. Ni pour leur bien, ni pour leur mal. Nous ne sommes pour eux que des outils... de simples pions dans leur jeu...

— Mais Yslis a fini par perdre la partie...

— Exactement. Il s'est retrouvé acculé dans la Cité Noire, vaincu par ses pairs. Son emprise a disparu. Les hommes brusquement ont ouvert les yeux, ont vu leur monde ravagé, les villes incendiées, des territoires immenses, comme les Plaines de Fer, devenus des déserts, les morts innombrables... Nos sorciers, qui s'étaient trop approchés

d'Yslis, qui avaient cru en tirer du pouvoir sans rien donner en échange, ont été les premières dupes, incapables de nous protéger de la rage démoniaque des Puissances. Dans le chaos qui a suivi la Désolation, ils furent massacrés jusqu'au dernier et, par la suite, les enchanteurs qui tentèrent de renouer avec les anciens cultes furent tous assassinés, sans qu'on retrouve jamais leur meurtrier.

— Varyg a beaucoup de chance d'être en vie !

Karina éclata de rire.

— Pas du tout ! Les temps ont changé ! Il y a actuellement une dizaine d'enchanteurs répartis dans les Territoires du Nord, mais ce n'est pas leur activité principale. Ils exercent tous un métier : maçon, joaillier ou sculpteur. Ce sont des gens paisibles, qui considèrent la magie plutôt comme un passe-temps, un art très ancien qui ne doit pas disparaître totalement. Le peuple les accepte, mais sait très bien leur faire comprendre où est leur place. Tiens, quand j'étais enfant, un de ces enchanteurs s'est servi de la magie pour nous offrir un spectacle sur la rive du lac. Il a fait surgir des nuages de lumière, des feux de toutes les couleurs qui volaient à la surface de l'eau, se croisaient, se poursuivaient... C'était magnifique, tout le monde l'a félicité. Et, à son spectacle suivant, personne n'est venu...

— Pourtant, insista Blade, ton père utilise *ouvertement* les services d'un enchanteur. La magie a donc un caractère officiel.

— Officieux, plutôt. La famille royale ne tient pas à ce qu'une science aussi vieille soit oubliée. Et d'ailleurs, je crois que le peuple, malgré ses réticences, n'y tient pas non plus. D'abord parce que nous, les gens du Nord, ne vivons que pour l'art. Ici, même le plus ignorant des soudards possède un talent ou un autre. Il nous semblerait presque criminel qu'une connaissance, quelle qu'elle soit, disparaisse à jamais. Et puis, si la sorcellerie doit survivre, c'est peut-être pour qu'elle agisse comme un rappel permanent des dangers qu'elle nous a fait courir.

— C'est un jeu dangereux...

Karina écarta les bras sur le dossier de la banquette.

— Nous n'avons pas vraiment le choix. Que nous le voulions ou non, la magie existe. Il ne servirait à rien de chercher à la nier. Alors, n'est-il pas plus habile de la garder dans des limites imposées ? Si les magiciens étaient persécutés, que se passerait-il ? Ils deviendraient des rebelles, ils s'enterreraient, tiendraient des réunions secrètes... Très vite, ils menaceraient l'équilibre de notre société. Non, mieux vaut les laisser exercer leur art au grand jour.

— Et ils acceptent ces limites ?

— Pourquoi pas ? intervint Dervinn qui avait écouté les derniers

mots de leur conversation. Ils sont des nôtres et, comme Karina te l'a dit, la magie est pour eux un simple divertissement, une survivance du passé. Il n'y a plus de guerre depuis des siècles, depuis que nous avons rejeté les Puissances. Nous sommes un peuple heureux et pacifique. Nous n'avons aucun besoin de ces techniques qui, au bout du compte, se révèlent surtout destructrices. Les problèmes qu'elles permettraient de résoudre ne se posent plus, ou nous les surmontons sans l'aide de quelconques enchantements. La guerre de la Désolation nous a au moins appris cela : à ne compter que sur nous-mêmes.

— Veux-tu voir Varyg à l'œuvre ? demanda brusquement Karina. Son laboratoire est tout proche.

— Volontiers.

Ils quittèrent leurs deux compagnons et Blade suivit la jeune femme à travers quelques couloirs ornés de peintures. Ils arrivèrent devant une solide porte de bois, destinée à première vue à éviter toute intrusion intempestive, mais il suffit à Karina de tourner la poignée pour qu'elle s'ouvre.

La pièce était vaste, essentiellement meublée de lourdes tables qui disparaissaient sous un amoncellement d'objets hétéroclites, de pots de métal ou de terre remplis d'instruments variés – fourchettes aux dents curieusement spiralées, pinceaux épais taillés en biseau... –, de parchemins empilés dans des coffrets de cuir couverts de symboles géométriques, de bocaux de verre remplis de poudres ou de liquides de toutes les couleurs, et de dizaines de petits appareils composés de pierre et de métal dont l'usage resta mystérieux pour Blade.

Sur le coin d'une table, il repéra un échafaudage de boîtes de tailles diverses, imbriquées les unes dans les autres. Il souleva le couvercle de la plus proche, qui contenait quelques morceaux de roche d'aspect innocent, mais, lorsqu'il voulut prendre en main la suivante, il s'aperçut que c'était impossible. Les boîtes constituaient une sorte de puzzle en trois dimensions que Varyg, de surcroît, avait fixé au plateau de la table. Les plus petites, situées au cœur de l'assemblage, étaient totalement inaccessibles, à moins de connaître la clé permettant de défaire l'ensemble. Un coffre-fort, non pas inviolable, mais suffisamment efficace pour décourager un voleur pressé.

Karina lui fit signe de la suivre vers l'autre extrémité de la pièce, où s'ouvrait une large baie laissant pénétrer la lumière du soleil. Varyg s'y tenait accroupi, à contre-jour, face à une longue poutre où étaient perchés une demi-douzaine de faucons reptiliens.

L'enchanteur avait la tête baissée sur ses genoux ; de sa robe émergeaient deux mains jointes, les pouces dressés, les index pointés vers l'avant. L'homme tremblait de tous ses membres, et sa bouche

marmonnait à jet continu des incantations incompréhensibles. Les oiseaux, nerveux, se bouscullaient, faisant crisser leurs serres sur le bois du perchoir, se donnant des coups de bec.

— Il est en train d'établir le lien avec ses animaux, chuchota Karina. Il peut rester ainsi des heures durant.

Soudain, comme pour faire mentir la princesse, l'enchanteur ouvrit les yeux et tout son corps sembla se détendre. Dans un bruit assourdissant les faucons s'élancèrent, passèrent au-dessus de sa tête dans un froissement d'ailes furieux et plongèrent dans la lumière du soleil. Dès qu'ils furent sortis, Varyg se releva et essuya son front couvert de sueur.

— Princesse Karina, seigneur Blade. Heureux de vous recevoir dans mon domaine. Venez !

Il se dirigea vers un vaste miroir accroché au mur, un objet assez quelconque et plutôt poussiéreux, que Blade n'avait même pas remarqué. L'enchanteur s'en approcha, l'épousseta du coude, puis posa ses doigts sur ses tempes. Il ferma les yeux et serra les dents en une affreuse grimace ; Blade s'attendait presque à voir friser les poils de sa petite moustache. L'homme émit un grognement guttural... Et toute raillerie quitta l'esprit de Blade.

Il voyait. Il voyait par les yeux d'un faucon. Et les détails du relief sur lesquels se focalisait le regard de l'oiseau lui apparaissaient avec une netteté incroyable. Il put même saisir une fraction de seconde, de l'altitude où se trouvaient ses « yeux », la fuite d'un minuscule animal écaillé qui se faufila sous un buisson, à l'abri du prédateur dont il avait senti l'ombre sur lui.

Blade avala péniblement sa salive. Comme les rapaces terrestres, les oiseaux de Varyg possédaient une acuité visuelle extraordinaire, et les sensations physiques qu'ils transmettaient par le support du miroir étaient presque insupportables pour un cerveau humain. D'autant plus que les images ne parvenaient pas avec la stabilité rassurante d'une caméra. L'oiseau se comportait plutôt comme un cerf-volant dans la tempête. Aux instants apaisants de vol plané, où le faucon glissait sur l'air tel un voilier, le regard fondu dans les brumes du ciel, succédaient des piqués fulgurants et les mouvements saccadés de ses yeux assaillaient au cerveau de Blade des flashes désordonnés, avant que l'oiseau ne coupe brusquement sa chute et, d'un coup d'aile, ne reprenne un courant ascendant.

Jamais, Blade en était sûr, un Terrien n'avait approché d'aussi près le vieux rêve de l'homme : voler... Cette expérience resterait pour lui inoubliable, même si elle se situait pour l'instant à la limite de la douleur.

Brutalement, le miroir redevint une simple surface réfléchissante et Blade, littéralement, redescendit sur terre. Clignant des yeux, encore ébloui, il lui fallut quelques instants pour se débarrasser du sentiment étrange qui l'avait envahi quand Varyg avait rompu l'enchantement : une sorte de soulagement mêlé à une profonde tristesse.

Le magicien l'observait d'un œil narquois.

— Étonnant, n'est-ce pas ?

— Étonnant... oui... Tu disposes d'un grand pouvoir...

L'enchanteur se mit à rire doucement.

— Pas autant que tu le crois ! Je n'ai aucun contrôle réel sur mes oiseaux. Je ne les dirige pas, je vois ce qu'ils voient, c'est tout. J'entre en communication avec eux avant de les lancer, mais ensuite, ils sont libres d'aller où bon leur semble. Le contact est difficile à maintenir, de plus en plus difficile à mesure que le temps s'écoule et que la distance entre eux et moi s'accroît. Et puis, ça ne réussit qu'avec ces animaux-là, et encore, certains d'entre eux seulement. Je me demande quelquefois qui possède le pouvoir, eux ou moi !

Devant l'air plutôt perplexe de Blade, il ajouta d'un ton plus sérieux :

— Rassure-toi, ils m'emmènent bien assez loin... Si Yslis s'apprête à nous attaquer, leurs yeux tomberont tôt ou tard sur le gros de son armée.

*

* *

Ils rejoignirent Dervinn et Kew, qui s'assoupissaient sur leurs fauteuils, au moment où un appel retentit dans les couloirs du palais.

— C'est l'heure du dîner ! expliqua Karina. Viens, allons manger !

La promesse d'un repas tira Kew de son demi-sommeil. Ils traversèrent à nouveau la grande salle de cérémonie pour passer dans une pièce de dimensions équivalentes, mais meublée de larges tables de bois.

Au centre de la pièce se trouvait une énorme cheminée de pierre, où l'on aurait presque pu rôtir un stège. Une demi-douzaine de cuisiniers s'affairaient à griller des viandes et des légumes, que des enfants emportaient vers les tables. Les petits serveurs, visiblement, s'amusaient beaucoup. Ils rivalisaient d'adresse, circulant entre les tables comme des feux follets, les bras chargés de plats et de bols de sauce, échangeant des plaisanteries par-dessus la tête des soldats attablés.

Une bonne centaine de gardes personnels du roi étaient déjà installés. Le quatuor alla s'asseoir dans un coin et, presque aussitôt, un jeune garçon leur apporta un grand plat rempli d'oiseaux grillés.

En face de Blade dînait un jeune homme aux cheveux roux et au visage rond, qui se présenta comme : « Selid, de la garde d'Urgel », et semblait mort de curiosité à propos de la présence de Blade dans l'entourage des princes.

Il engagea la conversation, mitraillant Blade de questions que celui-ci éluda de son mieux. Ce qu'il avait fait, le pays d'où il venait. Selid parlait aussi de lui, de sa femme, de ses enfants, de ses exploits à la hache. Un véritable moulin à paroles qui, par bonheur, n'écoutait pas les réponses aux questions qu'il posait.

Dervinn, lassé de ce bavardage, intervint pour raconter ce qu'ils avaient vu à Millmarch. Son récit fut accueilli par un éclat de rire.

— Millmarch détruite ! Mais c'est impossible ! J'y étais il y a très peu de temps... Non, prince, tu avais dû abuser du vin d'Omphale !

Il riait bruyamment, prenait à témoin ses voisins de table.

Voyant sa parole mise en doute, Dervinn s'enflamma :

— Espèces d'idiots, vous ne comprenez rien ! La guerre de la Désolation a recommencé. Non, Millmarch n'existe plus, et peut-être Omphale, et Kavar... Yslis s'est réincarné ! Yslis est revenu, il...

Mais les autres se moquaient de lui, ne l'écoutaient pas.

Blade observait les soldats qui l'entouraient. À quelques exceptions près, c'étaient des hommes jeunes, aux visages épanouis, aux voix joyeuses, aussi éloignés que possible de combattants féroces...

Se retrouver dans la garde royale devait être une véritable sinécure, probablement réservée aux rejetons des familles proches du pouvoir.

Comment former une armée avec ces hommes certes entraînés au combat, sachant manier la hache et l'épée, mais cruellement inexpérimentés ? Qui pouvait dire comment ils réagiraient face aux morts vivants d'Yslis, à cet ennemi implacable et terrifiant, alors même qu'ils refusaient d'écouter Dervinn ?

Une voix glaciale coupa net les éclats de rire.

— Vous n'êtes qu'une bande de jeunes niais ! Le prince a raison, vous ne comprenez rien !

C'était Jarel-Lod, l'officier aux yeux froids qui les avait accueillis à leur arrivée au palais. Il se tenait derrière Blade, très droit, le visage tendu.

— Votre petite vie tranquille vient de se terminer. Tout ce que

vous avez eu tant de mal à apprendre sous mes ordres, ce que vous considériez comme des jeux, il va falloir vous en servir. Et plus pour rire ! Plus pour parader ! Pour sauver votre peau !

Sur ce il tourna les talons, laissant les soldats médusés.

Ils terminèrent leur dîner rapidement, dans un silence entrecoupé de chuchotements.

*
* *

Après le repas, Blade passa une heure, guidé par Karina, à admirer les trésors artistiques rassemblés au fil des années par la famille royale : sculptures de verre délicates, couteaux et épées ouvragés, tissus précieux, tapisseries... Finalement, tant de merveilles finirent par lui tourner la tête. Karina l'attira alors dans une pièce dotée d'une grande fenêtre ouverte sur la douceur nocturne. Blade regarda autour de lui.

— Mes appartements, dit Karina en enveloppant le décor d'un geste de la main.

Elle se laissa tomber sur un canapé et prit l'air rêveur.

— Tu es un homme étrange, Blade d'Angleterre... On a l'impression que tu ignores tout de notre vie, que tu viens de très loin... Et pourtant tu sais beaucoup de choses... Et tu t'es rangé à nos côtés sans hésiter.

Blade s'assit près d'elle et posa une main sur son épaule.

— Pourtant, je ne suis qu'un homme bien ordinaire.

Elle sourit, sans le regarder.

— Et tu te permets bien des privautés sur une princesse !

Blade retira sa main.

— N'est-ce pas humain ? Tu es une femme très belle, très désirable... Pardonne-moi si je t'ai offensée, je ne pensais pas à mal.

Elle se tourna vers lui, les yeux pétillant de gaieté.

— Vraiment ?

Et elle l'enlaça en écrasant sa bouche sur la sienne.

Ils ne furent réveillés que bien plus tard, par une voix résonnant derrière la porte de la chambre. Le roi Urgel les demandait.

CHAPITRE XV

Blade s'éveilla en frissonnant. La chambre était éclairée par la pâleur d'une aube froide. À côté de lui, Karina ouvrit les yeux.

— Maîtresse Karina ! reprit la voix derrière la porte. Le roi Urgel vous attend dans le laboratoire de Varyg.

En un instant, le masque ensommeillé de Karina fit place à la plus grande clarté d'esprit.

— J'arrive !

Elle se précipita sur ses vêtements éparpillés dans la pièce. Blade serait bien resté un moment allongé à la regarder, mais elle lui jeta son pantalon à la tête.

— Habille-toi, vite !

Ils se préparèrent rapidement. Avant de sortir de la pièce, Karina se retourna et colla ses lèvres sur celles de Blade pour un rapide baiser. Puis ils rejoignirent dans le couloir Dervinn et Kew qui les attendaient.

*

* *

Le laboratoire était plongé dans une demi-pénombre. Varyg était assis en tailleur face au miroir où, la veille, Blade avait pu suivre le vol du faucon. Le roi Urgel se tenait debout derrière l'enchanteur, les yeux fixés sur le spectacle que renvoyait la surface poussiéreuse.

Le faucon décrivait des cercles d'une grande amplitude au-dessus d'une plaine côtière bordant les eaux grises et agitées d'un océan. On distinguait par instants, dans le brouillard de l'aube, la haute chaîne de montagnes.

C'était là qu'Yslis avait choisi de regrouper ses forces. Et ses forces semblaient innombrables... Fascinés et horrifiés, Blade et les autres contemplaient la masse des « soldats » que survolait le faucon. La plaine était couverte des silhouettes des morts vivants, certains vêtus de l'uniforme des premiers combattants, la tête masquée de cuir noir, mais la plupart avaient des habits « civils », pantalons de toile, chemises de travail, ce qu'ils portaient au moment de leur mort. Leur visage était nu et leur expression hagarde. Leurs yeux à demi clos, la

lividité de leur peau les rendaient finalement beaucoup plus impressionnants que les guerriers noirs.

Ils étaient des milliers et, ce qui frappait plus encore que leur nombre, c'était leur immobilité. Ils se tenaient tous assis les uns à côté des autres, ne bougeaient pas, ne parlaient pas, ne se regardaient pas.

Blade se souvint du mot qu'avait utilisé Karina : « Des pions ». Oui, c'était exactement cela. Une multitude de pions sans volonté, sans vie propre, interchangeables, attendant l'ordre qui les animerait et les transformerait en machines à tuer.

Les cercles que décrivait le faucon de Varyg s'élargirent encore, et toujours sous ses ailes défilaient les corps prostrés des croisés d'Yslis. Un mouvement au loin attira l'attention de l'oiseau. D'un coup d'ailes, il s'éloigna enfin de l'armée et fila vers le sud. Quelques secondes plus tard apparut un groupe en marche : une poignée de soldats noirs encadrant une centaine de nouveaux « soldats ».

— Des pêcheurs... souffla Karina. Ils viennent de la côte basse.

Les hommes marchaient du pas mécanique caractéristique des morts vivants. Ils paraissaient à bout de forces et leurs corps portaient la marque du coup qui les avait abattus. De toute évidence, le pouvoir d'Yslis ne faisait que croître avec son impatience. Il ne lui était plus nécessaire de capturer ses victimes pour les conduire vivantes à la Cité Noire. Ses prêtres devaient sillonner le Sud sur les traces des guerriers et ranimer les cadavres à peine étaient-ils tombés. Puis les morts vivants étaient dirigés vers la plaine du bord de mer, pour venir grossir les rangs de l'armée en attente.

Blade ne s'était pas trompé. Yslis avait trouvé là le passage qui lui ouvrirait les portes du Nord. Lorsqu'il jugerait que ses forces étaient suffisantes, il réveillerait son armée de spectres pour la lancer sur Merveilles.

Aussi brutalement que la veille, la vision s'évanouit, le miroir redevint terne. Blade et ses compagnons clignèrent des yeux, encore sous le choc de ce qu'ils venaient de voir. Le roi Urgel, le front soucieux, s'assit sur un coffre de pierre. Pendant un instant, personne ne parla.

— L'heure est grave, commença Urgel. Nous ne sommes pas confrontés à une bande de pillards cette fois, mais à une véritable armée !

— Nous avons fait rassembler les mercenaires... rappela Karina.

— Sois réaliste ! trancha le roi. Combien savent encore se battre ? Il faut se rendre à l'évidence : nous avons désappris la guerre et le combat.

— De plus, reprit Blade, nous avons affaire à des adversaires très

particuliers : on ne peut pas les effrayer et ils sont insensibles à la douleur. Cela, déjà, est terrifiant. Mais leur apparence l'est plus encore. Comment réagiront vos soldats lorsqu'ils se retrouveront face à eux ? Se battre est une chose. Se battre contre des cadavres...

— Mes deux cents gardes personnels se battront comme des lions ! martela Urgel.

— Je veux bien le croire, contra Blade. Mais ensuite ? Lorsqu'ils se seront fait tailler en pièces jusqu'au dernier ? Et les mercenaires ? Qui peut garantir qu'ils ne s'enfuiront pas au moment crucial ? Croyez-moi... Si nous devons affronter les morts vivants au corps à corps, nous n'avons aucune chance !

Le roi Urgel eut un geste vague de la main, comme pour traduire son découragement.

— Je sais que vous avez raison, mais...

— Nous n'avons qu'à établir un piège sur leur route ! coupa Dervinn. Répandre du naphte sur le sable et y mettre le feu à leur passage. Brûler ces monstres jusqu'au dernier !

— C'est une idée à retenir, dit Blade. Nous pourrions sûrement la mettre en pratique. Mais ce n'est pas suffisant. Même si une barrière de feu arrête les premiers rangs, nous pouvons difficilement compter sur la stupidité des autres pour se jeter de leur plein gré dans les flammes !

— Eh bien, nous les battons à l'épée, à la hache... commença Dervinn, piqué par le ton incisif de Blade.

— Non. Il faut raisonner à plus longue échéance. Nous voulons nous débarrasser à tout jamais de cette menace ? Alors il faut prendre le mal à la racine, c'est-à-dire attaquer la Cité Noire et renvoyer Yslis et ses prêtres dans le néant. C'est cela notre objectif !

La voix de Blade, claire et calme, semblait presque hypnotiser ses auditeurs.

— Nous sommes trop peu nombreux, comparés aux soldats de la Croisade. Dans un affrontement direct, nous nous battrions à un contre cinq. Un véritable carnage !... Et une véritable folie... Chacun de nous sera trop précieux pour le combat final. Pour que nous ayons une chance de réussir, il faudra éliminer l'armée d'Yslis sans nous exposer, sans perdre un seul homme, sans sacrifier une seule vie.

Dervinn haussa les épaules dans un grognement de mépris tandis que Kew, les sourcils froncés, se demandait visiblement si Blade n'était pas devenu fou.

La voix grave d'Urgel se fit entendre :

— Que proposes-tu, Blade d'Angleterre ?

Seul l'enchanteur avait une lueur amusée dans les yeux, comme si les paroles de Blade confirmaient un pari engagé contre lui-même. Blade accrocha son regard, sentit un intense courant de complicité passer entre eux, puis, s'adressant à Urgel :

— Laissez-moi jusqu'à midi, et je vous montrerai comment vaincre les soldats noirs à distance !

— Sorcellerie ! cracha Dervinn.

Les regards du prince et de son père se faisaient soupçonneux. Le vent tournait.

— Je comprends vos doutes, reprit Blade. Après tout, je suis un étranger venu d'un pays lointain, et qui, soudain, tente de s'imposer en parlant par énigmes. Mais laissez-moi quelques heures pour vous offrir la victoire.

Peut-être était-il allé un peu loin. Les acteurs de ce drame échangèrent des regards circonspects.

Karina posa la main sur l'épaule de Blade.

— Moi... Moi, je le crois.

Blade était touché par la confiance de la princesse, mais les autres hésitaient encore...

— Je lui fais confiance aussi. Je ne perçois aucune aura maléfique autour de lui, dit lentement Varyg. Laissons-lui une chance de prouver sa bonne foi.

Il jeta un regard en coin au roi.

— Et puis, avons-nous vraiment le choix ?

Urgel resta silencieux un moment, regardant tour à tour Dervinn et Karina, puis laissa tomber :

— Eh bien, soit ! En effet, nous n'avons pas de solution de rechange. Agis à ta guise, Blade d'Angleterre. Mais j'espère que tu n'as pas confondu notre nature pacifique avec de la faiblesse, car tu seras détrompé !

— Je connais la différence, la respecte, et me montrerai à la hauteur de votre attente, dit Blade en s'inclinant.

CHAPITRE XVI

Escorté de Karina, Blade quitta le palais. Ils descendirent vers le bas de la ville, par les rues tortueuses qui s'animaient peu à peu.

Blade décrivit à Karina le matériel dont il avait besoin pour fabriquer son arme et elle le conduisit dans les boutiques où il put acheter ce qu'il cherchait.

Une heure plus tard, ils étaient de retour. Après un crochet par les cuisines, où Blade récupéra une poignée de plumes d'oiseaux-reptiles prévus au repas du soir, il s'enferma dans le laboratoire que Varyg avait mis à sa disposition.

En fin de matinée, il était prêt. Il retraversa le palais vers la chambre de Karina.

— Va prévenir ton père et rejoignez-moi tous dans la cour.

Le roi Urgel entra dans la cour, accompagné de Karina, Dervinn, Kew et Varyg. Une douzaine de ses gardes, dont Jarel-Lod, les encadraient.

S'ils s'attendaient à une découverte spectaculaire, ils furent déçus. Il n'y avait pas grand-chose à voir.

Blade se tenait debout à une extrémité de la cour, un morceau de bois à la main. Alignée en face de lui, une rangée d'objets hétéroclites : des planches, une vieille selle d'allose, quelques récipients ébréchés, un ou deux fagots de brindilles.

— Alors, lança Dervinn. Où est cette arme extraordinaire ?

Blade leva le bras.

— Un bout de bois ?

— Dans mon pays, cela s'appelle un arc... Et ceci des flèches.

Il encocha l'un des traits, banda l'arc. Les plumes du faucon-reptile étaient dures comme du fer et assuraient une bonne tenue de cap. Le résultat, plutôt artisanal, était davantage axé sur la puissance de tir que sur la précision, mais, à cette distance, il ferait l'affaire.

Blade tira ; la flèche transperça l'une des planches avec un claquement sourd. Il prit immédiatement une autre flèche. Il perça successivement la seconde planche, puis la selle, et fit éclater un pot de terre. Dix flèches, dix coups au but. Il n'avait pas trop perdu la main.

— Voilà, seigneur, dit Blade.

Plus personne ne songeait à se moquer.

— Il vous suffit d'imaginer un soldat noir à la place de chacune de ces planches. Et il y a mieux.

Il tira du sac sa flèche spéciale : juste derrière la pointe, il avait enroulé un chiffon enrobé d'une sorte de résine terriblement inflammable qu'il avait trouvée – et testée – dans le laboratoire de Varyg. Il l'alluma et visa un des fagots. La flèche s'y enfonça et les brindilles prirent feu aussitôt.

— Avec de telles flèches, nous pourrions déclencher un incendie dans les rangs adverses. Comprenez-vous maintenant ? Ces instruments ont un rayon d'action d'une centaine de mètres s'il le faut : nous pourrions donc décimer l'adversaire sans nous exposer.

Le roi Urgel restait de marbre. Toute l'assistance retenait son souffle.

— Soit, mais nous ne pourrions faire cela avec un seul de ces... arcs.

— En effet, c'est pourquoi je vous suggère de mobiliser vos artisans. Menuisiers, forgerons, qu'ils nous fabriquent des arcs et, surtout, des flèches, car nous en aurons besoin plus que tout ! Je leur fournirai les plans à utiliser. Pendant ce temps, je me charge d'entraîner vos hommes à la pratique du tir. Kew, Dervinn et Karina seront mes premiers élèves ; ensuite, eux-mêmes m'aideront à instruire vos gardes !

— Combien de temps veux-tu ?

— Je pense qu'en quarante-huit heures, en nous relayant sans discontinuer...

— Bien. Pas de temps à perdre : venez dans la salle du trône. Il nous faut organiser tout cela.

Blade sourit : il avait gagné.

*

* *

Tout fut mis sur pied en moins de deux heures.

Blade dessina ses plans pendant qu'Urgel choisissait quelques hommes de confiance pour battre le rappel des artisans. Entre-temps, ils apprirent les résultats de l'embauche des mercenaires : deux cents hommes venaient d'arriver de tous les coins du pays, et d'autres étaient attendus.

Puis Blade retourna dans le laboratoire pour fabriquer d'autres

arcs. Bientôt, Kew, Dervinn et Karina eurent chacun le leur, et Blade put commencer à leur apprendre la bonne position de tir. Au bout d'une heure, tout se plaignait d'avoir les épaules en feu... Blade continua donc son exposé de façon théorique. Puis un messenger du roi vint lui exposer que les artisans avaient été contactés : vu l'urgence de la situation, ils acceptaient de se consacrer uniquement à la fabrication des arcs. La ville tout entière se levait face au péril...

Blade s'assura que ses trois élèves étaient devenus assez calés pour pouvoir à leur tour transmettre leur technique. Bien sûr, les combattants formés à la diable n'obtiendraient pas des performances extraordinaires, mais il faudrait s'en contenter. Blade pensait qu'il conviendrait de pilonner l'ennemi en tirant au jugé une grêle de flèches enflammées. Un tir assez serré devrait faire des ravages. Ensuite, il ne resterait qu'à exécuter les rescapés à l'arme blanche, tâche dont les mercenaires se chargeraient fort bien.

En fin d'après-midi, il arrêta l'entraînement.

— Allons prendre un peu de repos avant que les premiers stocks d'arcs n'arrivent. À ce moment, nous n'aurons guère le temps de dormir !

Ils acceptèrent, massant leurs épaules endolories. Karina emmena Blade dans ses appartements.

— Tu dois être harassé ! dit-elle. Allonge-toi, je vais te masser !

Elle commença à oindre d'huile son torse puissant, mais bien vite elle se débarrassa de sa tunique. Elle se coula sur lui et frotta son sexe contre son torse en un massage sensuel ; puis, elle s'empala d'elle-même sur sa virilité.

Ils mirent un certain temps avant de s'endormir, mais eurent droit à trois heures de sommeil avant qu'on vienne tambouriner à leur porte : la première fournée d'arcs et de flèches venait d'arriver.

CHAPITRE XVII

Blade, Kew, Karina et Dervinn passèrent le reste de la nuit à expliquer aux gardes royaux le maniement des arcs. Ceux-ci s'avérèrent être des élèves sensibles et réceptifs et, somme toute, Blade prit un certain plaisir à cette tâche. À l'aube, un Kew épuisé déclara forfait.

— C'est que je ne suis plus tout jeune, fit-il d'un air contrit, et je n'ai plus comme vous l'entraînement d'un combattant...

— Va te reposer, dit Blade avec un sourire. Tu as bien travaillé. Demain, nous aurons à nouveau besoin de toi !

L'ex-mercenaire ne se le fit pas dire deux fois.

Le roi Urgel tint un nouveau conseil quelques heures plus tard. Visiblement, le souverain avait encore moins dormi qu'eux.

— Je suis allé superviser les opérations de fabrication. Les artisans et leurs ouvriers ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Des citoyens, artistes et ouvriers, se sont déjà portés volontaires pour participer à l'effort de guerre. Merveilles n'a guère dormi cette nuit...

En effet : toute la nuit leur était parvenue, par bouffées, la rumeur d'une ville en pleine activité. Il régnait sur le château, et sans doute dans les Terres du Nord tout entières, une atmosphère de fébrilité, de mobilisation générale.

Urgel leur expliqua la situation. Ils apprirent qu'un véritable flot de stèges avait pu être rassemblé pour les emmener jusqu'à la Cité Noire. Les arcs et les flèches continuaient d'affluer. Les artisans, après avoir assimilé le principe, avaient d'eux-mêmes apporté quelques améliorations. Blade eut un sourire : il avait eu en effet l'impression, au fil des arrivages, d'une plus grande légèreté des armes et d'une précision accrue.

Varyg était en contact aussi souvent que possible avec ses « yeux ». À trois reprises encore, ses faucons avaient survolé la croisade d'Yslis. La dernière fois, il avait pu voir que l'armée s'était enfin mise en marche. En présence du roi Urgel, il avait décrit le spectacle hallucinant de ces milliers d'hommes avançant épaule contre épaule du même pas lent de robot, comme un flot continu d'insectes se dirigeant vers le nord-ouest, droit sur Merveilles. Varyg avait estimé qu'il leur faudrait au moins six jours pour l'atteindre. Il était temps

que l'expédition du roi Urgel se porte à leur rencontre et les intercepte avant qu'ils n'entrent dans les premières zones habitées.

Le dernier soir avant le départ, le roi Urgel leur offrit un dîner de fête et se joignit à eux.

À la fin du repas, le monarque réussit à se détendre un peu. Blade admirait son dévouement, et comprenait l'affection que lui portaient ses sujets. Pour un homme pareil, il se sentait capable d'aller jusqu'au fond des enfers et d'en revenir.

*
* *

Au moment du départ, le moral des troupes semblait être au beau fixe. Blade s'en réjouit. À l'aube de chaque bataille, l'état d'esprit des soldats est un élément important.

Le roi Urgel leur souhaita bonne chance aux portes du château.

— Il ne nous accompagne pas ? demanda Kew, surpris.

— Non, dit Dervinn, car il faut toujours un souverain des Terres du Nord. Sinon, en cas de malheur, qui gouvernerait la cité ?

L'argument porta.

La troupe des deux cents gardes royaux, impressionnants dans leurs tenues noires et rouges, sortit du palais, précédée de ses cinq mentors : Dervinn et Karina en tête, suivis de Blade, Kew et Varyg.

La foule des mercenaires – une troupe bigarrée de sept cents hommes environ, estima Blade – s'entrouvrit silencieusement pour leur livrer passage, puis leur emboîta le pas.

Alors qu'ils descendaient les avenues menant aux portes de la ville, le peuple les accompagna sans cesse de ses acclamations.

Devant la cité, le spectacle était impressionnant : plus d'une centaine de stèges attendaient leur chargement. La plupart étaient dotés d'une espèce de plate-forme qui, en effet, permettait le transport de plusieurs hommes. Ces stèges-là semblaient d'ailleurs plus gros que celui qui avait amené Blade à la Cité : certains dépassaient largement les cinq mètres de long, de la tête à la pointe de la queue.

Une dizaine d'entre eux étaient chargés de matériel, principalement de flèches, de provisions et de tout ce qui est nécessaire à une armée en marche.

On avait réservé un stège pour les chefs de guerre : les cinq grimpèrent sur sa plate-forme. Dervinn se chargea de prendre les rênes. Enfin, l'impressionnante colonne s'ébranla et partit vers le sud, toujours sous les acclamations de la foule massée sur les vestiges des remparts.

Dervinn sourit. Devant lui s'étendait la riante campagne du Nord, éclairée par un soleil de midi brillant dans un ciel sans nuage, comme un heureux présage.

— Il nous faudra moins de deux jours pour arriver et trouver la bonne position, lança-t-il. Nous aurons tout le temps de nous préparer !

Pas de réponse. Il se retourna.

Blade et Karina s'étaient endormis, serrés l'un contre l'autre ; Kew, dans son coin, ronflait tout doucement. Seul Varyg, assis en position du lotus, était éveillé et semblait méditer.

Le sourire de Dervinn s'élargit.

— Varyg ? Peux-tu me remplacer, s'il te plaît ?

Les deux hommes changèrent de place et Dervinn s'installa aussi confortablement que possible sur un côté de la plate-forme.

— Crois-tu vraiment que nous pourrons vaincre Yslis ? reprit-il.

L'enchanteur sourit.

— Nos armes sont bien dérisoires face à la sorcellerie des Puissances, même celle qu'a inventée Blade d'Angleterre. Mais de toute façon, nous n'avons pas le choix. Nous n'allons pas nous battre pour conquérir de nouveaux territoires ou pour accumuler des richesses. Nous allons nous battre pour rester humains... Si nous échouons, les ténèbres envahiront notre monde... Celui-là et bien d'autres...

— D'autres mondes ? Que veux-tu dire ?

Varyg secoua la tête.

— Il y a longtemps que j'étudie la magie. Ses merveilles sont immenses. Et redoutables. J'ai compris qu'il existait au-delà de notre monde d'autres espaces, des terres que nous ne pouvons pas atteindre et qui sont pourtant bien réelles. Ton ami Blade...

Mais Dervinn ne l'écoutait plus. bercé par le rythme de balancier du stège, il s'était lui aussi endormi.

CHAPITRE XVIII

Le soleil brillait, inondant les steppes grises de sa clarté jaune ; l'horizon se perdait dans les brumes, et il était difficile de dire où se terminait la terre et où commençait le ciel. Un léger vent faisait onduler l'herbe.

La « croisade » n'était plus qu'à une vingtaine de minutes de marche, comme venaient de le rapporter les éclaireurs.

Les troupes du Nord s'étaient massées derrière une colline dont la forme évoquait davantage une dune. De là, Blade regardait quelques mercenaires préparer le terrain pour la bataille.

Ils avaient résolu d'utiliser l'idée de Dervinn : répandre des litres de liquide inflammable sur le sol, en espérant que celui-ci ne le boirait pas avant qu'il ne puisse servir.

Toute la troupe retenait son souffle ; la nervosité se lisait dans les attitudes. Le moment qui précède la bataille, celui où les vilains corbeaux du doute viennent tourmenter les combattants...

Les mercenaires revinrent dans les rangs, ayant vidé les dernières outres d'une résine sirupeuse sur le futur champ de bataille. Ils s'éparpillèrent dans les rangs des soldats de fortune ; ceux-ci entouraient, et protégeraient en cas de besoin, les gardes royaux devenus archers.

Blade cligna des yeux. D'abord, il n'y eut qu'une ligne noire sur l'horizon, une ligne qui devint un trait, une masse de ténèbres indistinctes déferlant vers eux.

Il prit sa longue-vue. C'était bien la troupe des soldats noirs. Les morts vivants avançaient en silence, l'air buté, le pas traînant de tous ceux qui ont l'éternité devant eux pour n'arriver nulle part.

Ils étaient si nombreux ! Blade refoula instantanément une pointe de doute. Ils n'étaient qu'une foule stupide ; et en dernier ressort, l'intelligence l'emporte toujours sur la force brute.

Maintenant venait la partie la plus difficile : l'attente. Attendre stoïquement que les « croisés » soient à portée de tir, garder la tête froide, ignorer la voix de la panique qui vous conseille de partir, de fuir n'importe où. Une voix que Blade avait depuis longtemps réduite au silence.

Il regarda derrière lui. Les mercenaires se cramponnaient à leurs

haches et leurs piques, étaient animés de mouvements nerveux, serraient les dents, mais ne faisaient pas mine de flancher. Derrière eux, les gardes royaux se tenaient droits, arcs en main, toute leur énergie tendue pour sembler impassibles.

Le vent sifflait entre les lames, les manches des piques, les jambes des soldats, soulevant d'innombrables petits tourbillons de poussière. Bientôt s'y superposa le grondement sourd de milliers de pieds martelant inlassablement le sol.

Blade reprit sa longue-vue et se concentra sur le premier repère, une pique plantée en terre. L'avant-garde des soldats noirs venait de la dépasser. Encore quelques minutes de torture mentale, et ils franchirent le second repère.

Enfin, ce fut le troisième.

Blade se retourna et fit un geste du bras en direction des gardes. Il était temps d'ouvrir le feu.

Les tireurs levèrent leurs arcs. Des loupes sortirent de leurs étuis. On avait prévu des briquets en cas de ciel couvert, même s'ils n'étaient pas d'une fiabilité à toute épreuve. Mais les rayons du soleil firent leur office et embrasèrent les rouleaux de tissu imbibé de résine.

Les archers bandèrent leurs arcs, les courbant selon un angle prédéterminé... Et une centaine de traits sillonnèrent l'air comme autant de météorites, pendant qu'une deuxième salve se préparait déjà.

Blade vit les flèches se ficher dans certains corps. Certains prirent feu et restèrent là, stupidement, laissant parfois les flammes se propager sur leurs proches voisins. Un soldat s'effondra et mit le feu à une nappe de résine inflammable.

L'incendie fut peu spectaculaire : la résine brûlait en flammes courtes et hésitantes, répandait une fumée noire et âcre. Dans sa longue-vue, Blade vit les corps sombres devenir autant de formes indistinctes au milieu du brasier. Mais la nappe de résine était limitée en taille...

La seconde salve partit ; cette fois-ci, une flèche mit le feu à une seconde nappe, et une bonne centaine de soldats noirs furent engloutis par l'incendie. Bien d'autres furent fauchés net. Blade vit un des soldats, le bras traversé par un trait, continuer sa marche mécanique alors même que les flammes entamaient ses vêtements.

Oui, c'était peut-être ça le plus effrayant. La terrible indifférence avec laquelle les morts vivants subissaient ce qui les atteignait. Aucun n'eut le moindre sursaut. Ceux qui furent abattus tombèrent, d'autres brûlèrent, et les autres continuèrent à avancer, se contentant de faire un détour pour éviter les foyers.

Une autre nappe prit feu. Peu à peu, l'incendie se propageait.

Certains des premiers rangs réussirent malgré tout à passer la zone de tir. Rien de grave. Ils n'étaient pas assez nombreux pour constituer une menace.

Blade pouvait difficilement faire une estimation précise, la fumée et les flammes obstruant sa vision, mais en ces quelques minutes, des milliers de soldats d'Yslis venaient de succomber. Et les salves partaient maintenant avec une minute à peine d'intervalle entre elles...

Il prit son propre arc et aligna une par une les silhouettes qui progressaient dans sa direction, indifférentes au massacre qui se déroulait derrière elles. Il en abattit ainsi une dizaine.

De nouvelles salves partaient sans cesse, et toujours plus de soldats noirs s'écroulaient. Les incendies finirent par diminuer pour ne plus être que des courtes flammes rampantes jonchées d'amas de cadavres racornis étouffant leur progression. Des silhouettes aveugles titubaient encore au milieu du charnier, insensibles et, toujours, terriblement silencieuses.

Les rescapés étaient trop peu nombreux et trop isolés les uns des autres : les salves devenaient inutiles, car à peine un ou deux traits trouvaient une cible. Ils ne pouvaient se permettre de gaspiller ainsi des munitions. Blade leva donc le bras, donnant ainsi l'ordre de cesser le feu.

Dervinn hocha la tête et se tourna vers la troupe des mercenaires, qui fut parcourue d'un frémissement d'anticipation.

— Amis guerriers, tonna-t-il, à nous de jouer !

Et, donnant l'exemple, il se jeta à l'assaut des derniers soldats d'Yslis ; poussant une formidable clameur, les hommes se mirent en mouvement, courant vers l'adversaire.

Blade partit à la suite de Dervinn, qui faisait tournoyer son épée. Après toute cette tension nerveuse, il était heureux d'avoir l'occasion de combattre.

Blade et Dervinn, dopés par le cri de guerre repris par des centaines de poitrines, atteignirent les premières silhouettes en même temps.

*

* *

La bataille dura presque une heure même s'il ne restait que cinq à six cents croisés. La plupart étaient bloqués dans leurs mouvements par les flèches transperçant leurs bras ou leurs épaules, ou traînaient

une jambe partiellement calcinée. La difficulté ne venait pas de la force ou de l'adresse des adversaires, mais plutôt de leur nature particulière.

Les mercenaires n'avaient pas l'habitude de voir un ennemi mortellement blessé tomber à terre sous le choc et, après quelques instants d'immobilité, se relever péniblement pour reprendre la lutte. Quelques soldats du Nord furent ainsi tués par un adversaire auquel ils avaient tourné le dos, le croyant hors de combat. Les mercenaires comprirent qu'il fallait littéralement tailler en pièces les morts vivants, s'acharner sur eux pour les neutraliser.

Mais l'horreur absolue, c'était le visage de ces combattants : certains avaient le faciès décharné de momies, la peau tendue comme un vieux cuir sur l'ossature des pommettes ; d'autres avaient les traits bouffis, gonflés par un feu malsain. Leurs yeux étaient également vides, leur bouche ouverte sur un cri silencieux.

Restait-il au fond d'eux une petite flamme vivante, une étincelle qui les rendait conscients de ce qu'ils étaient devenus ? Même dans le feu de l'action, à mesure que le temps passait, les combattants du Nord ne pouvaient plus oublier cette question, lancinante, et l'épouvante ralentissait leurs gestes.

Pendant une heure, la plaine résonna du fracas des armes, d'exclamations, de tintements de métal heurtant le métal ; le vent vibra de tous les bruits du combat. Puis, peu à peu, le silence se fit.

Tout était fini. Les mercenaires parcoururent en vain le champ de bataille, à la recherche d'un ennemi à transpercer, et comprirent que plus un soldat noir n'était en vie.

Les traditionnels hurlements de joie saluant l'issue du combat s'éteignirent très vite. L'amertume, plus encore que la fatigue, marquait le visage des soldats du Nord, les mercenaires tout autant que les gardes personnels du roi, tandis qu'ils s'éloignaient lentement du champ de bataille. Le soleil déclinant allongeait leurs ombres sur le sol.

Dervinn s'approcha de Blade.

— Sans toi, sans cette arme nouvelle que tu nous as donnée, nous aurions tous péri... Tu avais raison, nous n'aurions jamais pu affronter cette armée. Qui que tu sois, je te remercie, Blade d'Angleterre.

Le regard tourné vers les cadavres des croisés d'Yslis qui s'entassaient tout près, Blade répondit :

— Tout cela n'était rien, Dervinn. Le pire nous attend dans la Cité Noire.

On avait établi un campement au bord d'une petite rivière, où les hommes pourraient se reposer avant de partir pour la Cité Noire. L'air résonnait de cris joyeux et de chants : enfin les soldats célébraient leur victoire, parvenaient à oublier leur dégoût. Regroupés autour des feux, ils faisaient bombance, mangeant et buvant, se racontant mutuellement les épisodes de la bataille. L'atmosphère était presque normale, celle du camp des vainqueurs, où des hommes qui ont affronté la mort se réjouissent d'être encore vivants.

Varyg venait d'envoyer un messenger vers Merveilles, pour prévenir le roi Urgel du succès de leur expédition. Blade le rejoignit tandis que l'enchanteur regardait disparaître son courrier monté sur un rapide allose.

Ils parlèrent un moment des péripéties de la bataille, des leçons qu'ils pouvaient en tirer, puis Blade jugea le moment venu d'aborder la question cruciale.

— Dis-moi, Varyg. Aurais-tu été capable, simplement en utilisant tes pouvoirs, de vaincre l'armée noire ?

— Dans ce cas, les hommes n'auraient guère apprécié la victoire. Tu le sais, la magie n'est que tolérée et doit rester discrète.

— Mais dans l'absolu ? Si rien ne t'empêchait de déchaîner ta force ?

Varyg haussa les épaules, un sourire un peu railleur aux lèvres.

— Qui sait ?... Qui sait ?... Qui sait par exemple d'où tu viens, Blade d'Angleterre ?

Blade dévisagea longuement l'enchanteur.

— Et quelle est ta réponse ? finit-il par dire.

— Moi ? Je ne sais pas... D'où tu viens ? Peut-être d'un autre pays. Peut-être d'un autre monde...

— Alors, insista Blade, qui te dit que je ne suis pas un envoyé d'Yslis ? Est-ce qu'on ne le surnomme pas le Tentateur ?

Varyg redevint sérieux.

— C'est impossible, je l'aurais décelé tout de suite. Et tu ne crois quand même pas que j'aurais laissé une créature d'Yslis approcher Urgel ? Non, tu es un être très mystérieux, mais nous pouvons te faire confiance. De cela je suis sûr.

Le courrier n'était plus qu'un petit point sur l'horizon du soleil couchant.

— Lorsque cette guerre sera finie, reprit l'enchanteur, peut-être m'expliqueras-tu qui tu es exactement et d'où tu viens. Tu me parleras

de ton monde... Je suis familiarisé avec des idées qui paraîtraient étranges à n'importe qui, ici. Ton récit me passionnera, il me permettra d'approfondir mes connaissances... Si tu es bien celui que je crois...

— Qui sait ? répliqua Blade en souriant. Varyg parut déconcerté une seconde, puis comprit la moquerie et se mit à rire :

— J'ai ma réponse.

Tournant le dos à la steppe qu'envahissait l'obscurité, les deux hommes revinrent vers le campement pour se joindre à la fête.

CHAPITRE XIX

Le conseil de l'armée du Nord – Dervinn, Karina, Blade, Varyg et Kew – avait décidé d'accorder à ses troupes une journée de repos avant de prendre le chemin de la Cité Noire.

La route serait longue jusqu'à la Désolation, ces terres maudites où se tapissait l'entité maléfique nommée Yslis.

Le plus inquiétant était l'absence d'informations. Personne n'avait jamais atteint la Cité Noire. Personne, du moins, n'en était revenu pour en parler. Les légendes les plus incroyables circulaient parmi les soldats, colportées d'un groupe à l'autre en s'enflant de détails. Yslis était une monstrueuse araignée, Yslis était un stège à dix têtes crachant le feu, une brume impalpable qui s'infiltrait dans les poumons, envahissait le corps de sa victime en brûlant tout l'intérieur et ressortait par les yeux comme une encre de cauchemar. Yslis était tout cela et bien d'autres choses encore.

Mais on ne *savait* rien, pas même à quoi ressemblait la Cité. Blade avait demandé à Varyg de lâcher les faucons qui l'avaient accompagné. L'enchanteur avait été formel : « Impossible. Mes oiseaux ne survolent jamais la Désolation. »

Bref, tout le monde en était conscient, attaquer la Cité Noire serait un véritable saut dans l'inconnu.

*
* *

Depuis deux jours, l'armée des Territoires du Nord avait repris sa marche vers le Sud et la Désolation, refaisant en sens inverse le chemin suivi, depuis la côte, par l'armée d'Yslis.

Les stèges chargés de combattants progressaient rapidement sur la piste qu'avaient tracée les milliers de pieds des croisés, et qui traversait la steppe herbue presque en ligne droite, comme une gigantesque balafre.

Au matin du troisième jour, ils atteignirent enfin la plaine côtière que Blade et ses amis avaient vue dans le miroir de l'enchanteur. Sur leur gauche, l'océan aux eaux gris fer mugissait sans répit. Un vent frais balayait l'espace entre la mer et les premiers contreforts des montagnes. Ils continuèrent leur avancée le long de la côte, jusqu'à

atteindre la rivière des Sanglots. Le fleuve était à son embouchure à peine plus large qu'en amont, où Blade et Dervinn l'avaient traversé. Une sorte de pont flottant reliait les deux rives. De l'autre côté, coincée entre la rivière et l'océan, s'étendait la petite ville d'Omphale, auparavant citée de pêcheurs et de marchands, que l'armée d'Yslis avait entièrement dévastée.

Le spectacle des murs calcinés, le silence qui régnait dans les rues désertes étaient les mêmes qu'à Millmarch. Blade et ses compagnons y étaient préparés. Mais ce fut un choc terrible pour les hommes du Nord. Rien dans cette vision d'apocalypse ne leur rappelait la bruyante cité d'Omphale, animée, vivante, réputée dans toute la région pour la qualité de ses vins, la ruse de ses marchands et la beauté de ses femmes.

Emportée au rythme placide des stèges, l'armée du Nord traversa les ruines incendiées dans un silence de mort et s'enfonça dans les Territoires du Sud.

*
* *

Ce n'est que vers midi qu'on constata les premières désertions.

Blade et les membres du conseil de guerre, installés sur le stège de tête, furent avertis par un appel qui passa d'équipage en équipage.

— Déserteurs ! Déserteurs ! criait-on.

Dervinn se retourna.

— Combien ?

Les cris fusèrent :

— Un chez nous !

— Un autre ici !

— Et chez vous ? Personne ?

— Non !

— Un ici !

On fit les comptes : onze mercenaires s'étaient évanouis dans la nature, profitant du sommeil ou de l'inattention des autres pour sauter à bas des stèges.

Dervinn bouillait de rage.

— Les traîtres !... Les lâches !... Il faut les rattraper. Je les étranglerai de mes propres mains !

Blade haussa les épaules.

— Onze hommes seulement ? Eh bien, qu'ils filent et qu'ils s'usent les pieds jusqu'aux genoux ! Nous n'allons pas perdre de temps à leur

courir après !

Dervinn se tourna vers lui d'un bloc, les yeux fulgurants.

— Tu prends ça bien à la légère ! Tu disais pourtant que nous aurions besoin de chaque homme !

— C'est vrai. Mais ceux qui nous suivrons jusqu'au bout sont les seuls dont nous ayons vraiment besoin. Il vaut mieux que les indécis nous lâchent maintenant plutôt qu'en plein combat. Crois-moi, il n'y a rien de pire ! Des désertions, nous en aurons d'autres avant d'arriver à la Cité Noire. Mais lorsque nous affronterons Yslis, ce sera avec la meilleure armée possible.

Dervinn ne semblait guère convaincu et Blade lui-même était loin d'éprouver l'assurance qu'il montrait. Il comprenait très bien ce que ressentait le prince. Comme tous les autres, d'abord, il était inquiet de ne rien savoir de leur ennemi. De plus, les jours écoulés lui avaient fait prendre conscience de son inexpérience : il s'était aperçu qu'un bon guerrier, sûr de lui dans les combats individuels, ne s'improvise pas par magie chef d'une armée d'un millier d'hommes. En réalité, même s'il restait le commandant officiel des soldats d'Urgel, il s'appuyait de plus en plus sur Blade.

Oui, Blade comprenait très bien tout cela, mais l'heure n'était pas au doute. Il devait contraindre Dervinn à assumer coûte que coûte son rôle de leader, tuer en lui ce dangereux sentiment de découragement. Aussi reprit-il d'une voix ferme :

— Nous n'avons aucun moyen d'imaginer ce qui nous attend, d'accord. *Mais Yslis non plus !* Pour la première fois, Yslis va devoir affronter la résistance consciente de ses victimes. Nous ne sommes plus des pions. Nous n'attendons plus qu'il vienne nous chercher, c'est *nous* qui allons le chercher. Nos armes sont peut-être ridicules comparées aux pouvoirs des Puissances, mais nous nous battons tous de notre mieux. Toi, moi, Karina, Kew et Varyg... Les mercenaires fidèles, les gardes de ton père. Et nous allons vaincre, parce que Yslis va s'apercevoir que, si nous refusons de tomber dans ses pièges, il ne peut rien contre nous.

Un court silence suivit ce discours, puis Dervinn finit par lâcher d'un ton sourd :

— Puisses-tu avoir raison...

— Il a raison, intervint doucement Varyg.

Karina posa une main sur le bras de son frère.

— Aie confiance, Dervinn. Quelques hommes ne changeront rien en définitive. Que les plus lâches désertent, tant pis pour eux ! Ils regretteront bientôt de ne pas avoir participé à notre victoire ! conclut-elle en riant.

Dervinn leva les yeux vers eux puis se mit debout sur la plateforme qui oscillait légèrement au rythme de la marche de leur monture. Le visage tourné vers ses soldats, il hurla à pleins poumons.

— Mort à Yslis ! Mort à Yslis !

Le cri fut repris par tous les hommes, jusqu'à ceux qui formaient l'arrière-garde, et roula comme un tonnerre sur la steppe, tandis que les stèges, de leur pas placide, les emportaient vers la Cité Noire.

CHAPITRE XX

Le surlendemain, en fin d'après-midi, ils arrivèrent en vue de la Désolation.

Il n'y avait pas de zone intermédiaire. Un pas séparait la steppe du Sud de cette étendue de pierre vitrifiée. La frontière entre les deux mondes était aussi nette qu'un trait de rasoir.

La lumière du couchant dessinait d'étranges ombres entre des pics acérés et des arêtes rocheuses, où on pouvait voir, par un effort d'imagination, les arbres et les collines qu'ils avaient été, il y a bien longtemps, avant que l'érosion n'égalise leurs formes, créant ce paysage lunaire. La Désolation étendait ses nuances de gris et de noir, à l'infini semblait-il, en tout cas aussi loin que les yeux pouvaient porter. L'immobilité de ce décor figé, l'aspect lisse du sol, poli comme une surface de marbre, les silhouettes spectrales du relief, donnaient au paysage l'allure d'un tableau expressionniste soudain devenu réalité.

C'était le royaume du vide, de la mort, du néant. Un monde pétrifié depuis longtemps sans espoir de renaissance.

Du haut d'une colline, la troupe silencieuse regarda le territoire que, depuis l'enfance, ils avaient appris à redouter.

Un campement fut rapidement établi sur le sommet aplati de la colline. Les soldats allumèrent une vingtaine de feux, espacés sur un vaste cercle, et disposèrent debout, comme une sorte de muraille discontinue, les plates-formes dont ils avaient débarrassé les stèges. Les animaux eux-mêmes étaient rassemblés au centre du camp. Blade sourit : cela évoquait irrésistiblement un camp de pionniers du Far West.

Sur les conseils de Blade, Dervinn choisit quelques hommes pour servir de sentinelles pendant la nuit, puis, après un dîner morose et vite avalé, tous s'enroulèrent dans leurs couvertures près des feux.

*
* *

Blade se réveilla en sursaut, l'esprit clair. Contre lui, le corps souple et chaud de Karina s'étira. Ils n'avaient pas osé faire l'amour au milieu du campement, malgré l'envie qu'ils en avaient.

Blade hésita à la réveiller ; et pourtant, son instinct l'avait rarement tiré du sommeil sans raison...

Il faisait nuit noire : la lune pointait à peine derrière un tissu serré de nuages. À peu de distance de Blade, un feu agonisant couvrait ses dernières flammes au milieu de braises incandescentes. Et Blade crut voir quelque chose, un mouvement furtif et silencieux...

Il se redressa. C'est alors qu'il entendit, si faible qu'une oreille moins exercée l'eût ignoré, un son qu'il connaissait bien : le râle sifflant d'un homme qu'on égorge.

Il fut debout d'un bond et saisit sa hache. Une nouvelle ombre passa derrière le feu et fut éclairée un court instant par la flamme. Blade ne savait pas de qui il s'agissait, mais ce n'était certainement pas un mercenaire ou un des guetteurs.

— Alarme ! tonna-t-il. Alarme !

Il fut bientôt rejoint par Dervinn, torse nu, impressionnant avec sa lourde épée de combat.

— Qu'est-ce que... ? dit Dervinn.

Il ne termina pas sa phrase : une silhouette réapparaissait dans la faible lumière du feu, un poignard brillant à la main. Dervinn se précipita.

Un double sifflement dans l'air, suivi d'un unique craquement, et l'intrus ne fut plus une menace.

Blade regarda autour de lui le camp plongé dans l'obscurité piquetée des feux mourants et maudit les nuages qui masquaient la lune rousse au moment où ils avaient le plus besoin d'y voir clair.

Une seconde silhouette, venant de l'intérieur du camp, se profilait dans la lueur étouffée des braises. Blade fonça, empoigna un tissu rugueux et ramena brutalement l'homme en arrière, vers le feu.

Son adversaire était vêtu d'une longue robe brune, et une sorte de cagoule de toile masquait ses traits. Il leva son poignard. Blade le lui fit voler d'un revers de lame puis lui envoya le fer de sa hache dans l'estomac. Avec un hurlement d'agonie, l'autre se cassa en deux.

Blade arracha sa cagoule. L'assaillant était humain, bien humain. Son visage n'était pas figé comme celui des morts vivants. Celui-là ressentait la douleur, pas de doute. Il s'était écroulé à terre près du feu et se tordait, les yeux fous, pleins de rage, les lèvres relevées dans une grimace de souffrance.

Un dernier spasme annonça sa mort. Et soudain, sous les yeux fascinés de Blade, le visage de l'homme commença à se transformer.

D'abord la bouche s'ouvrit lentement et le cou crispé se détendit. Puis la peau se mit à foncer, à se ratatiner, les orbites se creusèrent

comme si, sous les paupières, les globes oculaires étaient aspirés de l'intérieur. Le corps lui-même perdait toute épaisseur, le tissu qui le couvrait s'affaissa, les pieds chaussés de sandales se recroquevillèrent. Une fraction de seconde, Blade vit le masque d'une momie, puis le processus de dessèchement s'accéléra. Les traits se défirent, le visage n'avait plus rien d'humain, ce n'était plus qu'une masse informe, broyée par une main invisible. Bientôt, il ne resta plus de l'adversaire de Blade qu'une poignée de poussière.

Blade se redressa, un peu secoué par ce qu'il venait de voir. À ce moment, les nuages masquant la lune se déplacèrent et la clarté inonda le campement.

Les hommes en robe brune étaient partout !

Et ils ne tentaient pas de s'enfuir. Tout au contraire. Armés de leur poignard, ils attaquaient.

Ils enfonçaient leur arme dans le cou d'un soldat à moitié endormi, l'égorgeaient d'un mouvement vif du poignet, passaient rapidement à un autre, refusant le combat quand devant eux se dressait un adversaire bien réveillé. Ils agissaient avec une terrible coordination, dans un ballet mortel que rien, semblait-il, ne pourrait arrêter. On aurait dit une bande de loups.

Face à eux, les soldats du Nord, encore hébétés par leur réveil en sursaut, paraissaient bouger au ralenti. Les intrus, compris Blade, allaient, malgré leur infériorité en nombre, infliger un maximum de pertes.

Il se lança dans la bataille, coupa la route à un homme en robe brune et le décapita d'un revers de hache.

— Encerchez-les ! hurla-t-il. Rabattez-les vers l'intérieur !

Dervinn et Karina comprirent aussitôt la tactique. Rassemblant leurs hommes autour d'eux, ils repoussèrent les attaquants vers le centre du camp, les acculant contre le troupeau de stèges.

Galvanisés, les soldats emprisonnèrent les assaillants dans une muraille de haches et d'épées et les tuèrent jusqu'au dernier.

Et tous les cadavres, l'un après l'autre, tombèrent en poussière sous leurs yeux.

Des rangs des soldats s'élevèrent des cris horrifiés. « Sorcellerie ! Sorcellerie ! » Le mot circulait, repris par des dizaines de voix.

Médusé, Dervinn contemplait à ses pieds ce qui avait été, quelques instants plus tôt, un ennemi enragé : une robe vide étalée sur le sol, une paire de sandales et une cagoule de toile.

— Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ?... murmura le prince.

— Les prêtres d'Yslis, dit calmement Varyg.

— Mais, ils ont...

— Disparu ? En effet. Je n'ai jamais vu une chose pareille. De la nécromancie à l'état pur.

— Pourtant, ce n'étaient pas des zombis ! remarqua Blade.

— Il faut croire qu'Yslis a consacré plus d'énergie à maintenir ses prêtres en état de fonctionner. Après tout, il lui a fallu un millier d'années pour se reconstituer un culte. Sans doute s'est-il asservi les voleurs et les pillards attirés par les prétendus trésors de la Cité Noire... Il a dû leur accorder le bénéfice d'une semi-immortalité en échange de leur dévotion.

— En tout cas, intervint Blade, qu'ils nous aient attaqués est bon signe.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Si Yslis a pris la peine d'envoyer ses prêtres, c'est qu'il a peur.

Varyg, Dervinn et Karina se regardèrent puis ébauchèrent un sourire. Blade avait raison : Yslis les craignait.

Leur joie retomba lorsque l'un des officiers de la garde royale vint faire son rapport. Une centaine d'hommes avaient succombé sous les coups de poignard des prêtres.

Toutes les sentinelles étaient mortes égorgées, pour n'avoir pas compris à quel point leur mission était essentielle.

— Combien d'assaillants ? demanda Dervinn.

L'officier avala laborieusement sa salive, le regard fuyant.

— Nous avons compté une trentaine de... une trentaine de robes...

Il leur apprit aussi que d'autres mercenaires s'étaient enfuis, onze exactement.

— Les traîtres ! explosa Dervinn. Que ces couards pourrissent dans la Désolation !

Les mercenaires n'avaient dans le passé livré que des batailles ponctuelles, de simples escarmouches en regard de ce qu'ils avaient connu depuis leur départ de Merveilles. Le combat contre les morts vivants, la traversée des ruines d'Omphale et, pour finir, cette attaque sournoise, en pleine nuit, par ces créatures d'épouvante qui tombaient en poussière dès qu'on les tuait. Aucun des soldats – même les gardes d'Urgel au moins soudés par leur fidélité au roi – n'était préparé à affronter cela. Le choc avait eu raison des nerfs des moins solides.

Blade pouvait les comprendre, il espérait simplement que ceux qui restaient s'aguerrissaient, faisaient leur apprentissage au fil des jours.

L'exode des déserteurs se poursuivait tout le reste de la nuit.

Blade, Dervinn et Karina n'arrivaient pas à retrouver le sommeil. À la première ombre qu'ils virent quitter le camp en douce, Dervinn posa sa main sur la poignée de son épée, prêt à dégainer. Blade l'arrêta d'un geste.

— Laisse.

Le prince hésita, consulta sa sœur du regard, puis reposa sa lame avec un grognement de frustration.

Au matin, les hommes déjeunerent, puis, lorsque le soleil chassa la froidure nocturne, ils levèrent le camp.

Une autre surprise les attendait : les stèges refusèrent catégoriquement de poser le pied sur la surface de la Désolation. Blade se rappela du sort qui attendait celui qui forçait ces placides animaux, mais les conducteurs reculèrent avant qu'un accident ne se produise.

— Il fallait s'y attendre, marmonna Karina.

— Bon, nous n'avons pas le choix, renchérit Dervinn en se tournant vers les mercenaires. Vous ! Prenez le matériel de campagne dans les fontes des stèges. Emmenez le maximum de provisions.

Ainsi fut fait, et c'est donc à pied qu'une troupe peu enthousiaste s'engagea dans la Désolation.

CHAPITRE XXI

La première chose qui les frappa, ce fut l'absence du moindre bruit. Comme s'ils étaient entrés dans un monde de ouate. Les pieds des soldats auraient dû marteler le sol. Mais on n'entendait rien, tous les sons étaient étouffés, absorbés. Les chants qui jusque-là avaient égayé les longues marches s'étaient tus. C'est à peine si on percevait sa propre voix. Les cris devenaient des chuchotements et bientôt, chacun s'isola dans une bulle de silence.

La terre vitrifiée avait été égalisée par le temps, au point de ne plus être qu'une surface lisse parcourue de poussière fine que le vent, caracolant sur le relief tourmenté, soulevait en tourbillons spectraux.

Les hommes étaient comme écrasés par le poids des superstitions pesant sur l'endroit. Blade lui-même, gagné par la contagion, jetait des coups d'œil nerveux au paysage lunaire. Ici, une colline ressemblant à l'arête osseuse d'une créature préhistorique enterrée ; là, un piton squelettique et déchiqueté : l'endroit offrait une infinité de recoins d'ombre, une infinité de cachettes potentielles. Une armée entière aurait pu se dissimuler là, prête à fondre sur eux...

Blade se demanda si, dans ce cas, il aurait pu la déceler par les mille et un signes qui trahissent une présence humaine. Ses sens lui semblaient anesthésiés, comme si le morne paysage déteignait sur eux.

La Désolation. Jamais nom n'avait été aussi mérité...

Juste derrière le trio de tête formé par Blade, Dervinn et Karina, Varyg avançait les yeux à demi fermés, ses lèvres murmurant des incantations muettes ; par moment, il relevait la tête et, tel un chien humant une odeur, semblait percevoir une infime vibration de l'atmosphère.

Ils progressaient depuis une heure – du moins Blade l'estimait-il d'après la position du soleil, car ici, la notion même de temps semblait abolie – lorsque l'enchanteur saisit l'épaule de Dervinn qui fit un bond nerveux.

— À partir de ce moment, il vaut mieux que je prenne la tête, dit-il avec une tranquille assurance.

Tous restèrent bouche bée. Le ton de l'enchanteur n'admettait aucune réplique.

Bien sûr, se dit Blade. La Cité Noire ne devait plus être loin. Ils

entraient de plain-pied dans le domaine de la magie, celui de Varyg.

Il passa un instant aux côtés de l'enchanteur qui marchait, très droit, serein. Et Blade, décrypteur d'âmes, lut dans l'expression de l'homme ses émotions enfouies.

Tempérée par une conscience aiguë de l'importance de sa mission, l'exaltation d'être à même, pour la première fois – et peut-être la dernière –, d'utiliser ses pouvoirs dans toute leur plénitude, et non bridés par les interdits nés d'une expérience malheureuse.

Blade se recula et se laissa guider. Pour l'enchanteur, il s'agissait d'un moment d'exception, sans doute le point culminant de toute son existence.

Mais toutes ces considérations furent oubliées quelques instants plus tard. Lorsqu'ils arrivèrent à la Cité Noire.

*
* *

Elle s'étendait là, en contrebas d'une colline dont les ondulations, telles des vagues, venaient lécher ses murailles.

Chacun d'entre eux avait eu dans la tête une image de la Cité Noire, fondée sur les rumeurs ou les ressources de son imagination. Mais personne ne s'était attendu à une telle splendeur.

Pourquoi l'appelait-on la Cité Noire ? se demanda Blade. Ses rues, ses murs ruisselaient de lumière, éclatants sous les rayons du soleil. Le toit des palais, les tours étaient faits des métaux les plus précieux, irisés des couleurs les plus délicates. Ses avenues paraissaient pavées d'émeraude et de rubis. Avec les fluctuations de lumière, la ville elle-même semblait changer de teintes, ondulant tel un arc-en-ciel mouvant.

Une oasis dans le désert de la Désolation, voilà ce qu'était la Cité. Un monde de beauté, donnant envie d'aller s'y noyer, se perdre dans son infinie perfection...

Les autres ressentaient la même impression. Certains firent un pas en avant...

Un signal d'alarme retentit dans l'esprit de Blade, qu'il s'efforça en vain d'étouffer. Comme un insecte il vrombissait autour de ses pensées, tentait de percer sa conscience, l'arrachant par paliers à la contemplation émerveillée de la cité d'Yslis...

Yslis le Tentateur...

Yslis le magicien suprême...

Yslis le maître de l'illusion !

Blade se sentit émerger brutalement d'une véritable hypnose et cligna des yeux devant l'horrible réalité.

Il n'y avait pas de collines aux pentes douces menant à une ville de lumière. Il y avait là, sous ses pieds, un précipice vertigineux, une paroi verticale aux arêtes aiguës.

Il se figea sur place, le souffle coupé, s'aperçut que les autres continuaient à avancer vers...

— KARINA !

Le cri jaillit des lèvres de Blade et, en même temps, sa main agrippa le bras de la princesse, perdue dans son adoration muette. Il la saisit alors même que le sol manquait sous ses pas.

Elle s'écroula sur le sol noir, au bord de l'abîme. Des fragments de roche vitrifiée roulèrent dans le vide, rebondissant sur la paroi en n'éveillant que de faibles échos. Blade tira la jeune femme en arrière.

Kew, qui marchait le tout premier, juste devant Varyg, n'eut pas cette chance. Il se trouvait à deux mètres de Blade, trop loin pour que celui-ci puisse agir. Le vide l'avalait. Le temps d'un battement de cœur, et l'air vibra de son hurlement, au moment où l'homme réalisait son erreur.

Son corps tournoya dans l'air comme une poupée de son, se déchirant aux saillies acérées de la falaise, pour aller s'écraser une centaine de mètres plus bas, sur une avancée de la paroi. Le précipice se poursuivait au-delà par un profond canyon bordant la cité.

Même à cette distance, Blade voyait une tache rouge s'agrandir autour du cadavre de Kew.

— Arrêtez ! hurla Varyg. C'est un sortilège d'Yslis !

La plupart des hommes s'immobilisèrent, troublés par les paroles de l'enchanteur. Ils s'ébrouèrent, comme au sortir d'un rêve, mais pour eux l'illusion persistait. Quelques-uns d'ailleurs continuèrent leur marche vers la ville et disparurent comme Kew, engloutis par le vide.

Varyg joignit les mains. Un feulement rauque naquit dans sa gorge, puis explosa en un cri guttural alors qu'il jetait ses deux mains en avant.

Aussitôt, la ville de lumière se ternit, les couleurs la désertèrent. En une fraction de seconde, les soldats n'eurent plus sous les yeux qu'un amas de roche noire charbonneuse, une ville fantôme qui n'était que le prolongement, le symbole même de la Désolation. La vision était sinistre, donnait une impression d'infinie vieillesse.

Ils se tenaient au bord de la falaise, contemplant la Cité Noire.

Dervinn se tourna brusquement vers Varyg.

— Kew est mort par ta faute ! cracha-t-il, ses yeux encore étrécis

par la rage et la peur. Pourquoi tu ne nous as pas prévenus plus tôt ? À quoi servent ces pouvoirs dont tu nous rebats les oreilles depuis des années ? À rien !

Varyg le regarda bien en face.

— J'ai autant de peine que toi pour la mort de Kew. C'était un agréable compagnon, généreux, plein de courage, et je regrette terriblement de ne pas avoir pu le sauver. Mais la magie n'est pas une science exacte. C'est un art, fait d'embûches et de chemins compliqués. Mes pouvoirs, tu les connais, tu les as vus à l'œuvre, je n'ai plus besoin de prouver qu'ils existent. Ils sont plus faibles que ceux des Puissances, c'est vrai.

» Mais, dans le cas contraire, poursuivit-il avec froideur, si j'étais plus fort qu'Yslis, c'est peut-être moi qui serait à sa place, là-bas, dans la Cité Noire...

Pour atténuer un peu la menace voilée, il ajouta :

— Ton père et ses prédécesseurs ont tout fait pour garder la magie sous contrôle. Ils ont bien fait, c'était le seul choix possible. Pourtant, il faut maintenant en accepter les conséquences...

Dervinn ne trouva rien à répliquer. Sa fureur restait intacte, mais il devinait que Blade et Karina ne l'approuvaient pas : reprocher à Varyg la mort de Kew était injuste. Après un dernier regard meurtrier pour l'enchanteur, il s'éloigna à grandes enjambées pour rejoindre Jarel-Lod et les officiers de la garde d'Urgel.

Un court silence s'installa. Blade pensait que Dervinn avait bien failli faire sortir Varyg de ses gonds. Le maître-sorcier avait un instant oublié sa prudence habituelle. Il avait montré que sa loyauté envers Urgel, si elle était sincère, n'en était pas pour autant acquise à tout jamais. Qu'il ne se considérait pas comme un sujet ordinaire et entendait être ménagé. Dervinn ne l'oublierait pas. S'ils survivaient, ces deux-là auraient quelques comptes à régler.

Il reporta son attention sur la Cité Noire.

— Il faut maintenant déterminer comment entrer dans la ville. Et localiser Yslis. Tu as une idée, Varyg ?

— Yslis sera au cœur de son domaine, le temple érigé par ses adeptes. Là ! Le bâtiment carré qui domine les autres. C'est là que nous le trouverons !

Il pointa le doigt, désignant un édifice assez massif situé au sommet d'un escalier d'une centaine de marches. Une large avenue y conduisait. C'était le seul espace dégagé. La ville elle-même, comme Merveilles, se composait d'un réseau tortueux de rues étroites et de maisons basses.

Blade mémorisait le plan de la ville. Retrouver le temple une fois entrés dans le dédale des rues ne présenterait pas de difficulté : sa position dominante devait le rendre visible de partout. Non, le problème, c'étaient les murailles gigantesques entourant la Cité Noire. Leur hauteur déjà – six ou sept mètres, estima Blade –, plus la vitrification qu'elles avaient subie leur donnaient un aspect inexpugnable, écrasant.

Mais, réfléchit Blade, la Cité Noire, pendant la guerre de la Désolation, avait été le théâtre de combats acharnés... Il emprunta la longue-vue de Karina et se mit à parcourir méthodiquement la ligne des remparts. Il n'était pas impossible que...

Et soudain il trouva ce qu'il cherchait. Une brèche dans la paroi. Là, les pierres s'étaient écroulées, formant une échancrure en V dans la muraille, réduisant la hauteur à franchir à deux ou trois mètres. Il continua son examen, repéra plusieurs autres failles, mais aucune offrant un accès plus facile que la première.

Il abaissa sa longue-vue.

— Je crois que nous avons un moyen d'entrer dans la Cité Noire.

*

* *

Il n'était pas question d'atteindre la ville par la falaise, ni même de récupérer le corps de Kew et des autres victimes de la magie d'Yslis. L'endroit où ils gisaient était totalement inaccessible.

Aussi durent-ils abandonner leurs compagnons et chercher un passage, qu'ils trouvèrent sous la forme du lit asséché d'un torrent.

Ils arrivèrent devant la ville et la contournèrent. Sur le flanc est se trouvaient des portes monumentales. Deux énormes battants enchâssés dans le mur. Même des explosifs n'auraient pu en venir à bout. Ils continuèrent jusqu'à la brèche repérée par Blade.

Celui-ci fit la grimace. Il avait sous-estimé la hauteur des murs. De plus – ce qu'il ne pouvait voir du haut de la falaise –, les éboulis avaient disparu alors qu'il comptait les utiliser pour escalader la muraille. Il y avait en fait cinq bons mètres à franchir jusqu'au creux de la brèche, sur une surface lisse n'offrant aucune prise.

Si les hommes passaient un par un, cela leur prendrait des heures. Impossible... Yslis ne s'était plus manifesté depuis l'épisode de la falaise, mais il gardait sûrement en réserve quelques tours. Des guerriers noirs pouvaient surgir à tout moment... Aucun ne s'était encore montré, comme si Yslis était curieux de voir comment ses adversaires allaient investir sa ville.

— Alors ? fit Dervinn, les mains posées sur les hanches. Comment allons-nous grimper là-haut ? Tu as une idée ?

— Je crois bien que oui, répondit Blade.

*

* *

Les techniques les plus simples sont souvent les meilleures ; celle du grappin a fait ses preuves au cours des âges. Et surtout il est très facile d'en improviser un. Ce que fit Blade, avec deux haches entrecroisées aux manches solidement retenus par un lacet de cuir, et reliées à la corde la plus longue qu'il avait pu trouver.

Blade fit tourner le grappin, et, au deuxième essai, accrocha le bord de la brèche. Dervinn et Karina tinrent la corde, légèrement tendue vers l'arrière pour éviter que Blade ne heurte la muraille.

En grimpant les cinq mètres qui le séparaient de son objectif, Blade sentit un picotement lui hérissier la nuque. En se déplaçant ainsi, alors que la clarté du soleil inondait la Désolation, il se sentait nu, vulnérable ; il ne pourrait seulement saisir l'arc qu'il portait dans son dos.

Il entendit des cris venant d'en bas et leva la tête.

Tout en haut du rempart, sur le chemin de ronde, deux silhouettes masquées de noir l'attendaient. Il hésita une fraction de seconde puis poursuivit son ascension.

Il prit pied dans le creux de la brèche ouverte en V dans la paroi. Il lui restait cinq ou six mètres à franchir pour atteindre le chemin de ronde. Ce serait facile, en utilisant les saillies que formaient dans l'épaisseur du mur les pierres restées en place.

Il récupéra son grappin et commença à s'élever, en choisissant la branche droite du V. À mi-hauteur, il fit une pause et leva la tête.

Les deux guerriers noirs s'étaient déplacés. Apparemment insensibles au vertige, ils se tenaient debout sur une poutre jetée comme un pont au-dessus de la brèche pour que le chemin de ronde ne soit pas interrompu.

Blade sourit : il allait peut-être se débarrasser de ces deux-là sans trop d'efforts.

Il prit le grappin en main, le fit tourner et le lança. Les haches entrecroisées passèrent au-dessus de la poutre puis redescendirent en l'entourant. Blade donna un coup sec et son grappin improvisé s'enroula plusieurs fois autour de la poutre. Il s'arc-bouta de son mieux contre l'épaisseur de la muraille et tira violemment sur la corde.

L'extrémité droite de la poutre quitta son appui et le sol se déroba sous les pieds des soldats noirs, qui tombèrent comme des pierres au bas du rempart, frôlant Blade au passage.

Celui-ci ne perdit pas de temps à voir comment les soldats d'Urgel s'occupaient d'eux, il continua son escalade et prit pied sur le chemin de ronde. Penché au-dessus du vide, il cria : « Dervinn ! Karina ! Retournez vers les portes ! », puis jeta un regard vers l'intérieur de la ville.

Les rues étaient désertes là où il avait redouté de voir une armée de soldats noirs en guise de comité d'accueil. Le silence était total, compact, donnait l'impression d'être devenu sourd.

À une trentaine de mètres devant Blade, juste avant les portes monumentales, un escalier plongeait vers la ville, collé à la paroi. Sur le palier intermédiaire se dressaient trois guerriers, impavides, la tête levée vers lui.

« Trois seulement ? » pensa Blade. Décidément, Yslis jouait avec lui, lui opposait des adversaires en petit nombre, par vagues espacées, comme s'il voulait plutôt tester sa résistance que l'arrêter vraiment.

Il s'empara de son arc et, sans fioritures, abattit d'une flèche en plein cœur les trois soldats. Sans un cri, les hommes basculèrent en arrière et allèrent s'écraser au pied des remparts.

Blade descendit à toute allure l'escalier qui jouxtait les portes. C'était ça qu'il avait en tête : même si Yslis et ses créatures pouvaient vivre retranchés dans la Cité Noire, il avait bien fallu que les portes s'ouvrent pour laisser entrer les prisonniers, ceux de Millmarch et les autres. Le mécanisme devait fonctionner.

Les portes étaient fermées par un complexe système de chaînes et de poulies qui se terminait par une roue, semblable à la barre d'un navire. Blade fit jouer ses puissantes épaules, étira ses bras.

Deux soldats tentèrent de s'interposer ; un simple revers de hache leur ôta toute intention belliqueuse. Puis Blade s'arc-bouta contre la roue, et força. Plus... Plus encore, alors que son esprit comme ses muscles se tendaient vers sa tâche impossible.

Un grincement d'outre-tombe retentit dans la machinerie. Blade poussa encore, faisant saillir muscles et veines. Des gouttes de sueur lui dégoulinèrent dans les yeux.

Les portes pivotaient. Lentement... Insensiblement... Elles libérèrent un espace assez grand pour dévoiler la haute stature de Dervinn. Celui-ci entra, Jarel-Lod sur ses talons ; ils se placèrent à côté de Blade et saisirent à leur tour la roue. Leurs forces conjuguées achevèrent de faire fonctionner le mécanisme. Avec un raclement sourd, la porte s'ouvrit toute grande.

Le trio s'en écarta, le cœur battant. Blade s'appliqua à ignorer la tension dans ses muscles et se relâcha entièrement. Dervinn et Jarel-Lod avaient eux aussi les joues rougies et le cœur battant.

Les gardes royaux se déversèrent par l'ouverture, suivis des mercenaires.

— Gardes ! cria Dervinn.

Ceux-ci vinrent se masser à droite de la porte, en bon ordre. Les mercenaires, eux, fonçaient : ce premier succès avait fait fondre le poids des superstitions. Cette ville n'était finalement qu'une cité comme une autre. Elle pouvait donc être saccagée – et surtout pillée...

Dervinn tendit la main et attrapa un des mercenaires par le col, le soulevant presque de terre.

— Tu vas m'écouter, graine d'allose !

— Laisse-le filer, lui conseilla Blade. Laisse-les partir à la chasse des soldats noirs ! Pendant ce temps, nous nous occuperons d'Yslis.

Dervinn réfléchit une demi-seconde avant de relâcher le mercenaire interdit qui regarda tour à tour les deux guerriers, Karina, Varyg, puis fila, rejoignant la meute vociférante.

Elle se déversa dans l'avenue, puis s'amenuisa au fur et à mesure que les hommes se répandaient dans les rues de la ville vitrifiée. Quelques cliquetis d'armes, quelques échos de rire témoignèrent du peu de résistance qu'ils rencontraient.

Blade et ses compagnons regardèrent devant eux. Une rue s'ouvrait juste en face, menant visiblement au temple qu'ils voyaient par-dessus les toits des maisons.

— Allons-y ! lança Blade.

Et, suivis des gardes royaux, les trois hommes et Karina s'enfoncèrent dans les rues de la Cité Noire.

*

* *

Rien ne vint interrompre leur avance. D'ailleurs, les deux cents gardes royaux formaient un mur compact, prêt à tout, s'ouvrant à l'occasion pour tailler en pièces un soldat noir isolé.

Tout indiquait que la Cité Noire avait été une ville comme les autres, mais elle aussi frappée de vitrification. Les portes et fenêtres de la plupart de ses maisons étaient hermétiquement scellées ; ici et là, on pouvait distinguer des rues, des places, des escaliers, assez semblables à ceux de Merveilles, mais largement érodés par le temps. Tout comme la Désolation, la ville était morte, momifiée sur place par un sortilège mystérieux, et rien ne pourrait jamais la ressusciter.

Il y eut un semblant de résistance de la part des prêtres, à l'approche du temple. Les hommes en robe brune armés de poignards tentèrent de les arrêter. Mais, contrairement à la veille, les hommes du Nord étaient bien réveillés. Et, maintenant, ils avaient des amis à venger.

Les gardes royaux se jetèrent en avant et, en moins d'une minute, les robes brunes jonchèrent le sol.

Ils reprirent leur progression, Varyg en tête, jusqu'aux escaliers menant au temple.

*

* *

Varyg s'arrêta en haut des marches, interdit. Blade, Karina et Dervinn firent les derniers pas qui les séparaient du sommet.

Le temple était là, précédé d'un simple parvis. Des murs ornés d'étranges sculptures à demi effacées par le temps encadraient une grande porte entrouverte sur ses mystères. Et sur le parvis, le grand-prêtre était là, agenouillé.

Les attendant.

CHAPITRE XXII

Cette fois-ci, plus personne ne se laissa tromper par la robe chatoyante aux mille couleurs. Le grand-prêtre d'Yslis, puisque son habit le désignait ainsi, était l'ennemi.

Les gardes s'immobilisèrent à distance respectueuse. Varyg eut un geste pour retenir les combattants.

— Il est à moi, dit l'enchanteur.

Et il se plia pour venir s'asseoir en position du lotus.

Le grand-prêtre remua à peine ; il se contenta de lever négligemment le doigt... Et l'un des gardes se métamorphosa en une torche hurlante. Les flammes le consumèrent en un clin d'œil, ne laissant que quelques cendres éparses. Il fallut toute leur maîtrise aux autres pour ne pas s'enfuir, frappés d'épouvante.

— C'est tout ce que tu sais faire face à un maître-sorcier ? lança Varyg.

— Méprisable crétin ! grinça l'homme à la robe de couleur. Yslis vous dévorera tous !

— En attendant, dévore ceci !

Et l'enchanteur croisa les doigts, émettant son habituel feulement. Son adversaire parut frappé par une vague invisible, puis sourit.

— Tu me déçois !

Il leva une main, les doigts écartés.

C'est alors que des silhouettes sortirent par la porte du temple. Une douzaine de soldats noirs, portant les masques de cuir. Chacun d'eux était un géant à la poitrine large comme un tonneau, luisante de sueur. Sous leurs masques, leurs yeux n'étaient plus que des lacs de braises rougeoyantes. Ils serraient et desserraient convulsivement les mains, n'attendant qu'un signe pour se précipiter sur l'adversaire. Cette vision aurait glacé le sang du plus téméraire, et même Dervinn et Karina pâlirent.

— Voici une des facettes de l'art des nécromants, dit le grand-prêtre en désignant les douze tueurs. Ce sont des guerriers possédés par Yslis, comme les autres. Mais ceux-ci ont eu le temps de passer les portes de la mort pour plonger jusqu'en enfer et en revenir. Et il semblerait que leur voyage ne les ait guère mis de bonne humeur !

Il referma brusquement la main et les douze guerriers se ruèrent, avides de massacre, tels des berserkers mythiques, l'essence même de la force brute et destructrice.

Blade resserra les doigts sur le manche de sa hache. Dervinn et Karina dégainèrent leurs épées. Varyg, lui, traça du doigt un signe cabalistique sur sa main, grogna un mot magique, et tendit les mains, l'une après l'autre, comme des gueules de canon frappées par le recul.

Et de ses doigts jaillit la foudre.

Un déluge de boules de feu s'abattit sur les douze tueurs, provoquant d'énormes explosions sur le parvis, faisant trembler le sol. Blade vit un des guerriers voler littéralement en éclats. Ses entrailles n'étaient que des masses sèches au relent de pourriture. Encore une simple illusion ? Blade décida de ne pas s'en assurer, du moins pas tout de suite. Un des berserkers s'approchait, sonné par l'explosion qui avait roussi sa poitrine ; Blade l'ouvrit de haut en bas d'un formidable coup de hache.

Son corps ainsi dévoilé était celui d'une momie desséchée.

Les douze êtres avaient succombé à l'assaut de sorcellerie, qui s'interrompit brusquement. Varyg joignit alors les mains, puis les étendit. De ses paumes jaillirent des vents spectraux qui, bien vite, prirent une semi-consistance et une forme, celle d'un monstrueux dragon lové sur lui-même, menaçant le grand-prêtre de ses crocs. Celui-ci fit une autre passe et fit naître un second dragon tout aussi immatériel. Les deux bêtes fantomatiques entreprirent aussitôt de se dévorer, s'enroulant l'une autour de l'autre, plus encore, se lovant et s'entortillant en une boule compacte pour finalement disparaître, allant régler leur querelle dans un autre monde.

Match nul.

Blade voulut accélérer les choses en prenant son arc. Il décocha une flèche sur le grand-prêtre : sait-on jamais ? Mais l'homme s'entoura d'un léger halo bleuté, qu'aucun des trois traits tirés par Blade ne put traverser.

Le grand-prêtre ricana et fit un geste. Aussitôt, une pluie de dards s'abattit sur la troupe, une masse vrombissante prête à la déchiqueter... si Varyg, d'un mouvement circulaire de la main, n'avait pas créé un vortex qui engloutit l'essaim avant de se rétracter sur lui-même, comme s'il absorbait sa propre substance, pour finalement se dissoudre dans le néant.

Le visage de Varyg se crispa en une horrible grimace, et tout son corps se mit à trembler ; le grand-prêtre fit de même, alors que leurs magies s'affrontaient.

C'est alors que, subitement, le sol aspira Varyg. Là où il se trouvait

assis, la roche s'était soudain transformée en sables mouvants, noirâtres et visqueux. Quelques grosses bulles crevèrent à la surface avec un bruit obscène.

Interdits, ils regardaient tous l'endroit où l'enchanteur avait disparu... Puis un météore creva la surface boueuse avec un sifflement sauvage. Varyg, toujours dans la position du lotus, s'immobilisa en lévitation à un mètre du sol, et ses doigts crachèrent des éclairs que le grand-prêtre parvenait à détourner.

Blade, comme tous les autres, était rivé au sol par ce spectacle extraordinaire où se jouait la vie d'un monde. Mais, en même temps, il n'oubliait pas que, derrière la porte du temple, Yslis les attendait.

Combien de temps pouvait durer cet incroyable duel avant que les deux magiciens ne soient vidés de leur énergie ? Et puis, Varyg l'avait dit lui-même, ses pouvoirs étaient faibles comparés à ceux d'Yslis. Une fois déjà il avait succombé à ses sortilèges.

Blade décida d'agir. Il fallait aider l'enchanteur, faire basculer le combat en sa faveur. Laissant les autres les yeux attachés aux deux magiciens, il se glissa sur la droite de l'escalier et, longeant les murs, progressa vers le grand-prêtre et la porte qu'il défendait. Il remarqua au passage des petits tas de poussière corrompue qui témoignaient de la destruction des guerriers de l'enfer.

Blade arriva à la hauteur du grand-prêtre. Il prit son arc. Là où il se trouvait, il lui suffirait d'une flèche... Oui, mais le halo bleuté de protection entourait toujours sa cible !

En désespoir de cause, il se mit à faire des signes en direction de Varyg, tentant d'attirer son attention sans se faire remarquer du grand-prêtre.

L'enchanteur avait les yeux rétrécis et les dents serrées sous l'intensité de son effort. De même, le grand-prêtre était figé, les yeux grands ouverts sur un monde de sorcellerie que lui seul pouvait distinguer.

C'est Karina qui, la première, remarqua Blade. Il montra son arc à la princesse ; un éclair de compréhension passa dans les yeux de Karina. Elle s'approcha de l'enchanteur bloqué dans son bras de fer mental et lui murmura quelques mots à l'oreille. Varyg ouvrit les yeux, vit Blade, comprit et agit.

Son cri dut réveiller les morts de la cité fantôme ; il tendit les bras, et un mur de flammes incandescentes en jaillit.

Le grand-prêtre dut mobiliser son attention pour bloquer cette masse de feu. Et, ce faisant, il concentra vers l'avant l'essentiel de son halo.

Blade en profita, il ne mit qu'un clignement d'œil pour bander son

arc.

Le grand-prêtre, averti par son instinct, tourna la tête au moment même où la flèche partait. Au lieu de traverser son cou, elle entra dans sa bouche entrouverte et lui fracassa le crâne. Aussitôt, il baissa sa garde, et le mur de feu le frappa de plein fouet. Il fut projeté contre le mur du temple, et resta là, épinglé, le temps que la vague magique consume jusqu'à ses os.

La flamme se résorba, rejoignant les mains de Varyg qui, épuisé, s'effondra. Aussitôt, Dervinn et Karina bondirent pour lui prêter assistance. Blade regardait l'emplacement où se trouvait le grand-prêtre. Sa forme avait été imprimée sur le mur, une trace noire qu'un souffle de vent subit éparpilla. Il reçut une bouffée d'odeur de tombeau, surie, celle de quelque chose de mort depuis des siècles.

Son cœur bondit. La porte du temple, jusque-là entrouverte, se refermait lentement, tournant sur ses gonds sans le moindre grincement.

Blade ne prit pas le temps de réfléchir. Il se précipita en avant et se glissa dans l'ouverture, s'éraflant l'épaule contre la pierre. Une seconde plus tard, la porte se refermait derrière lui avec un claquement sourd. Il était prisonnier à l'intérieur du temple.

*
* *

L'enchanteur avait perdu toute son énergie : il n'était plus qu'un vieil homme frêle et décharné, vidé de sa substance. Et pourtant, ses lèvres s'entrouvraient sur un sourire, alors que Karina et Dervinn s'agenouillaient après de lui.

— Varyg ! pressa Karina, que...

Les mots lui manquèrent. L'enchanteur était mourant. Sa décharge finale avait englouti toutes ses forces vitales.

— J'ai... gagné, articula péniblement Varyg, les mots franchissant avec difficulté ses lèvres.

— Oui, répondit-elle, tu l'as vaincu !

— Il ne reste rien de lui, renchérit Dervinn d'une voix à peine tremblante. Regarde !

Il souleva le torse de l'agonisant, pour qu'il pût voir par lui-même.

— Tu es le plus grand enchanteur au monde ! dit Karina.

Varyg eut un grand soupir satisfait et ferma les yeux. Il mourut ainsi, un sourire béat aux lèvres.

Karina enfouit son visage contre la poitrine maigre de

l'enchanteur. Dervinn, plus ému qu'il ne voulait le montrer, grogna :

— Maudits sorciers ! Leurs maléfices les ont détruits l'un l'autre. Quel bien peut-on attendre de cette prétendue magie ?

Karina leva des yeux humides et parcourut la place du regard.

— Blade ! Où est Blade ?

Elle se leva.

— Vite, cherchons-le !

L'un des gardes fit un pas en avant.

— Excusez-moi, princesse, mais je l'ai vu passer la porte du temple avant qu'elle ne se referme.

Quelques autres marmonnèrent leur assentiment. Dervinn et Karina firent face au temple, abasourdis.

Blade se trouvait seul dans le temple d'Yslis, livré aux abominations du Dieu nécromant.

CHAPITRE XXIII

À ce moment précis, Blade avait du mal à en croire ses yeux.

Devant lui s'étendait une gigantesque salle. Si vaste qu'il ne pouvait en voir l'extrémité. Et celle-ci était littéralement pavée de richesses.

Le temple d'Yslis n'était autre qu'une salle au trésor !

Le relief de ce monde étonnant était composé, non pas d'arbres et de fleurs, mais de pièces d'or, de tentures richement ornées, d'objets en métaux incrustés de pierres précieuses, saphirs couleur de glacier, rubis de braise, émeraudes profondes comme une mer tropicale. Et, régnant sur cette rançon de mille rois, un homme était assis sur un trône, plongé dans ses pensées.

Un homme très simplement vêtu d'habits marqués par l'usage : un pantalon de toile rapiécé, une chemise blanche en coton rugueux. Un homme tout à fait ordinaire. Et qui lui parla.

— Toi seul as donc eu le courage nécessaire pour parvenir jusqu'ici ! Eh bien, contemple donc ta récompense. Tout ceci t'appartient !

Blade ne se laissa pas surprendre.

— Je comprends pourquoi Yslis est surnommé le Tentateur ! Tu me crois donc si crédule ?

Et, d'un coup de pied, il fit voler un coffre rempli de pièces d'or, posé sur une table basse de bois ouvragé. Le coffre se renversa sur le sol recouvert de tapis, dégageant une masse de terre noire et grasse à l'odeur méphitique. Le cœur de Blade se souleva : dans cet amas grouillaient des milliers de vers et de cafards immondes, toute une faune écoeurante effrayée par la lumière. Le coffre lui-même n'était que bois pourri mangé de vermine.

— Je vois que tu es au-delà de ces attrape-nigauds ! dit une voix glaciale.

Subitement, le monumental trésor se brouilla et disparut, comme avalé par la substance même du sol. À sa place vint un monde de pierre terne, au sol noirâtre, hanté d'étranges arbres aux formes tourmentées, et où le minéral se confondait avec le végétal. Blade regarda au loin, et sentit, très brièvement, une pointe de terreur lui transpercer les entrailles. Car jamais un temple de la taille de celui

d'Yslis ne pourrait abriter une telle étendue. À moins qu'il ne soit déjà passé dans un autre monde.

Et en effet, Blade remarqua une profusion de détails... Autres. Des manifestations qui n'appartenaient pas à l'univers dont il venait. Tel un angle qui s'avérait soudain un creux, comme si les lois de la géométrie n'avaient plus cours. Telle cette brume stagnante qui semblait faire partie intégrante du sol. Tel...

Blade secoua la tête et se força à ne pas pousser ses observations trop loin. Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas enregistrer si l'on tient à garder sa raison, des choses qui feraient griller un esprit humain s'il tentait d'en discerner le pourquoi. Blade força ses yeux à ne voir que superficiellement ce qui l'entourait.

À la place, il regarda l'homme assis sur son trône, face à lui.

Il leva les yeux, et Blade put voir l'éclat inhumain qui les faisait briller. Il comprit alors que cet être n'était plus un homme. Il avait devant lui, sinon Yslis en personne, du moins son incarnation.

C'est alors qu'il saisit la logique qui sous-tendait cette fraction d'univers. Elle était en phase totale avec l'être qui l'habitait ; c'était son biotope, son milieu naturel qui le reconnaissait et dans lequel il se reconnaissait. Il était bel et bien chez Yslis, dans un monde à la mesure de la créature qui portait ce nom.

Cette reconnaissance se situa au niveau de l'instinct plus que du raisonnement. Blade se demanda s'il était entré dans l'univers d'Yslis par le biais d'un portail transdimensionnel, ou si Yslis avait recréé une portion de son univers en ce monde qu'il comptait contrôler.

L'homme qui n'était pas un homme se leva alors et avança vers Blade, un sourire aux lèvres.

— Richard Blade... Nous voilà donc face à face !

Blade sentit une sueur froide couler le long de son échine.

— Tu... connais mon nom ?

Yslis eut un rire sans joie.

— N'as-tu pas déjà contré les Puissances ? Notamment en détruisant l'incarnation de Dagon, en d'autres temps et d'autres lieux ?

Blade se rappela de l'entité amorphe qu'il avait réduite en cendres dans son temple marin^[3].

— Vous êtes donc présents sur d'autres univers ?

— Oui. Ici a eu lieu, il y a bien longtemps pour vous, mais en un instant pour nous, un combat de sorcellerie dont l'enjeu vous dépassait... Et depuis, les Puissances bannies tentent de reprendre pied sur un univers stable – celui-ci n'étant qu'un parmi des milliers, comme tu le sais bien !

— Tu sais donc qui je suis ?

— Richard Blade d'Angleterre, voyageur transdimensionnel. Étant nous-mêmes des errants entre les dimensions, en quête d'une porte par où nous infiltrer, comment ne pourrions-nous pas avoir eu vent de ton existence ? Chez nous, tu es une sorte de mythe, une entité ennemie séparée de nous, et pourtant différente des créatures infimes que nous dominons. Malheureusement, malgré les tentatives de certains d'entre nous, que tu connais sous d'autres noms, ton monde nous est resté inaccessible... Jusqu'à présent ! Car nous y parviendrons bien un jour.

— En attendant, tu dois te contenter de ce monde-ci !

— En effet, fit Yslis en regardant autour de lui. Et notre seconde rencontre se déroule sur mon propre terrain !

— Notre... *seconde* rencontre ? demanda Blade, interloqué.

— Oui ! J'avais réussi à trouver un vecteur dans un monde de glaces. J'étais presque parvenu à y insérer un univers à ma mesure lorsque tu es venu tuer cet imbécile de Romon, puis briser la sphère qui me servait de refuge, me renvoyant ainsi dans les limbes !

— Ainsi... Tu es donc Uthur^[4] !

— Uthur, Yslis, ce ne sont là que deux des milliers de noms sous lesquels je suis connu dans bien des univers ! J'ai été Baal, Cthulhu en ton monde... Mais qu'importe ! Mon culte a mille visages et mille bras, et personne ne pourra tous les trancher !

— Je t'ai déjà vaincu...

— Peut-être, mais je n'étais pas encore assez bien implanté dans le monde de Midgard ! Ici, j'ai pu trouver mon vecteur élu, j'ai préparé ma venue pendant des siècles. Et regarde ! Grâce aux nombreux sacrifices qui m'ont été faits, j'ai eu le temps et l'énergie de recréer une partie de mon monde, celui qui m'a été dérobé à l'aube des temps, lorsque les Anciens Dieux nous ont tous bannis. Ce temple abrite un ferment qui se répandra peu à peu sur cette terre dans son ensemble, au fur et à mesure que mes soldats en éradiqueront toute présence humaine susceptible de contrarier mes plans ! Et je pourrai enfin recréer mon univers et, de là, m'allier aux autres Puissances pour défier à nouveau les Anciens Dieux !

— Tu oublies que tu n'as plus de soldats noirs ! fit Blade, railleur.

Une ombre passa sur le visage d'Yslis.

— C'est vrai... Cette tentative a partiellement échoué. Ce n'est rien, une simple péripétie. Et j'ai quelque chose de bien plus précieux que les soldats noirs. Je t'ai, toi ! Je peux maintenant me débarrasser de cette canaille de voleur !

Il étendit les bras.

Et *quelque chose* se répandit hors du corps de l'homme, une immense ombre qui, soudain, fut masquée par trois globes de lumière iridescente. Blade entrevit la chose tentaculaire qui bouillonnait derrière ce camouflage – probablement la véritable apparence d'Yslis, si toutefois l'entité en avait une – et fut heureux de ne pas avoir à la contempler dans toute son horreur.

La chose s'étendit jusqu'à toucher le plafond, laissant derrière elle la coque vide du voleur qui se recroquevilla, sa peau se desséchant à vue d'œil. Puis la lumière s'enfla et se fit éblouissante, au point que Blade dut masquer ses yeux derrière ses mains. Et subitement, lumière et essence se résorbèrent, aspirés par un point unique, une nébuleuse qui prit forme, créant une apparence humaine, de plus en plus familière...

Blade cligna des yeux.

L'homme leva la tête et Blade put voir Blade sourire ; Blade put se voir lui-même, avec ses larges épaules, sa stature athlétique, ses cheveux bouclés, portant le pantalon et la tunique sans manche qu'il arborait à présent.

Son double fit jouer ses articulations ; ses muscles ondulèrent. Et Blade l'entendit parler avec la voix de Blade.

— Je vais te tuer, dit l'être qui usurpait son apparence. Je vais t'anéantir et puis je sortirai d'ici. Tous ces humains minables m'acclameront comme le vainqueur d'Yslis. Ils sont si faciles à duper... Je reviendrai dans le Nord comme un héros. Urgel n'aura rien à me refuser. Surtout pas sa fille...

Il ricana en voyant un éclair passer dans les yeux de Blade.

— La détruire sera une véritable joie... Comme il sera facile ensuite d'asservir tous les humains, de les dresser les uns contre les autres. Je les obligerai à se massacrer jusqu'au dernier. Finalement, je suis resté enfermé ici bien trop longtemps. Corrompre ce monde de l'intérieur sera beaucoup plus amusant. Pendant ce temps, mon univers continuera de grandir et finira par absorber peu à peu cette réalité. Un jour, il n'y aura plus que moi ! Moi, et ma patrie enfin retrouvée !

Blade se sentit submergé par la colère et le dégoût. La peur aussi. Les plans d'Yslis avaient toutes les chances de réussir.

— Tu oublies la première condition de ce beau programme, lança-t-il. Un seul Richard Blade peut quitter ce temple !

— Tu as raison ! grinça Yslis. Et je ne l'oublie pas.

Et, avec un cri qui semblait bien trop familier à Blade, Yslis se jeta sur lui.

CHAPITRE XXIV

Comment un homme peut-il se combattre lui-même sans devenir fou ? pensa Blade. Il n'allait pas tarder à y trouver une réponse. Il savait que sa propre raison était des plus solides. Et pourtant... Cet effet de miroir le troublait, retenait ses coups. Ses sens, son instinct même semblaient engourdis.

Il se secoua, réalisa que son adversaire lui aussi était handicapé. Blade connaissait son corps par cœur, savait doser sa force, affiner ses réflexes. L'autre était loin d'être familiarisé avec son enveloppe charnelle toute neuve, et ses assauts restaient maladroits, empesés.

Blade leva sa hache. Son double en fit autant. Les armes se croisèrent avec un choc violent. Les deux adversaires pesaient de tout leur poids pour déséquilibrer l'autre. Mais le contact se prolongeait, impossible à dénouer... Tous deux étaient de la même force !

Blade rompit la position en effectuant un roulé-boulé, et se redressa au moment où Yslis levait sa hache. Ils effectuèrent deux passes d'armes, puis Blade trouva une ouverture. Sa hache s'enfonça dans le flanc de l'ennemi. Il l'en retira, faisant jaillir un flot de sang. Yslis tituba, porta une main à son côté, une expression de panique sur le visage.

Blade eut un sourire féroce. Le tout n'était pas de prendre son corps, il fallait savoir s'en servir !

Mais son double souriait lui aussi en retirant la main de sa plaie... La peau était à nouveau lisse, sans même une cicatrice !

— Pourquoi es-tu si surpris ? Tu oublies que je suis immortel ?

— Ton incarnation peut mourir.

— Je ne suis plus une incarnation ; ce stade est dépassé. Désormais, je suis Yslis venu sur ce monde, et tu ne peux me vaincre ! Pourquoi ne pas abandonner ? Je te promets une mort rapide et sans douleur.

— Pour me proposer cela, tu dois me connaître bien mal ! cracha Blade avant de se jeter en avant.

L'autre para son assaut. Blade fit quelques passes sans conséquences, puis, d'un coup, baissa sa garde, laissant son adversaire croire à une erreur. Son vis-à-vis leva sa hache pour profiter de l'occasion... Mais celle de Blade fendit l'air, lui tranchant la main

gauche. Puis, du même revers, Blade décapita son double.

Le corps chancela, crachant des flots de sang par ses deux blessures. Il lui serait difficile de se raccommoder, cette fois-ci !

Blade allait bel et bien croire à sa victoire lorsque le corps décapité se pencha, saisit la tête tranchée de la main droite et la posa sur la blessure ; sa main descendit, passant devant son visage. La tête ouvrit alors les yeux et fit jouer son cou, à nouveau relié à son corps.

— Ton entêtement est ridicule ! railla Yslis.

Blade sentit le découragement l'envahir. Il regarda autour de lui, un peu égaré. Comment vaincre un ennemi qui se relevait après chaque coup mortel qu'on lui infligeait ?

Qu'importe ! Qu'au moins, il meure en combattant ! N'était-ce pas ce qui devait lui arriver tôt ou tard ? Cet Yslis verrait que Blade d'Angleterre était un adversaire digne de ce nom.

Il lâcha sa hache et fonça tout droit sur son adversaire qu'il percuta au niveau de l'estomac. Le double s'effondra contre le sol, un angle cédant sous lui pour devenir une surface plane. Blade s'assit sur Yslis, retenant ses hanches entre ses jambes, et bourra le visage qui était le sien de coups de poing. Chacun avait assez de force pour tuer un homme normal, mais Yslis se contenta de laisser balloter sa tête à droite et à gauche au rythme des coups.

Blade frappa, frappa encore, jusqu'au bout de ses forces. Mais pas même une ecchymose n'apparaissait sur le visage de son adversaire, toujours intact. On eût dit qu'il attendait que Blade soit épuisé pour s'en débarrasser comme on écrase un insecte inopportun...

Voilà ! Voilà ce qu'il attendait ! Lui était infatigable. Et pourtant, pourtant, il devait bien avoir un point faible, il devait bien exister un moyen...

C'est alors qu'une sensation familière et pourtant incongrue à ce moment précis l'envahit. Un étourdissement subit, suivi d'une pointe de douleur acérée qui s'emparait peu à peu de tout son corps, faisant vibrer ses terminaisons nerveuses.

La translation !

Yslis lui aussi s'aperçut de ce qui se passait. Son visage prit une expression étonnée, puis soudain se décomposa. Il perdit de sa superbe et tendit les bras, tentant de se relever, de s'arracher à l'étreinte de Blade. Celui-ci comprit alors ; il eut un sourire, malgré sa souffrance, et une sensation de victoire renouvela ses forces. Il saisit les poings de son double et les plaqua au sol, puis se laissa tomber de tout son poids sur l'être qui écumait en se tortillant, en vain. C'est ainsi, les deux corps imbriqués l'un dans l'autre, comme en une parodie d'acte d'amour, que la translation l'enleva.

Il se sentit emporté, emporté par un tourbillon de douleur, ses atomes dissociés et écartelés. Yslis changea de forme sous lui, une nébuleuse de paillettes naissant dans ses yeux pour se répandre sur l'ensemble de son corps, mais le tourbillon l'emporta pareillement vers le vide interdimensionnel.

Le cri de rage puis de désespoir de l'entité accompagna Blade dans le néant.

CHAPITRE XXV

La nuit tombait lorsque la porte du temple d'Yslis consentit enfin à s'ouvrir.

À ce moment, pour ce que pouvaient voir Dervinn et Karina, la victoire leur appartenait. Les mercenaires étaient revenus un par un, déçus de ne rien avoir trouvé à piller. Dervinn les ragaillardit en leur promettant double solde.

L'un d'entre eux raconta à Dervinn qu'il avait vu un prêtre hagard tituber, puis s'effondrer et se décomposer en quelques secondes. Cela signifiait-il que la sorcellerie qui l'avait animé ne le soutenait plus ? Yslis était-il vaincu pour de bon ? Ils n'osaient le croire.

Ils tentèrent par tous les moyens possibles et imaginables d'ouvrir la porte ; finalement, un des gardes eut l'idée d'employer un coin et de découper morceau par morceau la pierre pour laisser le passage à un levier. En se relayant, ils mirent des heures et des heures avant d'arriver à leurs fins.

La porte s'ouvrit, révélant un intérieur morne couvert de poussière immémoriale, éclairé par d'étroites ouvertures en haut des murs. Un autel se dressait au milieu de la pièce, de taille moyenne, sur lequel trônait un fauteuil.

Karina fut la première à l'intérieur. L'odeur de moisi qui empuantissait la pièce la fit tousser.

Deux formes étaient allongées sur l'autel. L'une, au pied du fauteuil renversé, n'était qu'une sorte de momie racornie. L'autre...

— Blade ! hurla la princesse.

Dervinn l'attrapa par le bras.

— Ne regarde pas, c'est...

Elle lui frappa la poitrine d'un geste rageur et se précipita. En effet, l'expression du visage de Blade n'était pas belle à voir : il semblait avoir enduré mille morts avant de succomber. Bizarrement, pas une blessure n'était visible sur son corps déjà froid et raidi. Dervinn ne voulait même pas se risquer à imaginer ce qui avait pu le tuer.

Il donna un coup de pied dans la forme racornie qui avait abrité l'âme noire d'Yslis et qui, bien avant cela, avait été un malheureux voleur que l'Histoire oublierait. Elle se désagrégea en dégageant une

odeur de putréfaction.

— Yslis ! grogna-t-il. Je ne sais comment il t'a vaincu, mais puisses-tu à jamais pourrir en enfer !

Il se tourna vers Karina, effondrée sur le corps de celui qu'elle avait aimé dès le premier jour. Elle avait tellement rêvé de leur retour triomphal à Merveilles. Blade aurait été fêté comme un héros. Urgel en aurait fait son conseiller. Et pour elle, Karina, il serait devenu son compagnon, son roi...

— Nous... Nous ne l'oublierons jamais, dit Dervinn d'une voix tremblante. Il entrera dans la légende comme le vainqueur d'Yslis, et nous lui élèverons un monument... À jamais, les hommes chanteront ses louanges...

Sa voix se brisa. Il n'y avait plus rien à dire. Il partit vers la porte.

— Filez ! cracha-t-il aux gardes et mercenaires qui s'y massaient, tentant d'apercevoir quelque chose, d'un ton qui les fit fuir comme une volée de moineaux.

Une fois dehors, il se tint sur le parvis et, avec un geste nerveux du bras, lança à ceux qui attendaient son verdict :

— C'est fini ! Yslis est vaincu. Demain, nous rentrerons chez nous.

Les cris de joie moururent dans la gorge des hommes, tant leur chef avait la mine sombre. La plupart comprirent la raison de son tourment.

Blade, pensèrent-ils, Blade d'Angleterre. Il est mort pour nous sauver !

Chacun s'en fit aussitôt une image mentale, déjà embellie, et qui le serait plus encore par la suite. Ainsi se créent les légendes.

Dervinn alla chercher une couverture et s'assit sur le parvis, contemplant la ville illuminée par la lune rousse. Il se sentait très, très fatigué.

*
* *

Karina émergea du temple au matin, les yeux rougis, mais secs. Dervinn l'accueillit sans un mot ; le frère et la sœur n'avaient plus besoin de cela pour se comprendre.

— Il y aura beaucoup de travail, dit-elle.

Dervinn hocha la tête.

— En effet. J'ai envoyé un messenger hier soir pour annoncer la victoire. Il faudra battre le rappel des cités encore intactes, puis aider les rescapés à la reconstruction.

— Urgel pensait nous nommer administrateurs, pour que nous nous occupions du Sud en attendant que les choses reviennent à la normale.

— Je sais. Nous redevenons des guerriers dans un monde sans guerre.

— Il ne faudra plus commettre la même erreur.

— C'est vrai. Mais Blade nous a appris beaucoup de choses. Nous ne nous laisserons plus surprendre...

Le frère et la sœur se regardèrent. Ils avaient bien des choses à faire, et cela leur convenait parfaitement. Avec le temps, espérait Dervinn, Karina oublierait. Ou du moins apprendrait à vivre avec un souvenir, et un regret en son cœur. Car peut-être trouverait-elle un prince à sa mesure, mais jamais, au grand jamais, il n'y aurait d'autre homme comme Blade.

Ils se tournèrent vers la cité, et Dervinn posa une main fraternelle sur l'épaule de sa sœur. Le soleil se levait ; ce serait une belle journée. En contrebas, les hommes remballaient leurs paquetages dans un concert d'exclamations joyeuses. Ils avaient vécu la guerre et survécu pour la raconter.

CHAPITRE XXVI

Comme à l'accoutumée, J, le chef du MI6, buvait littéralement les paroles de son agent secret préféré.

Blade reprit une gorgée de thé. Ils s'étaient retranchés dans un restaurant, loin des colères de Lord Leighton, pour que Blade puisse raconter son aventure à son supérieur hiérarchique. Blade avait choisi un de ces restaurants hindous qui pullulent dans la capitale londonienne. Là, l'estomac lesté de *Dal soup*, de *lhassi* et de *fish tikka*, il pouvait se rendre compte que l'exotisme ne s'arrêtait pas aux Dimensions X.

— Ainsi donc, vous aviez déjà contrecarré les noirs desseins de cet... Yslis !

— Oui, dans le monde de Midgard^[5]. Mais peut-être serons-nous appelés à nous rencontrer à nouveau, qui sait ?

— D'après vous, où se trouve-t-il, en ce moment ?

— Je pense que la translation a dû le replonger dans les limbes, qui doivent être le continuum entre les Dimensions X. D'après ses dires, il lui était impossible de mettre pied sur notre monde : je pense donc l'avoir largué en route !

— Serait-il mort ?

— J'en doute fort : des êtres pareils sont immortels, ou plutôt ont une existence incompatible avec la notion de mort telle que nous la connaissons. Peut-être, après un temps infiniment long, leur âme noire finit-elle par perdre de sa virulence. Qui sait ? nous n'avons jamais eu un tel spécimen à mettre sous un microscope !

— Heureusement... Quant à cette bataille dont il a fait mention...

— Toutes les religions ont leurs légendes et il arrive souvent que l'on y retrouve le récit d'affrontements extraordinaires entre des dieux ennemis. Peut-être est-ce une version transposée du combat qui, selon Yslis, oppose depuis des temps immémoriaux les Puissances et les Anciens Dieux ? ou peut-être celui-ci n'est-il qu'un conflit mineur auquel les Puissances accordent une importance qu'il est loin d'avoir effectivement ?

J écoutait son agent, impressionné.

— Blade, s'écria-t-il, j'admire vos facultés d'extrapolation ! Je serais bien incapable de disserter comme vous sur l'irrationnel.

Richard Blade eut un sourire.

— Peut-être devriez-vous vous brancher sur le fantastique, J. C'est une excellente gymnastique mentale. Vous en apprendriez énormément sur des créatures qui, certes, n'existent pas dans notre monde, mais en même temps, vous accéderiez à une capacité de raisonnement qui vous met plus facilement à même de concevoir l'inconcevable !

— Vous croyez ? dit J, intéressé.

— Certainement... Je peux même vous conseiller quelques livres, proposa Blade d'un ton ironique.

Il tourna un instant la tête pour regarder, dans la clarté des réverbères, passer une très jolie moto Ducati 907i, signalée par la sonorité d'échappement unique de son gros bicylindre.

J, qui avait suivi son manège, fit une grimace.

— Richard, mon ami, dit-il d'un ton mi-moqueur, mi-bourru, je ne vais pas vous suivre dans vos folies. On commence comme cela, et, un jour, vous voudrez me faire conduire un de ces démons à deux roues que vous affectionnez tant !

Blade eut un soupir.

— Eh bien ! Il me faudra donc me résigner à vous laisser dans l'ignorance des plaisirs que ce bas monde nous octroie.

— En parlant de plaisirs, renchérit J, si nous allions dans un pub boire un cognac ?

— J, vous savez me prendre par les sentiments !

*Achevé d'imprimer en avril 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imprimeur : 1120 –
Dépôt légal : mai 1993

Imprimé en France

[1] Nouveau mouvement socio-musical, dérivé du punk, dont les adeptes font profession de ne plus se laver et d'être aussi écœurants que possible. « Crusties » signifie littéralement : croûteux. [N. d. T.]

[2] Voir La vierge des glaces, Blade n° 84.

[3] Voir Le sanctuaire de Dagon, Blade n° 79.

[4] Voir La vierge des glaces, Blade n° 84

[5] Voir La vierge des glaces, Blade n° 84